

*Mes remerciements à Roger Nab'aa
d'avoir relu ce texte*

Table de matières

Introduction

Chapitre I Vie et œuvre de Suhail Idris

Naissance et éducation

Sa carrière journalistique

Sa carrière d'enseignant

Le tournant des années quarante

Voyage en France

Création d'Al-Adâb, revue et maison d'édition

Les années de la trilogie

Mort de Suhail Idris

L'œuvre de Suhail Idris

Les œuvres de fiction

1 - Les récits

2 - La trilogie romanesque

Le Quartier Latin

Le roman

L'enseignement du roman

La critique du roman

Al-Khandaq al-Ghamîq

Nos doigts qui se brûlent

Suhail Idris et les critiques

Les Mémoires

Essais et études

L'œuvre théâtrale

Les traductions

Production lexicographique

Al-Adâb et Dar al-Adâb

Al-Adâb, la revue

Al-Adâb, fidèle à ses principes malgré des
difficultés financières

Conjoncture socio-politique

Dar Al-Adâb, la maison d'édition

La pensée de Suhail Idris

1- De l'arabisme politique, ou le politique dans
le nationalisme de Suhail Idris

Al-Adâb face aux revues Shi'r et Hiwâr

2 - De l'arabisme culturel ou le culturel dans le
nationalisme de Suhail Idris

le modernisme de Suhail Idriss

L'existentialisme de Suhail Idris

La modernité littéraire de Suhail Idris

Chapitre II Morceaux choisis

Chapitre III Suhail Idris vu par les autres

Chapitre IV Bibliographie

INTRODUCTION

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un ambitieux projet culturel initié et mis en œuvre par deux institutions culturelles de renommée, le Prix du Roi Fayçal à Riyad et l'Institut du Monde Arabe à Paris, représenté par la Chaire de l'Institut.

Ce projet se donne pour objectif de faire connaître auprès du grand public une centaine de chercheurs et universitaires arabes et français qui se sont distingués par leurs considérables efforts destinés à la promotion des différentes formes de dialogue constructif et interactif entre les deux rives de la Méditerranée au cours des deux derniers siècles.

Il s'agit d'un authentique hommage que nous tentons de rendre à cette communauté scientifique, aux œuvres exceptionnelles de ces médiateurs culturels, ainsi qu'à leurs vies respectives entièrement dédiées au progrès du savoir, marquant ainsi leur époque par l'innovation et perpétuant une tradition scientifique et humaniste visant notamment la compréhension mutuelle, l'entente et la coopération entre les hommes.

Le choix de soixante personnalités arabes et de quarante personnalités françaises est le fruit d'une

réflexion raisonnée et ciblée menée durant plusieurs mois par un comité scientifique commun soucieux de réunir et présenter une palette de personnalités qui soient, autant que possible, représentatives de chaque discipline et courants de pensée à travers les différentes époques.

Cette liste est loin d'être exhaustive, toutefois, une sélection s'impose malgré le risque ô combien regrettable de sacrifier quelques écrivains, qui ont sans doute le mérite de faire partie de cette pléiade, par milliers. Consolons-nous néanmoins de vous présenter cette belle constellation d'auteurs, et d'initier cette voie qui sera, nous l'espérons, empruntée et poursuivie par d'autres acteurs.

Enfin, nous exprimons notre profonde gratitude aux auteurs qui ont cru en ce cette initiative et ont participé à sa réalisation. Nos plus sincères remerciements s'adressent également au Prince Khalid Al Fayçal, Président de la Fondation du Prix International du Roi Fayçal, et à M. Jack Lang, Président de l'Institut du Monde Arabe, pour leur soutien et suivi continus de ce projet durant toutes ses étapes.

Introduction :

A l'effet de donner à ce livre qui lui est consacré, une image aussi fidèle que possible, on s'est astreint à retracer la vie et la pensée de Suhail Idris selon ses propos (ses écrits, ses confidences, ses mémoires et les entretiens qu'il a pu donner) tout en donnant la parole à ses proches lorsqu'il le fallait. Certes, une biographie «honnête», se devant de tenir compte de tous ceux qui ont écrit favorablement à son sujet, et de ceux qui l'ont critiqué; ceux-ci ne seront donc pas négligés ou passés sous silence.

Les entretiens en questions sont peu nombreux, mais riches en informations, notamment l'interview accordé en 2003, à Abdel-Aziz Jadir, journaliste au quotidien *Al-Hayat*. En 1993, Chazli Zoukar, correspondant de la revue *Al-Adâb*(الأداب) à Tunis, avait conduit un grand entretien avec Suhail Idris, qui ne fut publié que le 15 mars 2008, dans un quotidien tunisien (*Al-Sabah*) et

après la mort de ce dernier (Février 2008). *Al-Adâb* ne l'a repris à son compte que six mois plus tard (Septembre 2008). Suhail al-Chamli, auteur du livre « Le Héros dans la trilogie de Suhail Idris », paru en 1998, a repris dans le même livre un interview qu'il avait conduit avec Suhail Idris en 1986, mais qui, dès lors, n'était pas publié.

A ces interviews s'ajoutent deux autres, privés, que nous avons menés le premier avec Samah Idris, fils de Suhail et actuel Rédacteur en chef d'*Al-Adâb*, et la seconde avec Ayda Matarji Idris, veuve de Suhail Idris, et actuelle directrice de la maison d'édition Dar Al-Adâb. Ces entretiens nous ont été fort utiles dans la mesure où ils ont mis en lumière des questions qui, ailleurs, étaient soit passés sous silence soit vaguement traitées.

Nos sources se résument aux archives de la revue *Al-Adâb*, aux livres, articles, éditoriaux, et autres écrits de Suhail Idris, ainsi que ceux des autres (écrivains, journalistes, critiques...) qui ont écrit sur lui et son œuvre.

Ainsi, on a pu suivre les grands sujets qui ont occupé la pensée de Suhail Idris et qu'il n'a eu de cesse de travailler tout au long de sa vie à travers la problématique de l'Unité arabe, de la Question de Palestine et surtout de la guerre de libération d'Algérie; la question de la modernité et du progressisme en politique et économie

ainsi que dans les domaines culturels et littéraires; la libération du joug du passé ancestral et de ses traditions anthropologiques et religieuses; la modernité de la poésie arabe; l'existentialisme.

Chapitre I: Vie et œuvre de Suhail Idris

Il n'y a nulle exagération à dire que Suhail Idris a été un empire intellectuel. Il a excellé dans des domaines si divers mais complémentaires, que tout autre que lui n'eût pu réussir à les mener de front : il fut tout à la fois ou successivement journaliste, romancier, essayiste, dramaturge, traducteur, critique littéraire, professeur d'université, lexicographe, éditeur, et syndicaliste. Ce fut «un singulier au pluriel»⁽¹⁾, voire «une institution en un homme»⁽²⁾ comme aimer le qualifier deux éminents écrivains de ses admirateurs. «Il n'y a pas d'intellectuel égyptien de ma génération, qui ne soit redevable à cet homme »,⁽³⁾ disait un romancier de renommé.

Naissance et éducation

Suhail Idris naquit à Beyrouth en 1924⁽⁴⁾. Son père, Sherif Idris, serait d'origine marocaine et sa mère, Suhaila

(1) Hussein bin Hamza, «Suhail Idris, un singulier au pluriel», *Al-Akhbar* (quotidien libanais), 20/2/2008

(2) Abbas Beydoun, «Suhail Idris ... plus qu'un homme pour plus d'une mission», *As-Safir* (quotidien libanais) 20/2/2008 (repris par *Al-Adâb*, n° 3, 2008).

(3) Jamal Ghitani, «un jalon lumineux», in «Suhail Idris, créateur de projets...» *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008

(4) Voir chapitre II, morceaux choisis

Ghandour, d'une famille de la notabilité beyrouthine. Il fit ses études primaires à l'école al-Hajar, son complémentaire au collège al-Maqassed et commença son secondaire au Lycée al-Maqassed pour l'achever au Collège al Farouk de Chari'a à Beyrouth⁽¹⁾.

Son père, imam de la mosquée de Basta à Beyrouth, aurait voulu que son fils suivît la même voie; il en prit le chemin à l'âge de huit ans et fut choisi par le Mufti Mohammed Tawfiq Khalid, Mufti de la République du Liban à l'époque, parmi une foule d'étudiants du collège de Chari'a, pour poursuivre des études dans les sciences religieuses qui le destineraient à l'imamat⁽²⁾.

Le tout jeune Suhail porta la jubba (tunique longue des cheykhs) cinq ans durant, mais la quitta après l'obtention de son diplôme de 'âlim (ouléma) et de *faqîh* (spécialiste ès jurisprudences islamiques) de l'université, en 1940, année où il s'en retourna à l'état civil, car comme il le dit lui-même, il avait senti qu'il «*n'avait pas été créé pour cette vocation qui n'a pas été créée pour lui*»⁽³⁾. En cette même année, il obtint son baccalauréat (1940) et son diplôme de philosophie deux ans plus tard (1942). En 1943, il s'inscrivit

(1) Cf. chapitre II, morceaux choisis2.

(2) Cf. chapitre II, morceaux choisis3

(3) Cependant, il reconnaît qu'il aimait ces études qui l'ont beaucoup aidé, plus tard, à travers la littérature, la pensée et le langage, à trouver son chemin, mais ce qu'il n'aimait pas ce sont les professeurs qui manquaient de compétence et du savoir» confiait-il dans un entretien avec le journaliste Suhail Al-Chamli (Interview dirigé par Suhail Al-Chamli en 1986, et repris dans le livre de celui-ci *Le Héros dans la trilogie de Suhail Idris*, Dar Al-Adâb, Beyrouth, 1998).

à l'Institut français du droit de Beyrouth, mais, forcé de travailler pour venir en aide à sa famille⁽¹⁾, il ne put réussir à décrocher son diplôme. Si ses études religieuses avaient failli l'éloigner de la culture moderniste, il y résista et s'y ouvrit largement.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'après avoir quitté l'Institut français du droit, il rejoignit un groupe de journalistes qui s'essayaient à comprendre le monde contemporain pour faire face à ses problèmes.

Sa carrière journalistique

En mars 1939 débuta pour de bon sa carrière de journaliste. Il fut tour à tour ou simultanément correcteur puis rédacteur au quotidien *Beyrouth*, dont il ne tarda pas à devenir le correspondant auprès de la Chambre des députés, puis le rédacteur en chef de sa rubrique de politique étrangère; en même temps, il rédigeait des articles à l'hebdomadaire *Beirut al-Masâ'* dont le propriétaire était Abdullah al-Mashnûq, au *Sayyad* de Said Frayhah et à *Al-Jadid* de Tawfiq Yousef Awad. Parallèlement il écrivait dans les revues *Al-Makchouf* de Fouad Hobeish, enfin, débordant le cadre libanais, il écrivit dans les journaux égyptiens *Al-Risâlah*, *Al-Adib*⁽²⁾ et *Al-Amâli*⁽³⁾.

(1) Cf. chapitre 2, morceaux choisis 4

(2) *Al-Adib* (L'écrivain), revue mensuel libanais créé par Albert Adib, qui traitait des sujets d'art, de science, de politique et de société, et dont le premier numéro parut le 1er janvier 1942.

(3) La magazine *Al-Amali* a été fondé en 1938 par Muhammad Ali Homani, Abdullah Al-Mashnûq, Omar Farroukh et Mohammed Khair Al-Nuwairi. Idris y a travaillé en tant que journaliste pour

Sa carrière d'enseignant

Ses activités journalistiques ne le détournèrent cependant pas de l'enseignement. Aussi enseigna-t-il l'arabe, la critique littéraire et la traduction dans plusieurs instituts et, en 1961, il fut consacré professeur de traduction et de critique littéraire à l'Université arabe de Beyrouth.

Le tournant des années quarante

Sa rencontre avec Khalil Itani - futur ambassadeur du Liban auprès des Nations Unies - fut déterminante. En effet, Khalil Itani fut dans les années quarante son professeur de français, et il devait lui ouvrir des horizons jusque-là insoupçonnés. C'est grâce à Itani effectivement que Suhail Idriss se donna corps et âme à la littérature française et, sur ses encouragements qu'il se lança dans sa traduction vers l'arabe.

Toujours animé d'un profond désir de comprendre le monde moderne et saisir les grandes vérités de son époque, il décida d'aller voir de plus près la modernité là-même où elle avait pris naissance, et se décida pour Paris, capitale de la culture mondiale. *«Probablement, son but réel en s'inscrivant à la Sorbonne à son arrivée, au début des années 1950, n'était pas l'obtention d'un diplôme. Il voulait se jeter en plein dans la bataille intellectuelle et culturelle qui agitait le monde des idées, et dont l'étincelle prenait feu dans le ciel du Tiers-Monde, et plus particulièrement dans les rues/les régions chaudes du monde arabe.»*⁽¹⁾ Mais n'anticipons pas.

exercer son talent littéraire. Cette expérience dura sept ans et, en 1949, il démissionna des journaux dans lesquels il travaillait et se consacra pour entamer ses études supérieures.

- (1) Jihad Al-Turk, Suhail Idris, ce "cas" intellectuel vivant et visible (هذه الحالة الثقافية الحية والمرئية), Al-Mustakbal (quotidien libanais) 21/02/2008).

Voyage en France

Deux bourses d'études qu'il obtint grâce à ses mérites - l'une du Ministère libanais de l'Education et l'autre de la Société islamique des Makassed - lui permirent de surmonter sa «gêne économique» et d'entreprendre le voyage à Paris. Et ce fut ce voyage qui devait opérer un changement majeur dans l'orientation littéraire, culturelle et politique de Suhail Idriss.

Il s'inscrivit à l'Institut de l'Enseignement supérieur du journalisme et, simultanément, à l'Université de Paris1, où il fut admis pour des études doctorales, l'Université ayant accepté de prendre ses premiers romans⁽¹⁾ pour l'équivalent d'un diplôme universitaire. En 1951, il décrochait son diplôme de l'Institut français de presse (IFP) et, en 1952, et réussissait à passer son doctorat en littérature avec une thèse sur « Le roman arabe contemporain, **et les influences étrangères qu'il a subies (1900-1950)**»⁽²⁾. Suhail Idris raconte les circonstances qui lui ont ouvert la voie aux études universitaires et comment il s'y est pris pour décrocher son diplôme: «En 1949, j'ai décidé de quitter la presse et de retourner aux études. Ayant obtenu une bourse d'étude du ministère de l'Education nationale et une autre de l'association Makassed islamique, je suis parti en France dans la même année, et j'y suis resté trois ans au terme desquelles j'ai décroché un diplôme en journalisme et rédigé ma thèse de doctorat intitulée: «Les influences étrangères sur le roman arabe contemporain, 1900-1950».

(1) Ashwâq/« Passions », 1947 ; Nirân wa thulûj/« Feux et neiges », 1948 ; Kulluhunna nisâ'/« Toutes, des femmes », 1949.

(2) Entretien avec al-Chamli, op. cité.

Création d'Al-Adâb, revue et maison d'édition

De retour à Beyrouth, il fut nommé professeur de littérature arabe moderne à l'Université libanaise et professeur de traduction et de critique littéraire au Collège islamique des Makassed de Beyrouth. En 1953, il fonda la revue *Al-Adâb* en association avec Bahij Othman⁽¹⁾ et Munir Al-Baalbaki⁽²⁾. En 1956 il se libère de ses associés et en devient, jusqu'en 1992, rédacteur en chef du magazine.

En 1955, en fidèle de la modernité, il cofonda - avec Ra'îf Khoury⁽³⁾ et-Hussein Mroué⁽⁴⁾ (qui lui-même avait suivi, à l'instar de Suhail Idriss, des études religieuses, mais lui à Najaf, études qu'il rompit pour faire un doctorat en philosophie) - l'Association de la Plume indépendante⁽⁵⁾.

L'année 1956 fut riche en rebondissements dans la mesure où, d'une part, au plan personnel, il se maria avec Ayda Matarji, fille du mufti de Zahlé et de la Bekaa,

-
- (1) Bahij Othman, (1921-1985) Ecrivain et juriste libanais. Il a fondé avec Munir Baalbaki Dar al-Ilm Lilmalayine, en 1945
 - (2) Munir Al-Baalbaki, (1918 - 18-6-1999) Auteur du dictionnaire Al-mawarid. Il a fondé avec Bahij Osman la maison d'édition Dar al-Ilm Lilmalayine, en 1945 .
 - (3) Ra'îf Khoury, (1913 - 1967) Ecrivain , journaliste, poète, et critique littéraire. En 1941, il a fondé avec Omar Fakhoury et Antoine Tabet "La Ligue contre le nazisme et le fascisme", et en même temps la revue "Al-tariq" (Le Chemin). Il était l'un des piliers les plus importants de la revue Al-Adab, avec Nizar Qabbani, Nazek Al-malayka, Abdullah Abdel Dayem et Khalil Hawi. Il a écrit une vingtaine de livres, dont "La littérature responsable" et "Avec les Arabes dans l'histoire et le mythe".
 - (4) Hussein Mroué, (1910-1987), membre éminent du Parti communiste libanais, a participé à la fondation de l'Union des écrivains libanais en 1948. Son livre le plus important est « Les Tendances matérielles de la philosophie arabo-islamique » (1978).
 - (5) Jam'iyat al-Qalam al-Mustaqqil [جمعية القلم المستقل]

pendant qu'au plan professionnel il se lançait dans l'aventure de l'édition et cofondait avec le poète Nizar Qabbani, la maison Dar al-Adâb (دار الآداب). Néanmoins, Qabbani, désigné récemment Ambassadeur, devait, contraint et forcé, renoncer en 1961 à sa participation à Dar al-*Adâb* en raison des protestations du ministère syrien des Affaires étrangères **jugeant inadmissible de joindre une activité éditoriale à son activité diplomatique.**

En 1967, il fut nommé secrétaire général adjoint de l'Union des écrivains arabes, et élu Secrétaire du Comité libanais pour les écrivains d'Asie et d'Afrique.

Inlassable, il cofondait dans les années soixante-dix, avec Constantin Zureik⁽¹⁾ et Joseph Mghayzel⁽²⁾ l'Union des écrivains libanais dont il fut élu Secrétaire général quatre sessions de suite, soit de 1989 à 1992⁽³⁾. Le militant pour la cause arabe qu'il était, mit à profit son poste de Secrétaire pour promouvoir la cause du nationalisme arabe.

Les années de la trilogie

Les années 1953-1970 furent des années florissantes. Riches en créations littéraires, Suhail Idris a publié à

(1) Universitaire, diplomate et historien syrien, Constantin Zureik (1909-2000) est l'un des plus éminents défenseurs du nationalisme arabe. Parmi ses œuvres: "Dans la bataille des civilisations", "Nous et l'avenir" et "Le livre rouge", qu'il écrivit en 1932 et qui fut alors considéré comme une charte du nationalisme arabe.

(2) Joseph Mghayzel, a participé activement au symposium libanais (الندوة اللبنانية) fondé par Michel Asmar en 1946.

(3) Le Secrétariat de l'Union des écrivains libanais comprenait: Michael Nu'aymah, Kamal Joumblatt, Adonis, Khalil Hawi, Ahmed Abu Saad, Michel Assi, Michel Suleiman, Mounir Baalbaki et Hussein Mroué.

l'époque un certain nombre de romans d'avant-garde, influencés par le courant existentialiste qu'il a connu en France pendant ses études universitaires. Il acheva trois romans, six recueils de nouvelles, et il a traduit une multitude d'œuvres françaises, dont la presque totalité de l'œuvre de Sartre et de Camus.

Lexicographe, il a rédigé en collaboration avec Jabbour Abdelnour *Al-Manhal*⁽¹⁾, un dictionnaire français-arabe, en 1970, qu'il compléta par un autre mais arabe-français celui-là, en 1999 pour le compte de Dâr al-'ilm lil-mlâyîn, et enfin il entama, en collaboration avec Subhi el-Saleh, le projet d'un grand dictionnaire arabe-arabe auquel collabora son fils Samah qui en achèvera la rédaction.

Mort de Suhail Idris

En raison d'une mauvaise santé persistante et de son âge avancé, Suhail Idris s'était depuis pas mal de temps retiré de la vie active. Il s'éteignit à l'âge de 83 ans, après un long combat contre la maladie.

C'est en ces termes élogieux que Le Nouvel observateur du 20 février 2008 annonçait le décès de Suhail Idriss : « Le romancier libanais Souheil Idriss est décédé, mardi à Beyrouth, à l'âge de 83 ans, apprend-on auprès de sa famille, mercredi 20 février. Né à Beyrouth en 1925, il était l'un des plus grands écrivains de la littérature arabe

(1) L'activité lexicographique de Suhail Idris a été illustrée, en collaboration avec Jabbour Abdel Nour, dans "Al-Manhal" (dictionnaire français-arabe), "Al-Manhal Al-Kareeb" (dictionnaire français-arabe), "Al-Manhal Al-Waseet" (dictionnaire français-arabe) et bientôt "Al-Manhal arabe-arabe" qu'il a commencé avec Sheikh Sobh et Samah Idris. Celui-ci se charge actuellement d'achever, seul, le travail, après la mort de Sheikh Sobhi Saleh.

contemporaine, et l'un des innovateurs dans le roman arabe (...) de par son audace et la diversité de sa production. Il a commencé sa carrière comme journaliste. Il a fondé la prestigieuse revue littéraire *Al Adâb* (Lettres). Il était un amoureux de la littérature française, et a notamment traduit des œuvres de Jean-Paul Sartre et d'Albert Camus.»⁽¹⁾

Le décès de l'auteur du Quartier Latin, marque la fin de l'âge d'or d'une génération, celle des fondateurs qui a marqué de ses fers la période fertile de l'histoire arabe moderne. Suhail Idris se retira refusant d'assister à la défaite de son projet et au déclin des valeurs en lesquelles il croyait et leur voua sa vie.

L'œuvre de Suhail Idris

Beaucoup connaissent une période de prospérité pendant une certaine tranche de leur vie, où tout leur sourit où tout leur réussit. Cette période s'étala pour Suhail Idris sur près de quatre décennies, et détermina fortement le restant de sa vie. Pensez donc ! Au travers de quelques œuvres, marques de son génie littéraire, Suhail Idris a été de ceux qui ont contribué à la rénovation de fond en comble de la littérature arabe. Au regard du rôle qu'il a joué sur la scène littéraire arabe, son œuvre peut paraître maigre: deux recueils de «nouvelles», trois romans, deux pièces de théâtre et ses *Mémoires*, sans oublier ses «œuvres de pensée»: une foule d'études et, évidemment, sa thèse de doctorat portant sur le roman arabe. Il a traduit vingt-cinq livres du français vers l'arabe, créé une revue littéraire, *Al-Adâb* qu'il dirigea pendant trente ans, et fondé une maison d'édition, Dar Al-Adâb.

(1) Sur le site : <http://www.nouvelobs.com/index/2008/02/20/>

Les œuvres de fiction

1 - Les récits

Suhail Idris a écrit six recueils d'histoires édités, dans un premier temps, séparément⁽¹⁾, puis regroupées en deux volumes⁽²⁾.

«L'expérience romanesque de Suhail Idris, estime l'écrivain Mohamed Gamal Barout, est passée par deux périodes : la première, 'la période romantique', s'étend de 15 à 24 ans, au cours de laquelle il a produit trois recueils de nouvelles: *Nostalgies*, *Feux et neige* et *Toutes des femmes*; la deuxième, 'la période parisienne', commencée avec *Le Quartier Latin* (الحيّ اللاتيني 1953) qui a annoncé sa sortie, à l'âge de 28 ans, de la première jeunesse, s'est poursuivie avec *Al-Khandak Al-Ghamiq* (1958 الخندق الغميق) et *Nos doigts qui se brûlent* (1962 أصابعنا الني تحترق)⁽³⁾.

Donc romantique dans les années 1946-1949, puis, rompant avec le romantisme, Suhail Idris passe au réalisme, au socialisme et au nationalisme arabe dans les années 1953-1962. Cependant cette dichotomie n'est pas à prendre absolument dans la mesure où la première phase de sa création portait dans ses flancs la seconde et le romantisme, le réalisme, le socialisme et le nationalisme arabe.» selon les dires de Suhail Idris⁽⁴⁾.

(1) "Nostalgies" (1947), "Feu et neige" (1948), "Toutes, des femmes" (1949), "Larmes amères" (1956), "Pitié Damas" (1965), "En plein air" (1973).

(2) *Histoires de Suhail Idris-Premières histoires*, qui comprend, "Nostalgies", "Feu et neige", "Toutes, des femmes"; *Histoires de Suhail Idris-Deuxièmes histoires*, qui comprend, "Larmes amères", "Pitié Damas", "En plein air".

(3) Mohammed Jamal Barut, «Biographie : l'image du jeune Suhail Idris», voir à cet égard, les propos de suhail Idris dans le chapitre 2, Morceaux choisis 5.

(4) Entretien avec Suhail al-Chamli, in Suhail al-Chamli, *Le héros dans la trilogie de Suhail Idris*, Dar Al-Adâb, Beyrouth, 1998.

A l'exception d'une nouvelle, *En plein air*, écrite en 1973, la défaite de 1967 a stoppé net l'aventure de l'écriture de Suhail Idris. Mais cela ne se traduit pas par un renoncement total au travail de l'intellect; sauf que, après 1967, son champ d'activité de prédilection aura été la lexicographie, espérant un jour revenir au roman quand il se serait libéré de ses taches de gestionnaire (éditeur, et rédacteur en chef), devait-il confier à Suhail al-Chamli lors d'un interview passé à Tunis le 9/5/1986⁽¹⁾.

Dans son essai, *Conférences sur le roman au Liban*, Suhail Idris mentionne un roman, *Sarab* (Mirage) qu'il avait publié en épisodes dans le quotidien *Beyrouth al-Masa'* (Beyrouth-Soir) en 1948, mais qui n'avait pas été alors édité en livre⁽²⁾. C'est l'histoire d'un montagnard qui, ébloui par les feux de la ville, quitte son village natal pour aller s'y installer. Mais, là, déçu par la froideur des relations humaines et l'indifférence des citadins, il décide de rentrer chez lui et de regagner sa montagne, comme pour se purifier et retrouver sa lumière perdue.

Tal al-Nawras est le dernier des romans d'Idris. Il voulait en faire un roman sur la tragédie du Liban; mais, passé plusieurs mois sans y avoir touché et craignant de perdre ses ébauches et sa composition, il s'est décidé, comme le révèle Chamli⁽³⁾, à le résumer en un court récit,

(1) Ibidem. Voir à ce propos le témoignage de Suhail Idris (Morceaux choisis 6) op. cité

(2) «Certains de ceux qui l'ont lu l'ont trouvé bien meilleur que les premières nouvelles que j'avais écrites et publiées en recueils», a avoué Idris à Suhail al-Chamli, dans une interview. Cf. Suhail Chamli, *Le héros dans la trilogie de Suhail Idris*, Dar Al-Adâb, Beyrouth, 1998. p.136.

(3) Suhail al-Chamli, *Le Héros dans la trilogie...*, op. cit., p.136, qui

publié en trois épisodes dans la revue *Al-Adâb* (les n^{os} 7, 8 et 9/1976).

Il avait commencé un roman dont le canevas avait été construit autour de la cause palestinienne et dont il avait publié deux chapitres dans la revue *Al-Adâb*, sous le titre générique *Le Temps de la défaite et de la victoire*. Le roman ne fut jamais achevé.⁽¹⁾

2 - La trilogie romanesque

Le roman est un genre narratif qui dépeint la vie d'un personnage ou de plusieurs que relie entre eux des relations suivies dont le roman raconte le déroulement dynamique et complexe. En ce sens le roman se distingue de la nouvelle qui, elle, se contente d'habitude de focaliser sur un aspect du personnage ou un évènement : si le roman s'inscrit dans la durée, la nouvelle est le concentré d'un court laps de temps.

Le roman permet d'explorer le monde intérieur des personnages, de dévoiler leur vie intérieure, de décrire leur milieu, de raconter leurs réactions face à la vie ainsi qu'aux conditions économiques, sociales et politiques auxquelles ils sont confrontés.

Le roman est la plus grande des narrations. C'est une forme d'expression artistique dans laquelle la conscience de

reprend l'interview de Tunis (9/5/1986), dans laquelle Suhail Idris se contente d'y faire rapidement allusion: «La dernière chose que j'ai écrite c'est *Tal al- Nawras*. En réalité, c'est le sujet d'un roman que je voulais écrire, je ne l'ai pas écrit et j'avais peur de perdre ses grandes lignes, alors je l'ai fait en quelques mots, espérant y revenir et en faire un roman sur la tragédie du Liban”.

(1) Cf. chapitre II, morceaux choisis7.

l'écrivain se reflète au travers de l'histoire qu'il raconte, et dans le cas des Arabes contemporains, il a servi à traduire la rencontre heurtée avec l'Occident.

Suhail Idris a écrit trois romans autobiographiques *Le Quartier Latin*, *Al-Khandaq al-Ghamiḳ*⁽¹⁾ et *Nos doigts qui se brûlent*. Si *Le Quartier Latin* (1953) raconte ses années universitaires à Paris et s'inscrit dans le sillage des romans qui ont élu pour thème le conflit entre l'Orient et l'Occident – et nous verrons par la suite si l'inscription de Suhail Idris dans ce thème est de même nature que celle des romans d'un Tawfic al-Hakim (*Oiseau d'Orient*, 1938), d'un Tayyeb Saleh (*Saison de migration vers le nord*, 1966), d'un Taha Hussayn (*Al-Ayyâm/Le Livre des jours*, 1947) et d'autres, *Al-Khandaq al-Ghamiḳ* (1958), raconte son enfance et sa prime jeunesse dans un Beyrouth conservateur et traditionaliste. Il fut considéré par Jacques Berque comme « un document d'une grande valeur sociale » du fait qu'il reflète une image de l'Orient du point de vue d'un Beyrouthin conservateur⁽²⁾. Enfin, si *Nos doigts qui se brûlent* (1962) relate les souffrances et les douleurs d'un écrivain qui se débat contre une société opprimante et corrompue, il raconte aussi la joie des intellectuels arabes au moment de l'union, puis leur désarroi au moment de la désunion syro-égyptienne, et rapporte enfin les tribulations de Sami, héros de cette trilogie, quand il s'est lancé dans l'entreprise de créer la revue *Al-Fikr al-Hurr* (La pensée libre).

-
- (1) Le Quartier Latin et Al-Khandaq Alghamiḳ sont deux quartiers, le premier de Paris et le second de Beyrouth. C'est dans ces deux quartiers que se déroulent, respectivement, les péripéties des deux romans portant les noms de ces deux quartiers.
 - (2) Nazih Abou Nidal, *Les Transformations du roman arabe*, Publications du Ministère de la Culture jordanien, Amman, 2006

Néanmoins cette trilogie autobiographique n'est pas sans offrir quelque «bizarrerie» dans la mesure ou la rédaction et la publication des trois romans ne respecte guère la chronologie.

Bien que *Le Quartier Latin*, soit second dans l'ordre chronologique (son cadre temporel ce sont les années parisiennes de Suhail Idris), il fut néanmoins écrit et publié en premier, selon l'explication de l'auteur.⁽¹⁾

Cet écart entre l'ordre narratif et l'ordre de publication a donné lieu à de nombreuses études; Il a fait l'objet de la thèse de Siham Ali Srour⁽²⁾ qui inscrit cet anachronisme délibéré comme une technique narrative qui permet au narrateur de continuel déplacements dans le temps, surfant sur ses trois dimensions et passant de l'un à l'autre au gré de sa narration : «La narration n'épouse pas le cours linéaire du temps, passé-présent-futur, mais par le recours aux procédés de la prolepse⁽³⁾ et de l'analepse⁽⁴⁾, elle se déploie dans des unités temporelles, à distance du temps réel, qui fait que les événements rapportés ne sont pas narrativement organisés comme ils ont eu lieu en réalité, mais selon une ligne irrégulière, en zigzag, avec des va et vient».

(1) Entretien avec Suhail al-Chamli

(2) Siham Ali Srour, «Brisures du temps narratif, analepse et prolepse dans les romans de Suhail Idris», in *عود الند* ('*Ud an-Nad*), revue culturelle jordanienne, no 87, (95-84 : 8 السنة), article extrait de sa thèse de doctorat, *La Construction technique dans les romans de Suhail Idris* [البناء الفني في روايات سهيل إدريس].

(3) En narratologie, la prolepse (ou anticipation) est une figure de style par laquelle sont mentionnés des faits qui se produiront bien plus tard dans l'intrigue.

(4) L'analepse ou retour en arrière, dans un récit encadré, est une figure de style; elle correspond à un retour en arrière (flashback).

La trilogie de Suhail Idris compte parmi les cent meilleurs romans arabes⁽¹⁾, et on considère que *Le Quartier Latin* appartient à ces récits ou romans dits «culturels» en ce qu'ils ont pris pour thème la relation controversée entre l'Est et l'Ouest ou le Nord et le Sud. Mais, de façon plus précise et au travers de cette relation, ce qui est se joue dans le «récit culturel» c'est, en fait, la relation entre le moi et l'autre: entre l'Orient, ses traditions et coutumes, ses religions et sa spiritualité, contre et l'Occident, son matérialisme, son scientisme et sa technique. Cette relation entre le moi et l'autre peut s'envisager en termes positifs, comme une relation fondée sur la communication, la coexistence, le dialogue, l'intégration, la fraternité et le respect, comme elle peut s'envisager négativement fondée alors sur le conflit, l'agression, la haine et la confrontation.

Comme genre littéraire, le «récit culturel»⁽²⁾ est apparu au XIX^e siècle - en réaction au « heurt violent et brutal contre l'Occident colonial» -, et dont l'argument majeur cherche à répondre à la célèbre question de Chakib Arslân – et que se sont posé tous les autres à sa suite: Pourquoi l'Orient régresse pendant que l'Occident avance?⁽³⁾

-
- (1) L'Union des écrivains arabes a établi, en l'an 2000, la liste des cent meilleurs romans arabes du XXe siècle.
 - (2) On y range aussi *'Usfûr min al-sharq* (L'Oiseau d'Orient) de Tawfîk al-Hakim, *Qindîl Umm Hâshim* (La Lanterne de Umm Hâshim) de Yahya Haqqî, où la confrontation entre l'Orient et l'Occident déclenche une prise de conscience, prélude à la réalisation de soi, thématique qui trouvera sa forme la plus achevée avec *Al-Hujra ila-Shamâl* (Saison de migration vers le Nord) du Soudanais At-Tayyib Sâleh.
 - (3) Chakib Arslan (1869–1946) originaire du Liban, surnommé « Amir al-Bayân » (*Prince de l'éloquence*) pour sa maîtrise de la langue arabe, il était un historien, un homme politique, un poète et un écrivain influent. Ce célèbre nationaliste arabo-

Par-delà sa dimension littéraire, ce genre de roman servit à une grande partie des écrivains arabes à y exprimer leurs préoccupations, leurs inquiétudes et leur souci du moment. D'ailleurs, Suhail Idris n'avait pas choisi au hasard le sujet de sa thèse : «Le roman arabe moderne et les influences étrangères de 1900 à 1950». Sa démarche s'inscrit dans le questionnement de ce genre littéraire qui s'est imposé, pour, à travers, appréhender ce qui advenait au Liban et au Monde arabe, aux plans sociologique, politique et idéologique. En somme, le roman comme miroir des mutations de l'Orient⁽¹⁾.

Idris appartient à cette génération d'écrivains qui a grandi au début des années cinquante et dont les écrits seront empreints de la tragédie de la Palestine⁽²⁾. A l'avant-garde de cette génération qui fit du thème qawmi le cœur de son narratif, Suhail Idris sut faire passer, dès ses premiers récits, cet état pénible d'inquiétude⁽³⁾ déterminé par le choc d'un événement et l'incertitude qu'il a laissée derrière lui.

islamique est à l'origine du journal « La Nation Arabe » qui influença beaucoup de chefs nationalistes arabes, en particulier les indépendantistes maghrébins. Dans les années 1930, il publia son livre, « *Pourquoi les Musulmans ont-ils pris du retard et pourquoi les autres ont-ils pris de l'avance?* » où il plaide pour l'adoption des sciences occidentales, tout en condamnant l'occidentalisation des mœurs.

- (1) Jihad Turk, « Suhail Idris ce cas culturel vivant et visible », *Al-mustakbal* (quotidien libanais), 21/2/2008
- (2) A cette génération appartiennent les Emily Nasrallah, Youssef Habshi Al Ashqar, Fouad Kanaan, etc.
- (3) «Tawfiq Youssef Awwad [de la génération précédente] avait déjà commencé, dans son roman "*Le Pain*", (الرغيف) à "représenter" narrativement ce souci qawmi et moi, ajoute Suhail Idris, j'ai repris ce thème et l'ai développé dans pas moins d'une dizaine d'histoires éparpillées dans mes recueils de nouvelles." (Entretien avec Suhail al-Shanli)

«Animé par le désir de rendre fidèlement compte de son expérience à Paris, il s'est lancé passionnément dans l'aventure du roman autobiographique où *Le Quartier Latin* constituera le premier volet d'une trilogie et où l'autobiographie auquel s'est adonné Suhail Idris est du genre qui privilégie la dimension « intellectuelle ».

Quant au *Al-Khandaq al-Ghamîq* il raconte la longue histoire de deux générations luttant pour l'émancipation et le progrès de leur peuple.

Enfin, *Nos doigts qui se brûlent* narre les tourments d'un intellectuel arabe qui se débat au sein d'une société travaillée par de profondes mutations politiques, sociales et culturels. En un sens donc on a raison de dire que Suhail Idris a érigé les problèmes de son époque en motifs narratifs... lui, qui est né au sein d'une période féconde en contradictions, en conflits mais surtout en projets – des rêves ou des délires diront les méchantes langues – de renaissance et de modernité »⁽¹⁾.

Le Quartier Latin

«*Le Quartier Latin est l'un des monuments du nouveau roman arabe.*»

(Naguib Mahfouz)

«*Le plus bel édifice du roman arabe moderne*», «*Un phare dans le monde du roman arabe moderne*», c'est en ces termes éminemment élogieux qu'Ahmed Kamal Zaki en 1954 et Naguib Mahfouz⁽²⁾ à sa suite, ont salué la parution

(1) Pierre Abi Saab, «Fin d'une époque», *Al-Akhabar* (quotidien libanais) du 20/2/2008.

(2) In Nabil Suleiman, « La trilogie de Suhail Idris s'inscrit dans la deuxième génération du roman arabe », *Al-Hayat*, 21/2/2008

du *Quartier latin* qui «Lorsqu'il a paru en 1953, le roman arabe achevait sa deuxième mutation qui s'était illustrée par des auteurs aussi célèbres que Naguib Mahfouz, Hanna Mina, Ihsan Abdulkuddous, Youssef Sba'i, Hasib Kayali, Ibrahim Mezni, Tawfiq al-Hakim, Tawfiq Yousef Awad et Chakib al Jabri»⁽¹⁾. Michael Nu'ayma, quant à lui, a écrit dans *Al-Adâb*, lors de la parution du *Quartier latin* : « *Après avoir lu Le Quartier Latin j'espère que le roman arabe se lèvera grâce aux auteurs talentueux et enthousiastes de la génération future.* »

Le roman

Al-Hayy al-lâtîni (1953) raconte la difficile émancipation d'un intellectuel libanais qui se rend à Paris pour étudier la littérature à la Sorbonne, dans les années cinquante lorsque l'existentialisme battait son plein. Sous l'emprise de l'autorité maternelle, symbole des valeurs traditionnelles, il renie sa maîtresse enceinte de lui. Sommé par un ami d'assumer ses responsabilités, il tente trop tard de réparer sa faute. Il rentre à Beyrouth où il réussit pour la première fois à s'opposer à la volonté de sa mère et s'engage dans le combat qawmi. Quant à *Al-Khandaq al-Ghamîq* (1958) – du nom du quartier beyrouthin où l'auteur avait vécu -, il décrit la révolte d'un fils contre son père. Voué à l'imamat comme lui, il découvre l'hypocrisie de son géniteur, quitte ses attributs de cheikh et aide sa sœur, après lui avoir ôté son voile, à faire des études supérieures. Le travail littéraire et éditorial du narrateur – qui épouse Ilham, celle qui devint sa

(1) Shakib al-Jabri est un romancier syrien qui est entré en politique et a travaillé comme conseiller auprès du roi saoudien Fayssal bin Abdul Aziz. Ses œuvres incluent "Arc-en-ciel" et "Un destin qui se distrait".

coéditrice – forme la matière du troisième roman, *Asâbi 'una allati tahtariq* (Nos doigts qui se brûlent, 1963) en allusion directe à *Al-Adâb*.»⁽¹⁾

Si le titre du roman n'avait pas été *Le Quartier Latin*, il aurait sans doute pu s'intituler «Jeanine Montreu». Les deux principaux protagonistes du *Quartier latin* sont Jeanine Montreux, symbole de l'autre ou de l'Occident, et son héros (que l'auteur a délibérément laissé sans nom) qui symbolise le Moi ou l'Orient. Comment le roman conçoit-il la relation qui se noue entre les deux? Après avoir débarqué à Paris, le héros anonyme s'installe, en compagnie de ses camarades Adnan, Subhi, et Fouad - bénéficiaires comme lui d'une bourse d'étude du Ministère libanais de l'Education et doctorants - au Quartier latin pour être proche de la Sorbonne où il préparait sa thèse. Certes, le doctorat était le mobile premier de ce voyage à Paris, mais sous ce motif déclaré il y en avait un autre, la femme, qu'il tenait au secret mais se l'avouait à lui-même comme le révèle ce monologue intérieur. «*Tu es à Paris, se disait-il, pour elle, la femme... pour la rechercher... C'est une vérité que tu n'ignores pas... même si tu ne le reconnais pas*». Faisant fi des interdits en cours dans son pays, il se décida d'aller de l'avant. Il s'adonna aux plaisirs de l'amour, eut des relations avec les prostituées, harcela une jeune blonde au cinéma, poursuivit les unes et les autres... Au début, l'échec détrompa ses fantasmes: «*As-tu vu que tu t'étais trompé et que tu te trompais lorsque tu t'imaginais qu'elles couraient les rues et qu'il te suffisait de te pencher pour les cueillir?*»

A la recherche en Occident de la femme qu'il n'a pas

(1) Katia Ghosn, «Dar al-Adâb et Suhail Idris: une histoire d'engagement», *L'Orient littéraire*, 2018-05, no 143.

trouvée en Orient, le héros du Quartier latin ne l'a pas non plus trouvée en Occident: *«Tu as fuis l'indigence de l'Oriental que l'Occident t'offrirait la richesse féminine en abondance. Mais que t'a offert cette fuite en Occident ? La femme qu'elle t'offre n'est pas la femme dont tu as rêvé ni celle à laquelle tu as rêvé. Ici, rien qu'un désert encore plus douloureux que celui de l'Orient»*. Il devait se débattre dans ce désert jusqu'au jour où il fit la connaissance de Janine Montreux, une belle alsacienne. Très vite leur relation prit les allures d'un amour romantique qui se prolongea en relation sexuelle. Ils vécurent un temps heureux. Il comprit alors que la relation normale, la relation authentique entre les sexes se trouvait en Occident et non en Orient où les relations d'amitié qui se nouaient entre personnes du même sexe étaient anormales, pleines d'hypocrisie et de mensonge; s'il s'est attaqué avec virulence à la femme arabe c'est parce qu'il estimait qu'elle n'était pas honnête avec elle-même, et qu'elle sacralisait trop son corps et qu'en fin de compte elle n'était pas libre...

Lorsqu'il apprit que sa mère était malade, il profita des grandes vacances d'été pour rentrer à Beyrouth, comptant bien revenir une dernière année pour achever sa thèse. Son retour à Beyrouth fut pour Janine une tragédie, mais elle ne pouvait empêcher son amour d'Orient de rentrer chez lui tant sa mère insistait pour le voir une dernière fois avant de quitter ce monde. Lorsqu'elle lui apprit, par ses nombreuses lettres, qu'elle était enceinte, il ne lui répondit pas, et nia devant sa mère et à sa sœur qu'il en était le père ne voulant pas leur avouer ses relations illicites, comme telles interdites en Orient. Séduite puis abandonnée à son triste sort, Janine s'en retournant vers elle-même, se plongea dans Sartre et l'existentialisme à la recherche de son destin et de sa liberté.

L'enseignement du roman

L'une des leçons que l'on pourrait tirer du *Quartier latin*, c'est que nul ne réchappe à son destin, et que l'oriental moins que tout autre ne pouvait réchapper à son destin d'oriental, à ses coutumes, à ses traditions. Jeanine a fini par le comprendre que les racines de son héros étaient des racines-crampons qui l'avaient tant et si bien fixé en Orient qu'il y avait pris racine et s'y était enraciné. Ainsi *Le Quartier Latin* donne à lire, à travers l'expérience de cet impossible arrachement à soi, l'antagonisme des valeurs spirituelles contre les valeurs matérielles, de la croyance contre l'athéisme, de la morale contre le libertinisme, de la virilité orientale contre la féminité occidentale; c'est un affrontement aux mille visages divers, autant social que moral que civilisationnel que culturel que... Aussi Jeanine, dans ses lettres, signifie-t-elle à son beau brun – qui avait refusé de l'épouser à cause de ses racines orientales – que, décidément non « *Non, je ne partirai pas avec toi. Quand je m'imagine t'accompagner, je te vois me traînant, j'entraverai ton ambition et je serais au marais quand tu serais au sommet. Vas, mon amour, ne regarde pas derrière toi. Notre amour m'inspirera toujours et pour toujours, cet amour coulé dans la douleur sera ma lumière, rayonnera en moi et me fera oublier le grand malheur de ma vie. Je suivrai mon chemin jusqu'au bout, et toi, mon bel amour arabe, retourne à cet Orient lointain qui t'attend et qui a besoin de ta jeunesse et de ton combat. Janine* ».

En fin de compte, le jeune oriental rentra chez lui, son diplôme en poche, et se lança dans le combat de sa vie, pour la Cause arabe.

Quand on en arrive aux deux principaux protagonistes

du *Quartier latin*, l'auteur en dresse des portraits «dissymétriques», à l'avantage du personnage féminin, en l'occurrence Jeanine Montreux, laissant deviner, en filigrane, comme une condamnation de l'homme orientale et une admiration de la femme occidentale. Jeanine est présentée sous les traits d'une femme bien trempée, en accord avec elle-même et son milieu, sincère, fidèle, honnête et franche : au début de leur rencontre elle lui raconte l'échec de son expérience amoureuse avec Henry parce qu'il l'avait trompée avec une autre femme; du coup elle a rompu, malgré les supplications d'Henry qui lui demandait de lui revenir pour se marier. Aussi, lors de leur rencontre, Jeanine ne s'est pas précipité pour avouer au héros, son amour, mais l'a laissé mijoter à petit feu pour lui donner le temps de mûrir. Et une fois mûri, elle s'est accrochée à cet amour et lui est restée fidèle jusqu'au bout. Quand son héros lui signifia qu'il ne voulait pas reconnaître l'enfant qu'elle portait dans son ventre, elle a assumé courageusement sa responsabilité.

La critique du roman

Les critiques qui saluèrent la parution du roman furent différentes du tout au tout. Ainsi et paradoxalement, Issam Bahi a estimé négativement les traits positifs de Janine qu'il décrit d'ailleurs comme: «faible, instable, de vue courte et se livrant vite au désespoir et à la frustration» et donne sans réfléchir; il accuse l'auteur d'avoir «dressé une figure sereine et forte de la de femme occidentale, parce que l'auteur la voulait ferme face au «héros», un Arabe, un oriental, qui personnifie hésitation et faiblesse, manque de personnalité, manque de confiance en soi, etc.; et mais il la voulait sereine et forte face à la femme arabe/orientale, dont

il a souvent critiquée la versatilité, la fragilité, au travers du personnage de Nahida, fille à la personnalité négative, comme l'auteur la voulait être»⁽¹⁾.

Bahi pense que l'auteur «aurait dû camper l'image d'une fille positive qui remplisse les conditions et les caractères que le héros recherche chez la femme»⁽²⁾. Quant à l'autre personnage, l'homme oriental, Bahi accuse l'auteur d'en avoir fait «un personnage égoïste qui reçoit à Beyrouth, lors de son retour, l'accueil des conquérants pendant qu'il réservait à Janine une fin tragique, alors qu'elle mérite une meilleur fin»⁽³⁾. Il lui reproche enfin l'image qu'il a donnée de toute une génération «à la recherche de la même chose, introuvable au pays natal s'imaginant pouvoir la trouver en Europe. Il dresse alors le portrait d'une génération qui se perd dans une confusion et une agitation aggravées par le fait qu'elle ne sait plus ce qu'elle veut et qu'elle a perdu le chemin qui l'y conduit.»⁽⁴⁾ En revanche, Bahi trouve bien que «l'auteur ait donné à son héros la possibilité d'évoluer dans le domaine des études, d'élargir les horizons de sa conscience politique, qu'il ait mené à bien son doctorat en un temps record, qu'il fasse de la politique avec son ami Fouad et quelques autres, qu'il ait créé l'Association des étudiants arabes, organiser des conférences sur la politique et la culture arabes»⁽⁵⁾.

(1) Issam Bahi, Voyage à l'ouest dans le roman arabe moderne.

(2) Ibidem

(3) Issam Bahi, « Recherche de soi en Occident: «Le Quartier Latin» de Suhail Idris ». Cité dans : Mustafa Fassi, le héros expatrié du roman arabe (thèse de doctorat) Faculté des lettres, Université d'Algérie, 2005 - 2006

(4) Ibidem

(5) Ibidem

Contrairement à ceux qui ont malmené *Le Quartier Latin*, d'autres, nombreux et célèbres - Naguib Mahfouz, Mikhaïl Nu'ayma, Youssef Al-Sharouni, Shaker Mustafa, Ahmed Kamal Zaki et Abdullah Abdul-Dayim⁽¹⁾, Khalida Sa'îd⁽²⁾ - et Nabil Suleiman - en ont fait l'éloge, mettant en valeur ses prouesses techniques et esthétiques. Si Zaki et Abdul-Dayim ont été sensibles à la théâtralisation du conflit entre Orient et Occident, Issa al-Na'ouri et Radwan al-Shahal l'ont été par l'immoralité du héros du *Quartier latin*, condamnant « un personnage vil, maléfique qui a commis un crime en abandonnant la fille enceinte de ses œuvres ».

Selon certains critiques, Suhail Idris ferait partie de ces romanciers qui n'ont envisagé la relation entre l'Orient et l'Occident que sous l'angle de la sexualité, et plus exactement de la « virilité masculine », attribut par excellence de l'homme arabe qui lui vient en droit héritage de la bédouinité. Elle serait comme la preuve, dans son imaginaire, de la supériorité de l'Orient arabe sur l'Occident qui, lui, méprise et dévalorise l'Arabe. *Le Quartier Latin*, se résumerait donc, selon eux à cette relation.

Si le roman arabe moderne s'est effectivement illustrée par une production qui a pris pour thème de sa narration le

(1) "Suhail Idris explique comment son expérience avec la femme lui donnant confiance en lui-même, il a réussi dans d'autres domaines de la vie. Mais il montre comment la femme l'a transmise à ce qui peut sembler être son contraire, à savoir l'idée nationaliste. En effet, la femme n'était pas une fin, mais un moyen de se révéler, révéler sa mission et sa vie dans sa nation... Un moyen de s'éclaircir, de s'enrichir et de susciter des préoccupations créatives et de nouveaux problèmes liés au cœur de la vie de sa nation ». (Abdullah Abdel Dayem, "De la lettre de la littérature nationaliste", *Al-Adâb*, N°4, 1953

(2) Khalida Sa'îd, *حركة الإبداع* Dar Al-Awda, Beyrouth, Liban, 1982

rapport conflictuel entre l'Orient et l'Occident, et si certaines de ces œuvres ont cherché à retourner la domination de l'Occident en sexualisant ce « conflit de civilisations », il reste que *Le Quartier Latin* ne s'inscrit pas, pour Nabil Suleiman, dans cette lignée, et l'y inscrire quand même serait une "grave erreur"⁽¹⁾ de perspective, voire un contresens. Selon Suleiman, «*Le Quartier Latin* ne ressemble en rien à *Un oiseau de l'Orient* de Tawfiq al-Hakim, comme le croit Elias Khoury »⁽²⁾; ce dernier dit et répète : "En regard des romans écrits par des Arabes qui ont vécu en Occident pour parfaire leurs études et qui ont féminisé l'Occident - notamment Tawfiq al-Hakim (*Un oiseau de l'Orient*), Suhail Idris (*Le Quartier Latin*) Tayeb El Salih (*La Saison de migration vers le nord*) Hisham Sharabi (*Les Intellectuels arabes et l'Occident*), il nous faut admettre que la question des relations avec l'Occident occupera une place de choix dans la pensée et la littérature arabes »⁽³⁾.

Certes, reconnaît Nabil Suleiman, le roman de Suhail Idris s'inscrit dans la même thématique que celui de Tawfiq al-Hakim, mais c'est pour en inverser les termes. Il est vrai que lorsque le héros du *Quartier* se rend à Paris, son but

(1) «*Le Quartier latin* annonçait une troisième mutation qui prit pour thème ce que j'ai appelé «la conscience de soi et du monde», que d'autres ont appelé «la conscience de soi et de l'autre» ou encore «le roman "civilisationnel" arabe». *Le Quartier latin* ne s'inscrit pas dans la lignée du *Asfour d'Orient* (L'Oiseau d'Orient) de Tawfiq al-Hakim (1938) comme le dit Elias Khoury.» Cf. Nabil Suleiman, «La trilogie de Suhail Idris s'inscrit dans la deuxième génération du roman arabe », *Al-Hayat* (quotidien saoudien paraissant à Londres), 21/2/2008.

(2) Idem.

(3) Elias Khoury, "Bidayat بدايات" (revue culturelle trimestrielle), numéro 7, hiver 2014

n'était pas seulement l'obtention d'un doctorat en Lettres, mais il y est allé aussi sinon surtout parce que Paris est la «capitale de la femme». Et comme il avait beaucoup souffert dans sa vie du manque de femme/s en Orient, il fait appel à la femme occidentale comme il se l'imagine...»⁽¹⁾ Donc, l'origine de la relation de l'homme oriental avec la femme occidentale n'est pas son désir de se venger de l'Occident par le moyen de sa virilité sexuelle, mais revient à sa souffrance du manque de femme⁽²⁾.

Suhail Idris croyait en la jeunesse arabe, il croyait qu'un avenir radieux s'ouvrirait devant elle, et que, comparant la déchéance de son présent à la grandeur de son passé, elle ambitionnait de renouer, mais au présent, avec ce passé prestigieux, qu'elle aspirait à fonder une civilisation qui

(1) Nabil Suleiman, « La trilogie de Suhail Idris... », déjà cité.

(2) «*Le Quartier Latin* campe le personnage d'une fille arabe qui, d'ailleurs, pourrait bien être le modèle de ces filles arabes qui induisent une frustration déprimante auprès de leurs jeunes compatriotes, parce que la jeune fille, sous prétexte de religion et de tradition, a peur des jeunes (des hommes) de sa génération. Or il se trouve que le héros du *Quartier Latin* a été délivré de cette peur par sa rencontre avec Jeanine Monteiro, laquelle lui a donné la chance de découvrir son potentiel et de s'ouvrir à la vie, libéré de cette peur, qui est [faut-il le rappeler] un effet voulu par la société. » dit Suhail Idris dans un entretien accordé au journaliste et écrivain Abdelaziz Jadir, en 2003, au Maroc lors de la visite de Suhail Idris à Casablanca. Cet entretien devait être publié dans un livre qui aurait regroupé d'autres entretiens que le même journaliste avait faits avec d'autres écrivains et romanciers arabes. Ce livre n'a pas encore été publié). Le texte de la conversation est disponible sur:

<https://www.masress.com/moheet/194239>.

Abdulaziz Jadir, "Suhail Idris: optimiste quant à l'avenir du roman arabe", Al-Hayat (quotidien saoudien siégé à Londres), 13/4/2008.

serait comme le parachèvement de la glorieuse civilisation médiévale qui brillait de mille feux pendant que s'éteignait celle de l'Occident.

En tout cas il semble bien que ce soit le sens des propos qu'il a tenu à Chazli Zoukar⁽¹⁾. « Le héros du *Quartier latin* a réussi à poser des questions qui me semblent toujours d'actualité. Le conflit entre l'Occident et l'Orient, tout comme celui de l'acculturation ne sont-ils pas toujours d'actualité notamment après les grandes défaites que la umma 'arabiyya a essuyées ?

Comment être soi-même? C'est la grande question que pose *Le Quartier Latin* bien qu'elle fut posée en termes sentimentaux. Il me faut reconnaître que les critiques, quand ils ont abordé le rapport antagonique Orient/Occident dans *Le Quartier Latin* ont mis le doigt sur bien des points soulevés dans le roman - qui vient de connaître une dixième édition et figure toujours dans les programmes de faculté. Je disais donc que *Le Quartier Latin* est certes l'histoire d'un individu, mais qui se confond avec celle de toute une génération ».

Youssef Al-Sharouni, dans la revue *Al-Adâb*, appréciait en ces termes *Le Quartier Latin*: «Suhail Idris a réussi à faire de la psyché humaine la scène d'un conflit entre Beyrouth et Paris, entre l'Orient et l'Occident: l'Orient avec

(1) Le 15 mai 1993, Chazli Zoukar, correspondant de la revue *Al-Adâb* à Tunisie, avait conduit en grand entretien avec Suhail Idris, qui ne fut publié qu'après la mort de ce dernier, le 15 mars 2008, dans un quotidien tunisien. *Al-Adâb* l'a repris à son compte le 7/9/2008. Trois ans plus tard, le 03/06/2011, *Al-Adâb* rééditait l'entretien qu'on peut retrouver sur le site "رباط الكتب" (Magazine électronique spécialisé dans le livre arabe) : <http://ribatalkoutoub.com/?p=566>

sa religion et sa morale, ses traditions, sa résistance et son désir de libération, et l'Occident pays de la liberté, du progrès, de la culture et du colonialisme»⁽¹⁾.

Al-Khandaq al-Ghamîq

«Le quartier Al-Khandaq Al-Ghamîq qui, des générations durant, vivait sous le joug de coutumes et de traditions pétrifiées, s'ouvre soudainement au monde entier»

(Michael Naima)

Al-Khandaq al-Ghamîq est une biographie de Suhail Idris où l'auteur raconte son enfance, sa jeunesse et son départ pour la France pour entamer des études supérieures. Comme tel, *Al-Khandaq al-Ghamîq* continue l'autobiographie commencée par Suhail Idris dans *Le Quartier Latin*. Youssef Al-Sharouni, dans la revue *Al-Adâb*, appréciait en ces termes *Le Quartier Latin*⁽²⁾: «Suhail Idris a réussi à faire

(1) Ce roman s'inscrit dans la longue liste des romans écrits par des Arabes ayant étudié en Europe, et traitent, tous, du thème « le choc des cultures », tels le roman *Kittab Khalid* d'Amin Rihani (écrit en anglais en 1911), *Un Oiseau de l'Orient* de Tawfiq al-Hakim, *Adib* de Taha Hussein, *Kandil Um Hashim* de Yahya Hakki, *Docteur Ibrahim* de Zi Al-Nun Ayoub, *Safina* de Jabra Ibrahim Jabra, *Les Arbres et l'assassinat de Marzouk* de Abdel Rahman Munif, *La Saison de migration vers le Nord* de Tayeb Saleh) et *Un Coeur en voyage* de Yusuf Izz al-Din.

(2) Ce roman s'inscrit dans la longue liste des romans écrits par des Arabes ayant étudié en Europe, et traitent, tous, du thème « le choc des cultures », tels le roman *Kittab Khalid* d'Amin Rihani (écrit en anglais en 1911), *Un Oiseau de l'Orient* de Tawfiq al-Hakim, *Adib* de Taha Hussein, *Kandil Um Hashim* de Yahya Hakki, *Docteur Ibrahim* de Zi Al-Nun Ayoub, *Safina* de Jabra Ibrahim Jabra, *Les Arbres et l'assassinat de Marzouk* de Abdel Rahman Munif, *La Saison de migration vers le Nord* de Tayeb Saleh) et *Un Cœur en voyage* de Yusuf Izz al-Din.

de la psyché humaine la scène d'un conflit entre Beyrouth et Paris, entre l'Orient et l'Occident : l'Orient avec sa religion et sa morale, ses traditions, sa résistance et son désir de libération, et l'Occident pays de la liberté, du progrès, de la culture et du colonialisme».

Al-Khandaq al-Ghamîq raconte la décennie des années quarante du XX^e siècle. L'histoire tourne autour d'une famille composée du père - qui est le muezzin d'une mosquée de Damas et qui gère un modeste commerce avec Alep -, de quatre enfants (trois garçons et une fille) et de la mère. Le père, très soucieux que son fils devienne shaykh comme lui, fidèle en cela à la lignée familiale, plaça le cadet de ses fils Sami, à peine âgé de 12 ans, dans un séminaire.

L'épisode de sa vie au séminaire a été longuement raconté dans *Al-Khandaq al-Ghamîq* où Suhail Idris raconte son enfance, sa première jeunesse et la fin de sa vie libanaise avant de s'embarquer pour la France. Au séminaire, Sami était la risée de ses camarades qui le moquaient de s'empêtrer dans un habit, sa jubba, manifestement trop grande pour lui si petit. Il ressentait dans le regard de ses camarades leur moquerie et leur mépris; ils le tournaient en ridicule

L'auteur poursuit sa narration fort proche de l'autobiographie dans son beau roman (*Le Quartier Latin*) représentant ses jours d'études et sa vie à Paris. Ainsi *Le Quartier Latin* vient s'ajouter à une série de romans écrits par des écrivains arabes qui avaient étudiés dans des pays européens, et qui représentent le choc des cultures. A commencer par le roman *Le Livre de Khaled* de l'écrivain libanais Amin Rihani, écrit en anglais et publié en 1911, ainsi que *L'Oiseau de l'est* de Tawfiq al-Hakim, *Adib* de Taha Hussein et *Qandil Um Hachem* de Yahya Hakki, *Le*

Docteur Ibrahim de l'écrivain irakien Zounnoun Ayoub, *Le Navire de Jabra Ibrahim Jabra*, *Les Arbres et l'assassinat de Marzouk*, de Abdul Rahman Munif, *La Saison de la migration vers le nord* du grand romancier soudanais Tayeb Salih, et *Un Cœur en Voyage* du grand écrivain irakien Yusuf Izz al-Din⁽¹⁾.

Dans *Al-Khandaq al-Ghamîq*, le second ce ses romans autobiographiques, Suhail Idris revient à la période de sa vie qui a précédé son départ pour Paris. Le roman commence par la quête de l'enfant Sami à vouloir s'intégrer au monde de son père, le Sheikh à turban. Subjugué par « l'étrange ambiance dorée » qui régnait sur les soirées hebdomadaires que son père offrait à ses amis, Sami réussit à s'y faire admettre et à y gagner les suffrages grâce à sa belle voix psalmodiant le Coran et le Hadith, bien qu'en réalité il était surtout en souci de la récompense qu'il obtiendrait à la fin de la soirée.

Le roman procède par tableaux, comme par exemple celui où Sami vole une bonbonnière et s'enfuit, le Cheikh boiteux le prenant en chasse; l'évènement ayant traumatisé l'enfant qu'il était. Ou encore cette scène où le jeune Sami s'introduit dans la demeure de sa copine « moderne » Sumaya, puis, tombe du balcon en voulant s'échapper. Ou encore cette autre scène nettement plus dramatique au cours de laquelle Sami enlève sa jubba, ôte son turban, les piétine et les déchire violemment après avoir été giflé par son père pour le punir d'avoir déclaré qu'il était déterminé à quitter le séminaire pour en finir avec le sobriquet de «petit cheikh»

(1) Shakib Kazem, Dr Suhail Idris Sa vie est source à sa narration et à ses histoires, le site de l'arabisme sur le lien: <http://ouruba.alwehda.gov.sy/node/211471> (4 mars 2018)

dont ses camarades l'avaient affublé et échapper à leurs risées. Ce n'est qu'à l'âge de la puberté - le tabac, le cinéma et le sexe aidant -, qu'il réussit à venir à bout de son «séminariste». Les punitions du père-qui se sont poursuivies jusqu'à l'incident de la jubba et du turban – n'y firent rien.

Mais *Al-Khandaq al-Ghamîq* est riche en innovations de toutes sortes. Ainsi, au niveau de la chaîne narrative, par exemple, on a affaire à deux narrateurs puisque c'est Houda, la sœur de Sami, qui prend la suite de la narration dans la deuxième partie du roman pour en devenir la narratrice en lieu et place de Sami, narrateur de la première partie; autre innovation, la narratrice reprend, de façon inattendue, le relais de la narration mais à la première personne alors que le sujet de la narration est son frère Sami. Elle y dépeint longuement les «batailles» entre Sami et son père. La première a porté sur le port du hijab, le père voulant contraindre sa fille, Houda, à quitter l'école et à mettre le hijab. Sami, grâce à l'aide de sa mère, eut raison de son père, tout comme il eut raison une deuxième fois lorsqu'il s'entremet entre sa sœur et son ami Rafik. Mais quand Sami emmena sa sœur au cinéma et que son père le sut, il frappa sa fille, certes, mais perdit quand même la face. Cependant la bataille décisive eut lieu quand Sami a encouragé sa sœur à rejeter le hijab, son père devint fou furieux et le battit féroce­ment. Mais décidément il était écrit que Sami sortirait victorieux de cette lutte contre son père, lequel d'ailleurs sera paralysé.

Son frère aîné, Fawzi, un ivrogne, plutôt agressif, surnois, de mœurs dissolus était l'allié du père. Mais Fawzi se rapprocha de Sami au point de le rallier quand celui-ci réussit à le sauver de la prison. Cette alliance contre le père se conforta contre le remariage secret de ce dernier; mais la

catastrophe s'abattit sur le père quand la mère l'apprit et que ce dernier, furieux, se mit à la battre. Alors les deux frères, Fawzi et Sami, accourus au secours de leur maman battue, s'en prirent violemment à leur père qui perdit depuis toute autorité.

Les avis quant à la valeur d'*Al-Khandaq al-Ghamîq* sont partagés. Suhail Idris pour certains, comme pour le grand écrivain et critique littéraire Raif Khoury, *Al-Khandaq al-Ghamîq* c'est « la vie même », « la vie dans toute sa sincérité, sa nature, et parfois sa naïveté, la vie dans toutes ses nuances, dans sa douceur qui touche à l'âme »; pour d'autres⁽¹⁾, le récit de Houda dans la seconde partie du roman, a manqué son effet. Sur un autre plan « les critiques ont mal accueilli le narcissisme de Sami, le héros de cette saga autobiographique, narcissisme qui le qualifiait déjà dans *Le Quartier Latin* : narcissique et existentialiste, lui a-t-on reproché. Changeant de perspective, certains ont chargé *Al-Khandaq al-Ghamîq* l'accusant d'être un roman de mœurs dissolus. Quoi qu'il en soit, conclut Nabil Suleiman⁽²⁾, il faut apprécier le fait que la mise en récit du roman s'est faite au travers de tableaux, et apprécier le fait qu'une femme se soit emparée, enfin, de la voix narrative.

Nos doigts qui se brûlent

Nos doigts qui se brûlent achève la trilogie autobiographique de Suhail Idris. Elle reprend le fil de l'histoire de Sami. Rentré de Paris une fois son doctorat en poche, celui-ci se met à l'aventure de la création de *La Pensée libre*, une revue, dans le dessein précis de

(1) Mikhail Nu'ayma, Ghali Shukri et Mohieddin Sobhi.

(2) Nabil Suleiman «La trilogie de Suhail Idris s'inscrit dans la deuxième génération du roman arabe», *Al-Hayat*, 21/2/2008.

lancer ses idées, mais aussi d'offrir aux écrivains arabes d'avant-garde, une plateforme.

Si la revue se refuse d'être partisane, c'est que, comme l'explique Sami dans le roman, «Tout engagement partisan compromet ma liberté, ma liberté d'intellectuel et ma liberté littéraire.» Ce dernier volet de la trilogie tout à la gloire narcissique de Sami - désormais écrivain vedette au Liban et dans le monde arabe et invité en Egypte en sa qualité de doyen des écrivains - souligne bien plus que dans les deux autres romans, l'«excellence» du héros.

Suhail Idris et les critiques

Certains critiques ne semblent pas avoir beaucoup aimé *Nos doigts qui se brûlent*. On lui a reproché de s'éparpiller en un flot d'idées et de spéculations, d'avoir mis en scène une pléthore de personnages, notamment toutes ces femmes qui vivent dans l'entourage de Sami dans le seul rôle de faire valoir ses multiples conquêtes qu'il justifie par son refus, en tant qu'artiste, de se lier avec l'une d'elles seulement, pour ne pas avoir à perdre sa liberté.

Ainsi, partant de cet éparpillement, le critique littéraire Ibrahim Sa'afine trouve que *Nos doigts qui se brûlent* est un roman déstructuré, voire disloqué⁽¹⁾. Ghali Choukry critique quant à lui, la quantité de digressions dans *Nos doigts qui se brûlent*; à preuve, le développement longuement détaillé de la revue *La Pensée libre*⁽²⁾.

(1) Ibrahim Al-Sa'afine, *Evolution du roman arabe moderne aux pays du Cham*, Ed. Dar Al-Manahil, Damas, 1987.

(2) Ghali Choukry, *Le Roman arabe dans le tourmente*, Ed. Aalam Al-Kotob, Le Caire, 1971.

Yousuf Al-Charouni, dans son Essai sur la littérature arabe moderne⁽¹⁾, compare cette exigence d'absolue liberté qui qualifie Sami à celle, existentialiste, exprimée par Simon de Beauvoir dans son roman *Les Intellectuels*. Exigence d'autant plus nécessaire que pour Sami la participation de l'écrivain aux soucis de son peuple et aux questions qui agitent le monde ne peut s'avérer qu'en système démocratique, or «la démocratie est impossible sans la liberté: elle en est le corollaire». D'ailleurs, remarque-t-il, la coloration existentialiste du Quartier Latin devait s'accroître dans *Nos doigts qui se brûlent*. Faut-il s'étonner de cette poussée existentialiste dans *Nos doigts qui se brûlent*? Non répond Nabil Suleiman, « il n'est pas étonnant que l'existentialisme soit si présent dans les romans de Suhail Idris, d'autant que c'est lui qui a traduit et édité un grand nombre d'œuvres existentialistes »⁽²⁾.

« *Nos doigts qui se brûlent*, le troisième de la trilogie, vient parachever la saga autobiographique de Suhail Idris qui lui avait déjà consacré *Le Quartier Latin* et *Al-Khandaq al-Ghamîq*. Mais son génie créateur ne se réduit pas aux seuls romans : il avait écrit six nouvelles, dont trois⁽³⁾ écrites à ses tout débuts, pendant son séjour parisien, et publiées par la suite en recueil⁽⁴⁾. Le récit de ces trois nouvelles souffre d'une faiblesse de construction et j'aurais souhaité qu'il ne les republiât pas, les (dé) laissant là où ils avaient été publiés une première fois. Mais, comme tout être

(1) Yousuf Al-Charouni, *Essai sur la littérature arabe moderne*, Ed. Al-Mouassasa Al-Masrya, Le Caire, 1964.

(2) Nabil Suleiman, op. cité

(3) «Ashwâq» (1947), «Feu et neige» (1948) et «Toutes, des femmes» (1949)

(4) *Les Récits* de Suhail Idris, Dar al-Adâb, avril 1970.

humain pris d'amour pour ses propres écrits, il a été amené à rééditer ce qui avait déjà été édité. Avec le temps, il découvrira que non seulement il n'avait rien à gagner à les rééditer mais qu'il avait tout à perdre des lors que ces «nouvelles» n'ajoutent en rien à son crédit littéraire, bien au contraire»⁽¹⁾.

Dans un article sur Suhail Idris, Chakib Kazem⁽²⁾ confirme la critique de Nabil Sulaiman et en donne l'explication: «Suhail Idris s'est donné entièrement à la traduction et à la direction de la revue *Al-Adâb*, ainsi qu'aux tâches de sa maison d'édition (Dar Al-Adâb); ça l'a épuisé, ce travail ne lui laissait pas du temps pour écrire. Son œuvre se limite à quelques trois romans et six recueils de nouvelles, dont la moitié n'a rien ajouté à son crédit; ce qui confirme que l'écrivain doit donner son plein temps pour accoucher de son œuvre. Or, dans notre monde arabe, on ne peut pas compter sur les rentrées financières de l'auteur, à la différence de ce qui se passe en Occident.»

Bien que certains critiques considèrent les *Premières nouvelles* de Suhail Idris d'un niveau inférieur – ils lui auraient même conseillé de ne pas les republier en livre et de les laisser dormir là où elles avaient été publiées⁽³⁾, il a tenu à les republier bien que profondément convaincu de leur infériorité, se justifiant dans l'«Introduction» du recueil qui les rassemblait.⁽⁴⁾

(1) Nabil Suleiman

(2) Shakib Kazem, «Suhail Idris. Sa vie comme source de sa narration et de ses histoires», URL: <http://ouruba.alwehda.gov.sy/node/211471>, 4 mars 2018.

(3) Amouri al-Ramâhi, «Suhail Idris: "toujours fidèle à la Cause arabe... *op. cit.*»

(4) Histoires de Suhail Idris: Premières histoires, Ed. Dar Al-Adab, Beyrouth, 2000.

Certains, c'est le cas par exemple du critique littéraire Nazih Abu Nidal⁽¹⁾, pensent que la vie éprouvante qu'a connue Suhail Idris l'a plongé dans une crise psychologique durable. Ils avancent, pour appuyer leur point de vue, le fait qu'il était de petite taille, qu'il avait à se débattre contre les perversions de son père avec lequel il entretenait une relation tendue. Mais si le but de la psychanalyse est d'amener le patient à prendre conscience de son vécu « pathologique » pour l'aider à le dépasser et à le surmonter, alors Suhail Idris aurait dû se guérir il y a longtemps de ses maladies supposées puisque que lui-même a évoqué toutes ces raisons et ces faits sans avoir besoin qu'on les lui rappelle. D'autant mieux guéri que la psychologie reconnaît à l'écriture une valeur de traitement, et qui décrit ses complexes s'en délivre. A preuve ce qu'il écrit lui-même de sa petite taille et de son enfance : **« J'avais onze ans quand j'entrepris mes études en sciences religieuses et portais turban et jubba. Ils pesaient lourdement sur mon petit corps et me faisaient passer pour un phénomène bizarre et étrange : un sheikh enturbanné à l'âge de onze ans ! Ça n'a pas manqué de susciter une sorte de haine chez mes camarades de quartier qui me voyait me distinguer d'eux et avec lesquels je dus cesser de jouer en raison de ma jubba. Un jour, affichant leur réprobation, ils me suivirent dans la rue en criant à tue-tête : "Petit Sheikh, Petit Sheikh". Depuis, je vécus une espèce de conflit psychique et commença à s'instiller en moi une sorte de « complexe » à cause de cet accoutrement qui me fut imposé mais que j'avais également accepté de porter. »**⁽²⁾ Quant aux perversions sexuelles de son père, il les évoque

(1) Nazih Abu Nidal, *Transformations dans le roman arabe*, Fondation arabe d'études et d'édition, Beyrouth, 2006.

(2) Entretien avec Suhail al-Chamli, déjà cité.

dans ses Mémoires : **"J'ai hésité [à en parler], mais c'est humain non ! Puis je me décidais à le faire quand bien même j'en souffrirais. Il est vrai qu'il en choqua plus d'un, notamment des membres de ma famille. Mais rien ne justifie que je ne reconnaisse pas les faits"**⁽¹⁾. Tout comme il reconnaît que **« la soutane et le turban furent un lourd fardeau, et que leur port a fait un écart entre l'habit et la personne qui le portait »**⁽²⁾.

Les Mémoires

Suhail Idris n'a pas quitté ce monde sans qu'il n'achève son aventure littéraire en la complétant par une autobiographie de facture mémorielle que beaucoup ont critiquée tandis que d'autres la déclarait digne d'une très grande estime. «A l'exception de rares ouvrages, notamment *Les Jours* de Taha Hussein, *Le Pain nu* de Muhammad Shukri ou *L'Œuf de l'autruche* de Raouf Mus'ad, l'autobiographie comme genre littéraire est la grande absente des Lettres arabes. Ceux qui s'y sont essayés ont écrit leur vie tel qu'ils souhaitaient qu'elle fût et non telle qu'elle fut réellement.»⁽³⁾

Après la défaite de 1967, s'il a dû arrêter d'écrire des romans pour ne plus s'occuper que de langue et de lexicographie, il a néanmoins parachevé la rédaction de ses Mémoires. Mémoires ou biographie ou encore autobiographie? La critique s'embrouille. En effet, les Lettres européennes

(1) Suhail Idris, *Souvenirs de littérature et d'amour*, Dar Al-Adâb, Beyrouth, 2002.

(2) Nazih Abu Nidal, *Transformations...*, op. cit.

(3) Shawki Bzay', «Suhail Idris... une image de la vie et non son masque», *Al-Hayat* (quotidien saoudien paraissant à Londres), 2/12/2001.

distinguent l'autobiographie des Mémoires. Ainsi les *Confessions* de Rousseau est une autobiographie et les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, des Mémoires. Si les deux sont le récit d'une vie, l'autobiographie s'en contente pendant que les Mémoires en font le prétexte pour envisager un moment de l'histoire. Le premier focalise sur le moi, les seconds font du moi le prétexte pour focaliser sur l'histoire. Or dans le cas de Suhail Idris il s'agirait de Mémoires plutôt que d'une autobiographie ou, qu'il s'agit d'« *une autobiographie de facture mémorielle* ».

Renouant donc avec le narratif, Suhail Idris se mit à ses Mémoires et en publia un premier volume, (*Souvenirs de littérature et d'amour*, (تذكريات الأدب والحب), en 2002. La suite, n'a pas été achevée du fait de sa mort en 2008. Samah Idris, fils de Suhail, et actuel rédacteur en chef de la revue *Al-Adâb*, ors d'un entretien que nous avons mené avec lui, que son père « avait commencé en 2005 à lui dicter la suite de ses Mémoires, mais que cette dictée fut hélas suspendue par la guerre d'Israël contre le Liban en 2006. Puis son état de santé se détériora et il nous quitta en février 2008.»⁽¹⁾

«Mon intention, devait-il déclarer dans l'interview qu'il a accordée à Ramahi⁽²⁾, **quand je me suis lancé dans la rédaction de mes Mémoires, *Souvenirs de littérature et d'amour*, était de rédiger un gros œuvre, de quatre ou cinq volumes, car je voulais y associer le récit de ma vie [autobiographie] au contexte culturel et historique dans**

(1) Cependant, cette deuxième partie des Mémoires de Suhail Idris est édité sur le Net :

<http://al-adab.com/article/%D9%83%D9%8A%D9%81->

(2) Amouri al-Ramahi, Ramahi, « Entretien avec Souhail Idress : "Nous continuerons notre combat... », déjà cité.

lequel elle s'était développée durant une cinquantaine années [Mémoires].⁽¹⁾

Malheureusement les *Souvenirs de littérature et d'amour* ne connurent pas de suite. Après sa mort, son fils Samah publia dans *Al-Adâb*⁽²⁾ des extraits des Mémoires inachevés de son père, dont le passage suivant dans lequel Suhail Idris raconte les premiers instants de la revue.⁽³⁾

Essais et études

On peut classer les essais et autres articles de fond de Suhail Idris en deux catégories: les littéraires et les politiques. *Des positions et des causes littéraires* (1977) réunit ses éditoriaux de la revue *Al-Adâb*, s'inscrivant dans la même lignée littéraire, *Le Roman au Liban* (1953) qui regroupe des essais critiques écrits à l'occasion de la parution de certains romans; tandis qu'*Au cœur du combat pour le nationalisme et la liberté* (1977) raconte les batailles politiques qu'il a dû mener, au Liban et dans le Monde arabe, pour défendre la liberté d'expression.

Avec cette remarque que cette distinction entre essais littéraires et politiques n'est pas une distinction tranchée. Ainsi sa thèse de doctorat dont le sujet «Les influences étrangères sur le roman arabe moderne de 1900 à 1950» procède des deux : si son objet est littéraire (le roman arabe moderne) son approche est socio-politique que Suhail Idris justifie ainsi: «Le choix du sujet de ma thèse, ne procédait pas de la curiosité du chercheur qui cherche à savoir pour le plaisir de savoir, mais

(1) Cf. chapitre II, morceaux choisis14.

(2) N°4, avril 2009.

(3) Cf. chapitre II, morceaux choisis15.

de sa passion à s'interroger sur les questions sociopolitiques et idéologiques qui se posaient au Liban et dans le monde arabe, au travers du roman arabe le genre littéraire le plus représentatif et qui se répandait beaucoup à l'époque. (...) je suis resté en France trois ans au terme desquelles j'ai décroché un diplôme en journalisme et rédigé ma thèse de doctorat intitulée: «Les influences étrangères sur le roman arabe contemporain, 1900-1950 ». Cette étude a été supervisée par l'orientaliste Régis Blachère, qui m'a accordé après la soutenance qui a eu lieu au mois de mai 1952, la mention "Très honorable".»⁽¹⁾

L'œuvre théâtrale

Parallèlement aux romans et nouvelles, Suhail Idris s'est essayé au théâtre publiant deux pièces, *Les Martyrs* en 1965 et *Fleur de sang* en 1969. Mais son œuvre théâtrale n'a pas trouvé le même succès que ses romans.

Les traductions

La traduction aux yeux de Suhail Idris n'était pas un pur exercice intellectuel, mais un acte anthropo-politique qui portait témoignage sur le rôle fondamentalement constructif du rapprochement des peuples et des civilisations, auquel il croyait profondément.

Entre essais, romans, récits et pièces de théâtre, Suhail Idris a traduit plus de vingt ouvrages du français, dont l'essentiel revient à Jean-Paul Sartre, notamment la trilogie des *Chemins de la liberté* (*L'Âge de raison*, *Le Sursis* et *La*

(1) Sawsan al-Abbtah, «Suhail Idris nous a quitté, laissant les "Adâb" à la responsabilité des héritiers», *Al-Sharq Al-Awsat* (quotidien sapudien), 20/2/2008.

Mort dans l'âme, les deux premiers en 1945 et le dernier en 1949). Toujours de Sartre, il a également la traduit *Les Mots* (sous le titre «Autobiographie de Sartre»), *Le Mur* et *La Nausée*; d'Albert Camus, *La Peste* – pendant que femme, Aida Matarji, traduisait *L'Etranger* d'Albert Camus; de Régis Debray il a traduit *Journal d'un petit bourgeois entre deux feux et quatre murs* et *La Neige brule*; de Marguerite Duras, *Hiroshima mon amour* et de Simone De Beauvoir son livres *Les Mondarins*, mais sous le titre : *Les Intellectuels* (المثقفون). Il a traduit également, en 1954, sous le titre « *Sartre et l'existentialisme* » des extraits du livre de R. M. Albérès, *Qui dites-vous que je suis?* de Roger Garaudy et *Le Prix de la liberté* d'Emmanuel Roblès.

La traduction aux yeux de Suhail Idris n'était pas un pur exercice intellectuel, mais un acte anthropo-politique qui portait témoignage sur le rôle fondamentalement constructif du rapprochement des peuples et des civilisations, auquel il croyait profondément. C'est dans cet esprit qu'il déclara a Chazli Zoukar⁽¹⁾ « **Nul doute que le principal facteur du dialogue des civilisations est l'échange de l'influence culturelle. Bien que cet échange ne se fasse pas toujours entre égaux, notamment quand il s'agit de civilisations inégalement développées où la situation d'échange est alors régie par le rapport des forces en présence, il reste que le bien de l'humanité - que la société humaine comme telle recherche et aspire à atteindre – consiste en la reconnaissance mutuelle qui seul peut conduire à la bonne entente et à la paix. De là l'importance primordiale que nous accordons à la traduction comme facteur premier de la reconnaissance de l'autre, quand**

(1) Chazli Zoukar, Entretien avec Souhail Idris, déjà cite.

bien même cette connaissance serait destinée à être exploitée, comme l'a fait, sous toutes ses formes, le fait colonial. »⁽¹⁾

Production lexicographique

Fasciné par les «mots» depuis sa plus tendre enfance, il eût été étonnant que Suhail Idriss ne finît pas par les prendre à bras le corps. Et ce fut le projet du dictionnaire *Al-Manhal* qui devait l'éloigner du roman. Mais comment se fait-il que Suhail Idriss se soit détourné de l'écriture ? Il a expliqué en 1980 dans *Al-Adâb*⁽²⁾ pourquoi il s'était détourné de la production littéraire lui préférant le travail lexicographique. Il y avance plusieurs raisons – déjà explicité dans le cours de ce développement, notamment la surcharge de travail, la nécessité de se consacrer à la jeune génération⁽³⁾ dont la

(1) Le fait colonial correspond à l'étape où les puissances européennes avaient occupé des pays en Afrique et en Asie. Dépassée, en partie, à la suite du processus de décolonisation et de la dénonciation des formes de colonialisme qui en résulta, l'utilisation polémique du terme ne doit pas cacher une réalité actuelle qui englobe de nouvelles formes de domination dans la situation néocoloniale. Trois forces conjuguées concourent à l'établissement de la domination coloniale : les actions militaires et administratives, les entreprises économiques et les visées missionnaires.

(2) *Al-Adâb*, n°2/3, 1980

(3) Fidèle à son projet de renaissance de la littérature arabe, Suhail Idriss avait à cœur la jeune génération des écrivains et lui a consacré énormément de son temps : il lisait systématiquement leur production littéraire, notamment les manuscrits qu'ils lui adressaient soit pour être publiés revue dans sa revue *Al-Adab*, soit édité en livre par *Dar Al-Adab*. Evidemment cela nécessitait énormément de temps et ne pouvait se faire qu'au détriment de sa propre création qui en souffrit. Ce n'est qu'après sa mort, quand les « *In memoriam* » d'hommage ont déferlé dans la presse,

lecture des manuscrits lui bouffait tout son temps, etc. Parallèlement il y eut le traumatisme politique⁽¹⁾ provoqué par les « guerres du Liban », et leurs retombées sur la liberté d'expression : **« Il m'est impossible en tant qu'écrivain, tout comme ça l'est pour tout autre, de s'exprimer librement au Liban, nous qui, il n'y a pas si longtemps, étions de tous les combats pour la liberté de pensée. C'est une tragédie car ce qui entrave cette liberté, ce n'est pas un quelconque régime étatique contre lequel on peut lutter, mais un régime social, le confessionnalisme et ses avatars. Oser s'exprimer librement a coûté la vie à certains d'entre nous. »**⁽²⁾

Mais enfin et surtout il y a eu ce travail de lexicographie⁽³⁾ qui le passionnait. Aussi peut-on toujours soutenir qu'en se coupant de la création littéraire il ne se coupait pas de toute forme de création.

qu'on a pris la mesure du temps que Suhail Idris avait consacré aux jeunes écrivains, tous – et innombrable est leur nombre – lui reconnaissant le mérite de les avoir propulsé sur le devant de la scène littéraire arabe et de lui devoir leur célébrité. « Si j'avais eu à négliger la production littéraire de cette génération, un grand nombre d'entre eux n'auraient jamais eu l'occasion de passer la rampe » (entretien avec Suhail al-Chamli)

- (1) Quant aux raisons politiques qu'il avance, elles ont trait l'une à la guerre libanaise qui n'a pas été sans marquer au fer tous les écrivains du pays, et l'autre à la liberté d'expression en crise chez nous. « En 1967, juste après le désastre de la Guerre des Six-Jours, j'ai commencé, en collaboration avec mon collègue Jabbour Abdel-Nour, la composition d'un dictionnaire français-arabe. Je m'imaginai, par ce travail harassant, me distraire de la catastrophe qui nous était advenue ». (entretien avec Suhail al-Chamli)
- (2) Entretien avec Suhail Chamli, op. cité.
- (3) Cf. chapitre II, morceaux choisis 16 et 17.

Al-Adâb et Dar al-Adâb

Parallèlement à son travail d'auteur, Suhail Idriss accordant une grande importance aux questions stratégiques de la sélection d'auteur (qui publier), et à la diffusion (comment faire parvenir aux lecteurs ce qu'on jugeait devant lui parvenir), a créé deux «monuments culturels», une revue, *Al-Adâb*, et une maison d'édition, Dar Al-*Adâb*, pour précisément s'acquitter de ces tâches. Comme témoin essentiel d'un Monde arabe qui vivait dans les années cinquante-soixante une période de grands bouleversements, il a dû être, grâce à ces deux «monuments», la voix et la plume qui exprimèrent ce chambardement généralisé.

Al-Adâb, la revue

«Quand j'ai pensé, en 1953, créer la revue *Al-Adâb*, je répondais à un besoin qui se faisait partout ressentir, d'une renaissance culturelle qui enrichirait le legs prestigieux de la civilisation arabe, la mettant à l'heure de la modernité avec ce que cela exigeait en renouvellement et en créativité. Dans mon esprit, confiait-il à Amouri al-Ramahi, *Al-Adâb* devait, comme je l'annonçais dans l'éditorial du premier numéro, intitulé « Message de *Al-Adâb* à la nouvelle société arabe », en gagnant les talents qui abondaient dans le Monde arabe, en les attirant à elle, devenir un des foyers de cette renaissance intellectuelle et littéraire qu'on appelait de nos vœux.»⁽¹⁾

Penseurs, intellectuels et écrivains arabes accueillirent très favorablement ce projet et l'exprimèrent à qui mieux mieux : «La revue *Al-Adâb* est comme l'aimant qui attire les

(1) Ramahi, «Entretien avec Souhail Idriss: "Nous continuerons notre combat..."», déjà cité.

plus belles plumes de ce pays et du Monde arabe. Elle devient ainsi le point de départ d'une nouvelle nahda littéraire» (Michael Naima); «Suhail Idris est un brillant symbole du courant qawmi. Il a créé la revue *Al-Adâb* pour en faire une tribune au service de la Cause arabe, ouverte à tous sans sectarisme. Il n'a ignoré aucun talent qu'il ne lui ouvrît les pages de sa revue; c'est grâce à lui, d'ailleurs, que les Arabes ont connu des poètes comme Badr Shakir Al-sayab, Nazik Al-Malaika et beaucoup des avant-gardistes de la poésie. Moi-même j'ai fait publier mes premiers articles *Al-Adâb*»⁽¹⁾; «*Al-Adâb*, à elle seule une "ligue arabe" littéraire»⁽²⁾. Nulle revue arabe n'a été autant appréciée qu'*Al-Adâb*, au point que le romancier Hanna Mina proclamait: «*Sans Al-Adâb il n'y aurait pas de vie littéraire*» et que le poète Nizar Qabbani admettait qu'elle lui avait enseigné « *mon alphabet d'amour et de poésie* », pendant que le critique Mustafa Badawi affirmait qu'*Al-Adâb* «définissait le cours des Lettres arabes modernes»⁽³⁾.

Une de ses rubriques mensuelles, qui s'intitulait «J'ai lu dans Al Adab », fut pour ses lecteurs, une véritable école de critique littéraire, qui les a inspirés pour qu'à leur tour ils rédigent les leur.

C'est qu'*Al-Adâb* porta témoignage de la littérature

(1) Jaber Assfour (Ministre de la culture sous Hosni Moubarak) cf. Mohammad Cha'r, référence déjà cité.

(2) Amin Al-Zawi (Directeur de la bibliothèque nationale algérienne) cf. Hussein Ali Mohammed, « Mort de Suhail Idris fondateur d'*Al-Adâb*, et mélangeur-malaxeur de l'arabisme et de la modernité », Forums Azahir, section littéraire, l'Encyclopédie des écrivains arabes, URL : <http://azaheer.org/vb/archive/index.php/t-26721.html>(21-02-2008).

(3) Idem

arabe contemporaine, et si ce n'est pas la seule référence en la matière, ce fut en tout cas un témoin essentiel, incontournable. Des écrivains arabes de haut rang, des poètes de renommée, tout comme des écrivains de la nouvelle génération qui auront par la suite pignon sur rue, ont empli ces pages. Elle a été de toutes les grandes batailles culturelles, notamment pour nous en tenir à un exemple, à celle qu'on a appelé à l'époque «la bataille de la nouvelle poésie» dite «poésie moderne» - qui à l'instar du «vers libre» se délivrait des rigueurs de la rime et du mètre; elle y a été parce cette poésie nouvelle représentait une mutation positive de la poésie arabe. C'est d'ailleurs sur ses pages que sont parues les premiers poèmes de ce nouveau genre poétique, comme ceux de Salah Abdel Sabour, Khalil Hawi, Nizar Qabbani, Badr Shaker al-Sayyab, Ahmed Abdel Muti Hijazi, Nazek Al-Malaika, Abdul Wahab al-Bayati ... Et c'est, corrélativement, Dar *Al-Adâb* qui s'est chargé de publier les primeurs de cette nouvelle poésie. C'est pour cela, parce que toujours à la pointe du renouveau, qu'*Al-Adâb* a initié une renaissance fondamentale de la poésie et de la littéraire, et fut ce point de passage obligé pour entrer en littérature et passer à la postérité. S'il est vrai qu'il y en avait d'autres en Egypte, en Irak, en Syrie, au Liban, au Maroc, ... il reste qu'*Al-Adâb* fut LA revue.

Bien que revue « militant » pour la Cause arabe et la Modernité, *Al-Adâb* ne fut jamais une revue « partisane » au sens sectaire ou dogmatique du mot, mais toujours en un sens ouvert comme le confirment les perspectives aux horizons larges qu'avait ouvertes la revue à ses lecteurs, comme en témoignent de même les propres écrits de Suhail Idris ou encore les traductions et les livres édités par Dar *Al-Adâb*. Et c'est parce que Suhail Idris ne s'est jamais

barricadé dans une école d'art excluant les autres qu'Al-*Adâb* se distinguaient de ses consœurs en ce que celles-ci – les revues *Apollo* ou *Gallery 68* au Caire, *Al-Thakafa al-Jadida* (Nouvelle Culture), *Shi'r* (Poésie شعر), *Hiwâr* (Dialogue حوار) et *Mawâqif* (Attitudes مواقف) à Beyrouth – se prévalant d'une école se mirent exclusivement à son service pendant qu'Al *Adâb* se mettait au service de l'art, de la culture, de la littérature sans discrimination. »⁽¹⁾

Mais défendre la Cause arabe n'a donc jamais signifié – ni pour la revue, la maison d'édition ou Suhail Idriss lui-même – prêcher pour sa paroisse et se fermer à tout ce qui n'est pas semblable à soi, voire identique à soi. Aussi cette défense se fit-elle sans œillère, lucidement et librement, et c'est cette «ouverture» qui a fait de cette revue une tribune pour tous les écrivains *qawmiyyûn* (nationalistes arabes) qui pouvaient, sans exclusive, échanger leurs idées et points de vue. Ainsi, au moment de la Cause algérienne, *Al-Adâb* tout naturellement s'est rangée à cette cause⁽²⁾ et s'attaqua au

(1) Hussein Ali Mohammed, « Mort de Suhail Idris fondateur d'Al-Adâb, et mélangeur-malaxeur de l'arabisme et de la modernité », référence citée

(2) «Lors de la commémoration de Suhail Idris en Algérie en 2008 – en présence de sa veuve, Aïda Matarji – le directeur de la bibliothèque nationale d'Alger, Amin Zaoui décrit en ces termes la revue Al-Adâb : c'est une «Ligue littéraire arabe» qui a ouvert le champ pour la première fois à la littérature du Maghreb arabe, marginalisée dans le Machreq arabe pendant la première moitié du XX^e siècle. Elle a soutenu efficacement la révolution algérienne; c'est pourquoi les rebelles la lisaient dans leurs bastions montagnards. C'était comme «une autre arme» à la main. Les intellectuels arabes lui doivent beaucoup ainsi qu'à Dar Al-Adâb». Hussein Mohammed, commémoration de la mémoire de Suhail Idris, Al Ittihad (Emirats Arabes Unis / 9) 7/2008, URL : <http://www.alittihad.ae/details.php?id=29179&y=2008> (03/04/2018).

colonialisme français, mais appuya tout aussi fermement les écrivains français qui dénonçaient leur gouvernement et affichaient leur hostilité à l'occupation française de l'Algérie. Puis, s'animant, il rappela son entrain à les défendre: «Je me souviens encore de mon enthousiasme quand des penseurs et des écrivains français ont pris, au travers d'une déclaration publique, la défense des membres de l'Organisation Janson qui venait en aide aux Algériens de France. Ces hommes courageux et libres ont payé un lourd tribut pour leur prise de position audacieuse : certains furent carrément licenciés, d'autres interdits d'enseignement, d'autres encore rayés des cadres de l'État. Même André Malraux, alors ministre de la culture, s'est mis de la partie les qualifiant de «romantiques», voire les accusant d'être des agents au service des Arabes»⁽¹⁾.

Cet engagement ouvert de la revue pour les causes arabes n'était pas séparé de la bataille littéraire contre les revues *Shi'r* et *Hiwâr*; et les «guerres littéraires» qu'elle conduisit contre ces revues n'étaient pas que des guerres nationales ou politiques, elles étaient aussi une bataille littéraire et artistique, comme il s'en explique: «Des questions qui firent la polémique entre d'une part *Al-Adâb* et de l'autre *Shi'r* et *Hiwâr*, j'évoquerai la question de l'ouverture à la culture occidentale, notamment des limites

Dans l'interview que sa veuve nous a accordé, elle nous a déclaré que «Suhail aimait beaucoup l'Algérie ; il soutenait fortement sa révolution, ce qui a incité le ministère algérien des Moujahidin à l'honorer en lui décernant la médaille de Jihad en 2001 ; il a reçu cette médaille, avec une grande émotion, de l'ambassade algérienne de Beyrouth, où il proclama la larme à l'œil: «toute autre médaille qui m'eût été discernée ne vaut pas cette médaille».

(1) Amouri al-Ramâhi, Al-Dastour, déjà cité.

de cette ouverture, ou bien, la question de poésie, la controverse qui s'engendra autour du « poème en prose » que défendaient fermement ces deux revues mais qu'*Al-Adâb* et moi-même bannissons parce qu' "étrangère" à la poétique arabe.»⁽¹⁾

Et c'est bien cela le cœur du problème ! « La plupart des revues - par exemple *Al-Risâla* d'Égypte, *Al-Adîb* du Liban - avaient une approche classique et traitait de questions sans rapport avec nos vrais besoins, méconnaissant les attentes du lecteur. À l'opposé, l'approche d'*Al-Adâb* se voulait qualitativement différente, et elle traitait de questions en rapport avec notre présent. Notre souci de "coller" aux questionnements du lecteur, n'a pas évité cependant, à *Al-Adâb* de souffrir de difficultés d'impression et de distribution pendant la guerre civile au Liban »⁽²⁾.

Al-Adâb, fidèle à ses principes malgré des difficultés financières

SI a de tout temps défendu âprement ses principes et ses idées. Jeune, adulte ou vieux, il n'a jamais présenté de concession, comme en témoigne un journaliste qui rapporte que « Dans l'entretien accordé à la revue *Zawâya* (زوايا) [N°10/11], il signe et persiste, justifiant son refus de publier de la poésie en prose, tout comme il a défendu son refus de publier *Le Pain nu* de Mohammad Chukri, en dépit de sa réussite. Il maintenait toujours que c'était un roman

(1) Jihad Fadel, « Suhail Idris et son rôle culturel », *Al-Riyad* (quotidien saoudien), 28/2/2008.

(2) Shakib Kazem, « Suhail Idris, sa vie comme source à sa narration et à ses histoires », le site de l'arabisme (al'ouroubah) sur le lien: <http://ouruba.alwehda.gov.sy/node/211471> (4 mars 2018).

inachevé et que son ton audacieux et scandaleux ne pouvait couvrir ses faiblesses »⁽¹⁾.

Bien avant son cinquantenaire, la revue a dû lancer une collecte d'argent auprès de ses lecteurs et des écrivains arabes qui la soutenaient, sous peine de fermer boutique en raison des difficultés financières auxquelles elle se trouvait confrontée⁽²⁾. L'appel, qui fut repris par plus d'un journal libanais et arabe, a offert à l'écrivain-journaliste Samir Atallah l'opportunité de faire le point sur la question. S'interrogeant sur les raisons de cet appel, il rédigea dans le quotidien *Al-Chark Al-Awsatt*⁽³⁾, un article qui dresse le bilan des changements survenus sur la scène culturelle arabe: «Qu'est-il arrivé au mouvement et à l'édition littéraires dans le monde arabe? Au cours de ces deux dernières décennies, si les modalités de l'édition ont changé c'est bien parce que c'est la nature de l'art qui a changé, que le lecteur a changé, que le climat culturel a changé, que les écrivains ont changé et que leur public a changé; les revues et les quotidiens publient en un jour plus d'informations que ne peut en publier une revue en un mois. Les mouvements littéraires à la mode des années cinquante-soixante n'existent plus. Auteurs et écrivains d'aujourd'hui préfèrent se voir publier dans des éditions populaires à large diffusion plutôt que de se voir publier dans une revue spécialisée, de haute tenue, mais à diffusion limitée. C'est la triste réalité du monde d'aujourd'hui et pas seulement la triste réalité du monde arabe.»

(1) Hussein bin Hamza, «Suhail Idris, un singulier au pluriel », *Al-Akhbar* (quotidien libanais), 20/2/2008

(2) Interview privée avec Samah Idris.

(3) Samir Attallah, « Al-Adâb dit adieu à son époque, à son temps et à ses cinquante ans », *Al-Chark Al-Awsatt* (quotidien saoudien paraissant à Londres) du 1/3/2001.

Quant aux difficultés financières d'*Al-Adâb*, Suhail Idris rapporte qu'une fois « Rentré à Beyrouth durant l'été 1952, je me suis mis au projet de créer la revue *Al-Adâb* qui fut effectivement lancée début 1953, aux éditions Dar al-'Ilm lilmalayyne. La revue eut un franc succès lors de sa parution et un grand nombre d'écrivains et de poètes qui soutenaient la cause de l'arabisme furent attirés par elle. Si j'en étais le rédacteur en chef⁽¹⁾, ma femme, Aida Matarji, en devint la secrétaire de rédaction et m'aida à en assurer l'autonomie en la détachant de Dar al-'Ilm lilmalayine. La revue est aujourd'hui dans sa quarante-quatrième année⁽²⁾ mais le nombre de numéros publiés annuellement a nettement diminué en raison des circonstances de la guerre

-
- (1) Ce n'est qu'en 1992 que Suhail Idris se désista de son poste de rédacteur en chef au profit de son fils Samah rentré des Etats-Unis après avoir décroché un doctorat en linguistique et en littérature. La passation se fit dans le but d'insuffler un sang nouveau, un esprit nouveau à la revue, d'autant que Samah était fin connaisseur de la littérature et ouvert à toutes les formes d'innovation ou de création.
- (2) *Al-Adâb*, revue et maison d'édition confondues, mériteraient une étude qui montrerait qu'un individu, au sein de sa famille intellectuelle, 'peut la surpasser, voire faire des miracles' selon Wafiq Gaziri écrivant: «A la différence des courants et des individus, victimes de l'illusion de la « normalisation culturelle » «التطبيع الثقافي» et qui ont pris peur devant tout renouvellement ou toute innovation des Lettres arabes, Suhail Idris a été et est toujours cet exemple vivant de la culture arabe qui se renouvelle restant fidèle à ses origines. Si ces débuts furent marqués par la «seconde renaissance culturelle», il a pu réussir et continuer néanmoins sa trajectoire avec la «troisième et actuelle renaissance» selon l'expression de Hicham Djait Il n'a cessé d'être un défricheur, qui ne change pas ses idées comme on change de chemises et qui ne se soumet pas à un pouvoir injuste». Voir, Wafiq Gaziri, « Suhail Idris l'écrivain polymathe », *La Revue de l'armée*, n° 277, juillet 2008.

libanaise, de l'insécurité des routes, des transports et des livraisons. A cela il faut ajouter que les écrivains ont cessé d'envoyer leurs manuscrits à la revue pour maintes raisons, notamment, la multiplication, voire la prolifération de revues éditées par les ministères de la culture et de l'information mais qui promouvant, eux, la culture pétrodollarienne, payent de grosses sommes d'argent à leurs contributeurs, avec lesquels le modeste budget de notre revue ne peut rivaliser. Est-ce pour les apprivoiser qu'on les paie si chers, pour les détourner de leur mission, pour faire taire toute critique des pouvoirs en place et qu'ils cessent de «parler» des problèmes du peuple»⁽¹⁾.

Malgré son interdiction dans de nombreux pays arabes, rien n'y fit, *Al-Adâb* demeura fidèle à la Cause arabe et persévéra dans la défense de la liberté et de la dignité de la umma. Si par le passé elle prit le parti de la révolution égyptienne et de la résistance palestinienne, « elle campe aujourd'hui sur la même ligne de la lutte qawmi/e (nationaliste arabe), s'élevant contre ce qui se trame dans les milieux impérialistes de l'Occident pour mettre à genoux peuple et nation arabes et venir à bout de leur volonté de résister tant au Liban qu'en Palestine qu'en Irak.

Or cette volonté est plus ferme aujourd'hui que jamais, et la tentative d'asservir l'intellectuel arabe à la cause de l'autre, l'amenant à dénoncer toute politique anticoloniale comme émanant d'un régime dictatorial qu'il faut à tout prix abattre, a échoué. La liberté ne signifie pas la soumission, la liberté ne peut s'accommoder de se plier à la volonté de l'étranger pour qu'il pille en silence richesse et ressources de nos pays. Les dernières éditions d'*Al-Adâb* montrent à

(1) Entretien avec Suhail Chamli

l'évidence qu'elle préserve la spécificité de son orientation arabe et tient toujours à défendre les causes justes de la nation»⁽¹⁾. Et Suhail Idris de poursuivre: «Malgré les pressions subies, malgré les campagnes de diffamation, *Al-Adâb* sut maintenir le cap et rester fidèle aux principes auxquels nous avons crus et défendus dès le début. Elle restera, comme elle l'a été, une tribune pour défendre les causes arabes et la liberté de la umma»⁽²⁾.

La naissance d'*Al-Adâb*, en 1953, coïncida avec le début d'une période révolutionnaire arabe en réponse à la Nakba de la Palestine (1948). C'est dans cette atmosphère marquée par la révolution nassérienne d'Égypte (1952) que commença l'aventure intellectuelle d'Idris. Elle parut en un temps où la guerre de libération de l'Algérie (1954), la guerre de la nationalisation du Canal Suez (1956), et les guerres d'indépendance du Maroc (années 1950) et du Yémen (années 1956) battaient leur plein. Aussi *Al Adâb* n'était pas seulement une revue littéraire et poétique, mais c'était également une revue politique participant en premières lignes à ce large courant politico-qawmi qui enflamma le Monde arabe de l'époque. Les poètes du Monde arabe entier lui envoyaient leurs manuscrits, comme des navires qui viennent s'amarrer dans leur port, leur espace d'existence.

Première des revues à faire sienne la Cause arabe (القومية العربية), très vite *Al-Adâb* se conquist une place de premier plan en tant que revue «théoricienne de la question qawmi/e». Articles de fond, analyses et études

(1) Amouri al-Ramahi, «Entretien avec Suhail Idris, "Nous continuerons notre combat... » déjà cité.

(2) Amouri al-Ramahi, *ibidem*.

sur la situation réelle et actuelle des pays arabes et sur les perspectives de leur avenir prolifèrent à l'infini. Tous les compagnons de route de l'arabisme, penseurs, écrivains, intellectuels, ont voulu y écrire, dont « l'un de leur plus éminent représentant, Saadoun Hammadi, chef du Conseil national irakien, qui envoyait jusqu'à récemment, des écrits de valeur. Il envoyait ses articles de l'Université Escans aux États-Unis. Son premier article, « La question du nationalisme arabe : problème, solution et méthode » servit d'éditorial au numéro de novembre 1955⁽¹⁾.

A ce combat politique pour la Cause arabe *Al-Adâb*, dès sa parution, a joint un combat philosophique pour la liberté dans la mesure où son fondateur avait déjà embrassé l'existentialisme de Sartre. *L'Orient-Le Jour*, dans un article consacré à la revue, n'eut pas tort de le titrer «Une revue militante»: «À son retour de Paris où il subit l'influence de l'existentialisme et celle de Jean-Paul Sartre, dont il admire l'engagement contre la guerre d'Algérie, Suhail Idris crée une revue, baptisée *Al-Adâb*, qui se veut résolument engagée. Essentiellement vouée à la poésie avant-gardiste, la revue fait connaître un grand nombre de poètes dont Nizar Qabbani, Ahmad 'Abd el-mo'ti Hijâzi, Salah Abd el-Sabur, Badr Chakir As-sayyab, qui ont participé avec d'autres à révolutionner le mouvement poétique, menant le renouveau littéraire à l'apogée du modernisme. Une querelle idéologique l'oppose alors à la revue *Shi'ir* (1957-1962) fondée par le poète Youssef el-Khal. Sur le

(1) Amouri al-Ramahi, «Entretien avec Suhail Idris: "Nous continuerons notre combat... » déjà cité.

plan politique, *Al-Adâb* s'engage pour le nationalisme arabe incarné par le président égyptien Jamal Abd Nasser et prend la défense de la cause palestinienne. Elle reproche à *Shi'ir* sa sympathie pour le parti d'Antoun Saadé⁽¹⁾ et ses positions affichées quant à la nécessité de séparer politique et littérature. Sur le plan poétique, *Al-Adâb* prône une révolution respectueuse du passé, adopte la poésie en vers libres et accuse le poème en prose – sans mètres ni rimes – adopté par *Shi'ir* d'être une imitation irrespectueuse de la tradition (turâth) et de servir l'impérialisme. La revue est aujourd'hui consacrée à la littérature en général et est dirigée par Samah Idris. Se situant dans la continuité de la ligne politique prônée par le père, elle s'ouvre de plus en plus aux questions qui préoccupent la jeunesse arabe comme la sexualité ou les nouvelles technologies. »⁽²⁾.

Alors que le discours de l'Occident se lançait à la conquête des esprits et des discours du monde, « la revue ne pouvait que faire face au grand nombre de courants et de tendances suspectes qui cherchaient à subvertir la culture arabe, lui inventant des formes qui n'ont rien à voir avec son patrimoine et qui, plus grave, semaient à qui mieux mieux l'aliénation pour l'arracher à elle-même et se la rendre étrangère a elle-même. »⁽³⁾

Ce fut une rude bataille et nous avons effectivement réussi à faire front à tous les périls qui mettaient en danger la culture arabe, menaces qui se manifestèrent dans certains

(1) Antoun Saadé (1904 - 1949) était un homme politique nationaliste pan-syrien, journaliste et philosophe libanais, fondateur du Parti social nationaliste syrien.

(2) Amouri al-Ramahi, idem.

(3) Idem

magazines et revues occidentaux, sous couvert de titre arabe. Nous nous étions fixés pour objectif de dénoncer et d'assigner les médias et les courants d'idées qui véhiculaient cette aliénation d'un type nouveau. Nous avons été en mesure de faire condamner certains d'entre eux. Nos lecteurs se rappellent, par exemple, la façon dont nous avons contré la revue *Hiwâr* (Dialogue), financé par l'Organisation Mondiale pour la Liberté de la Culture qui n'était en fait qu'une succursale de la CIA, comme l'a révélé par la suite son rédacteur en chef, Tawfiq Sayegh qui ignorait cette scandaleuse filiation au moment des faits, qui devait entraîner sa mort. D'ailleurs ce fut l'une des postures constantes de la revue⁽¹⁾.

C'est ainsi que Al-Adâb adoptait aussi la même attitude vis-à-vis d'autres magazines qui étaient liés, d'une façon ou d'une autre, à certaines cultures étrangère, y compris la revue «Shi'r».

Ironie de l'histoire : le créateur de cette revue frondeuse n'était autre qu'un intellectuel formé à Al-Azhar, bastion du traditionalisme, et à la Sorbonne, bastion du classicisme, mais aussi un grand traducteur de philosophes et de penseurs français, et lui-même écrivain et romancier: bref un *Adîb* (Lettré), mais certainement pas au sens ordinaire du mot. Toutes raisons qui permirent à Suhail Idris de s'autoriser à jouer, auprès des jeunes talents en gestation, le rôle de « protecteur », d'autant que les revues littéraires d'Egypte venaient de fermer leur porte et que la presse du Caire « entrait en révolution ». Il reviendra à Jihad Fadel d'expliciter cette « ironie de l'histoire » : « Rappelons qu'avant d'aller à Paris pour préparer son doctorat, Suhail Idris a

(1) Idem

passé cinq ans au Collège islamique al-Farouq, annexe des Makassed de Beyrouth. Il en profita pour mixer ses deux cultures. Aussi sa revue connut-elle un bon départ. *Al-Adâb* n'avait pas de véritables concurrents à Beyrouth, à l'époque, *Al-Adib* (le Lettré), éditée par un seul homme et *Al-Hikmah* (la Sagesse), purement libanaise n'avaient qu'une très faible diffusion dans le monde arabe et ne faisaient pas le poids.»⁽¹⁾

«*Al-Adâb* continua sur sa lancée. Au tournant des années cinquante-soixante, elle a conduit une bataille dite de la « ligne qawmi/e » contre les revues *Shi'r* et *Hiwâr*. Poètes et écrivains se répartirent en deux camps antagonistes, celui d'*Al-Adâb* contre celui de *Shi'r*. Mais très vite cette bataille prit une coloration politique, et de guerre littéraire liée à l'esthétique du texte elle se transforma en guerre politique, *Shi'r* représentant la "poésie moderne" avec des poètes phares comme Adonis, Ounsi al-Haji, Shawki Abou Shakra, Youssef al-Khal et quelques autres, *Al-Adâb* représentait la poésie classique à laquelle s'incorporait, parfois, le "vers libre".»⁽²⁾

A son apogée, *Al-Adâb*, publia les récits de grands écrivains - Ghassan Kanafani, Mujahid Abdel Moneim Mujahid, Mutâ' Safadi, Abdullah Abduldayim, Edwar Kharrat, Sami Khashba - et les plus éminents poètes - Suleiman Al-Issa, Fadwa Toukan, Khalil Hawi, Badr Shakir al-Sayyab, Nizar Qabbani, Nazik Al-Malaikah, Ahmed

(1) Jihad Fadel, « Suhail Idris et son rôle culturel », Riyad (quotidien saoudien), 28/2/2008.

(2) Samir Attallah, « Al-Adâb fait ses adieux à son époque, à son temps, et à ses cinquante ans », Al-Chark Al-Awsatt (quotidien saoudien), n ° 8129, 1/3/2001.

Abdul-M'ti Hijazi, Salah Abdul-Sabour, Hassan Fath Al Bab, Osman Saadi.

S'il nous est impossible de passer en revue tous les grands noms publiés par *Al-Adâb*, il nous faut néanmoins mentionner ceux d'entre eux qui ont participé au lancement de ses deux premiers numéros : Raif Khoury, Mikhail Naimeh, Sa'id Taqi al-Dine, Hussein Mroueh, Abdullah Abdaldayim, Ahmed Suleiman al-Ahmad, Fouad Al-Chayeb, Abdullah Al-Alayli, Shaker Khasbak, Anwar El M'addawy... pour le premier, et Sati' Al-Housari, Choukri Faisal, Constantine Zurayq, Fadwa Toukan, Samira Azzam, Khaled Shawwaf, Jabour Abdel Nour, Salah Labaki et Ali Adham pour le second... puis le cercle ne cessa de s'élargir jusqu'à rallier tous les écrivains qui défendaient la Cause arabe et la cause palestinienne.

«Transgressant les frontières, *Al-Adâb* réussit à déverrouiller les espaces culturels et littéraires arabes, les ouvrant les uns aux autres. Portevoix des idées de la Nahda et de l'arabité, elle se présentait comme une revue avant-gardiste qui, sans exagération aucune, contribua à la formulation et à la formation d'une histoire arabe commune, après des siècles de division, de fragmentation et d'émiettement »⁽¹⁾.

«Témoin de son temps, *Al-Adâb* a agi en son temps sur son temps: elle donnait à ses lecteurs à connaître la culture du monde moderne; elle leur fut cette fenêtre sur le monde au travers de laquelle le monde fit son entrée dans le Monde arabe, et dans la foulée, l'existentialisme qui eut une grande influence sur Suhail Idris. Ce qui, dans l'existentialisme

(1) Jihad Fadel, idem

séduisait, ce fut probablement l'idée d'"engagement" lancée par Sartre et portée au pinacle par *Al-Adâb*, d'autant que Sartre, soutien ferme de la lutte du peuple algérien pour son indépendance, créditait l'engagement d'une confiance certaine dans le monde arabe, cependant que l'"engagement" au sens marxiste semblait incapable d'assumer un rôle littéraire tant l'"art" était au service exclusif de la politique»⁽¹⁾.

Al-Adâb illustra à merveille, dans la seconde moitié du XX^e siècle, la renaissance intellectuelle de Beyrouth. Si sa voix s'est estompée ces dernières années et n'a plus le même écho qu'elle avait au temps de sa gloire, la cause n'en revient pas à la revue elle-même, mais à la conjoncture : elle parla haut et fut entendue quand sa voix se confondait avec celle de la qawmiyya 'arabiyya (nationalisme arabe) et sa voix s'est assourdie quand la voix de la qawmiyya s'est assourdie.

Il reste cependant, qu'en regard de ce qu'elle a donné à la culture arabe en son temps, son fondateur Suhail Idris, aura marqué au fer la culture arabe moderne. Il fut l'un de ces «éclairés» dans et par son ouverture à l'autre mais tout comme il fut ferme et déterminé dans la quête d'un soi arabe renouvelé à travers le mouvement qawmi et la modernité. Grâce à lui, *Al-Adâb* sut donner forme à l'âge d'or intellectuelle des années cinquante-soixante-dix, «Une période qui n'existe plus, comme les chansons d'Oum Kalsoum que les jeunes d'aujourd'hui n'écourent plus ou comme les chansons de Mohamed Abdel Wahab que plus personne n'écoute. *Al-Adâb*, pour l'heure, est devant un

(1) Jihad Fadel, idem

choix : changer de forme et de formule, à la recherche d'un nouveau lecteur, sinon elle ne pourra pas se maintenir en vie par défaut de lecteurs.»⁽¹⁾

Conjoncture socio-politique

Présenter la pensée de Suhail Idris au travers de sa production littéraire, de ses prises de positions et de ses réalisations culturelles, n'aurait aucun sens sans le contexte historique (politique et social) de son époque où ils se sont pleinement inscrits. Bien que ce fond historique ne saurait expliquer son «génie artistique» proprement dit, on ne peut comprendre le sens des combats qu'il a menés que de par la conjoncture où ils se sont déroulés.

D'ailleurs on peut dire sans se tromper, que le grand combat de Suhail Idris fut le combat de la Modernité, de la liberté et de l'unité arabe, et qu'il le mena certes au plan culturel, mais aussi, et il faut le souligner, au plan politique. Il sympathisait, au Liban et dans le Monde arabe, avec les courants progressistes arabes y compris les courants communistes et socialistes. Au plan politique, il n'était l'«ennemi» de personne, individu ou groupe, dès lors qu'on appartenait à la mouvance progressiste dans son sens large et qu'on allait dans le sens d'un arabisme unificateur.

Suhail Idris a donc vécu ce moment critique où les «balkanisés», en l'occurrence les Arabes, cherchaient par tous les moyens à se libérer du joug colonial (par euphémisme de Mandat), à recouvrer leur indépendance⁽²⁾,

(1) Samir Attallah, « Al-Adâb fait ses adieux... », déjà cité.

(2) Les « indépendances » des Etats arabes arrachées aux Grandes puissances de l'époque (Royaume-Uni et France) après la Première Guerre mondiale ne furent que des indépendances «nominales»: leur faisait défaut les outils étatiques de la

leur unité perdue ainsi qu'à contrer le projet sioniste en Palestine que portaient dans ses flancs les Alliés colonisateurs (Déclaration Balfour).

Dans l'éditorial du numéro de septembre 1956 d'*Al-Adâb*⁽¹⁾, Suhail Idriss prédisait le retour triomphant du sentiment qawmi: **«Avec la Nakba (la catastrophe de la Palestine) de 1948, le sentiment qawmi fut réduit à une virtualité, voire à une illusion, dont il n'y avait rien à tirer, étouffé qu'il était, privé du droit de s'exprimer. Cet apparent handicap a soulevé la question de son efficacité, beaucoup affichant leur doute quant à sa réalité même. Mais au fond, les événements qui ont convulsionné le monde arabe, depuis la Nakba, n'ont fait que l'ancrer encore plus dans les esprits.»** A Tunis où il se trouvait en 1993, il a accordé un grand entretien à Chazli Zokar, correspondant d'*Al-Adâb*, dans lequel il raconte la Nakba (catastrophe) de la Palestine en 1948 et ses effets majeurs sur les intellectuels arabes. **«C'est la Nakba, affirme-t-il, qui les aurait incités à jouer un rôle de premier plan dans la vie culturelle»⁽²⁾**. La foi de Suhail

souveraineté. Si donc la « domination ottomane » prenait fin, la « domination » elle-même, la domination en tant que telle ne prenait pas fin pour autant, dans la mesure où la domination britannique et française se substituait à l'ottomane. Cette domination a eu pour effet volontaire de morceler ce qui était UN ; elle accorda la Palestine aux Juifs (Déclaration Balfour), dissocia la Cisjordanie de la Palestine, le Koweït de l'Irak, le Liban de la Syrie, ... poursuivant partout en Orient son œuvre de démembrement. Aussi les Etats arabes se retrouvèrent-ils, bien qu'indépendants, sous le joug de la domination britannique ou française (et plus tard américaine).

(1) *Al-Adâb*, N° 9, septembre 1956.

(2) Chazli Zoukar, entretien...

Idris en la qawmiyya (قومية) n'était pas de ces fois aveugles qui se satisfont de n'importe quoi. Aussi avant de soutenir la «révolution des Officiers Libres» d'Égypte (juillet 1956) conduite par Gamal Abdel Nasser, il attendit de voir si «les fruits passeraient la promesse des fleurs», comme dit le poète. Exprimant tout haut ses hésitations puis son adhésion, il poursuivit dans ce même éditorial, **« Même la révolution en Égypte n'a pas inspiré de confiance à la conscience arabe qui a longtemps souffert du despotisme et craignait de voir s'installer une dictature militaire comme c'est souvent le cas dans nos régions. Néanmoins, la direction prise par l'Égypte sous la direction de Nasser suffit pour lever tout doute et éloigner le spectre de la dictature qui hante notre conscience déstabilisée par le cours de l'histoire. Si au début, en tant que nationalistes arabes, nous nous sommes montrés réticents à l'endroit de la politique arabe du président Nasser, nous la bénissons aujourd'hui sans réticence parce que cette politique soutient à fond la Cause arabe et cherche à restaurer la nation arabe dans son unité. »**⁽¹⁾

Qawmi 'arabi (nationaliste arabe) et moderniste, en ces temps où ces termes n'étaient ni exclusifs l'un de l'autre⁽²⁾,

(1) Al-Adâb, N° 9, Sept. 1956

(2) A la question que lui posait Ramahi dans l'« Entretien » déjà cité: «Vous appartenez à la génération des fondateurs de la culture arabe moderne, pouvez-vous nous ramener aux commencements de cette fondation?», la réponse de Souhail Idriss fut on ne peut plus claire: «Quand en 1953 on a pensé à créer la revue Al-Adâb, on percevait mal le comment de cette renaissance culturelle. On voulait tout à la fois et enrichir l'héritage fabuleux de la civilisation arabe et la "greffer" sur l'élan de la modernité des temps modernes. Ceci ne pouvait se faire que si l'on réussissait à attirer les nombreux talents de la société arabe, le but, en

ni en contradiction l'un avec l'autre. Si son arabisme s'est traduit par son engagement nassérien, son modernisme s'est exprimé par son engouement pour l'existentialisme de Sartre, par son affinité avec la philosophie marxiste et son gout prononcé pour le socialisme. La seule fois, semble-t-il, où son combat pour la Modernité et l'existentialisme fut pris en défaut, c'est lors de la guerre de 1967, quand Sartre prit position pour Israël. Suhail Idriss vécut là un conflit intérieur d'une rare intensité, déchiré qu'il fut entre sa fidélité à la modernité dont Sartre était le représentant symbolique d'un côté et, de l'autre, à l'arabisme sa grande cause et la Palestine sa passion. La revue *Al-Adâb* s'en fit l'écho, mais bien plus tard, en différé quelque treize ans après, comme pour souligner le déchirement vécu et le temps qu'il a fallu pour, comme on dit, « passer l'éponge ». Ce n'est donc qu'en 1980, à l'occasion du décès de Sartre, que Suhail Idriss annonça dans sa «Lettre à Sartre⁽¹⁾», avoir renoncé à le soutenir en raison de son parti pris pour Israël et rompu avec l'existentialisme.⁽²⁾

colligeant leur créativité, était de générer une force intellectuelle arabe collective qui viendrait à bout de cette rénovation. Les intellectuels arabes réagirent favorablement à ce projet et envoyèrent massivement leurs écrits. C'est cet élan collectif de tous qui, avec le temps, donna le souffle nécessaire à cette nouvelle culture que nous appelions de nos vœux». Ramahi, «Entretien avec Souhail Idriss: "Nous continuerons notre combat...», déjà cité.

(1) « Lettre à Sartre », *Al-Adâb*, n° 4/5, 1980.

(2) Dans un entretien privé, Samah Idriss, actuel Rédacteur en chef d'*Al-Adâb*, nous apprit que le poète Adonis et le romancier Elias Khoury essayèrent d'empêcher Suhail Idriss de publier «La Lettre» en question, lui reprochant d'avoir rompu avec l'existentialisme. Selon Samah, Elias Khoury pensait que Suhail Idriss se devait de distinguer entre son «engagement existentialiste»

L'engagement de Suhail Idris - né à l'époque de la balkanisation du Monde arabe mais, surtout, à l'époque héroïque du combat des Arabes pour leur unité - devait connaître une cruelle déception quand vers la fin de sa vie, il vécut le déclin de l'arabisme et même sa défaite face à son ennemi juré, l'«islamisme» triomphant qu'il n'avait cessé de combattre. De l'un, l'arabisme triomphant des années soixante, à l'autre, l'islamisme triomphant des années quatre-vingt, un monde s'est écroulé, celui de l'arabité et celui de Suhail Idris.

Dar Al-Adâb, la maison d'édition

La maison d'édition Dar Al-*Adâb* a été créée en 1956 pour combler l'impouvoir de la revue *Al-Adâb*, en tant que revue, à publier ou éditer la masse énorme de manuscrits - romans, pièces de théâtre, études et essais, poésies, traductions – que produisait l'époque. Elle fut créée dans le but précis de les sélectionner, les éditer et les diffuser pour stimuler la renaissance culturelle des Arabes qui s'esquissait, mais renaissance qui pour l'être vraiment, si elle devait reprendre le prestigieux passé devait le reprendre, selon Suhail Idriss, à la lumière des temps présents, pour convertir ce passé en un présent dans une perspective d'avenir.

Comme maison d'édition, Dar al-*Adâb* ne bouda aucun genre, littéraire ou de pensée fût-il. Ainsi, dans le domaine romanesque, elle accueillit les plus grands de l'époque, les Naguib Mahfouz, Hanna Mina, Baha' Taher, Jabra Ibrahim Jabra, Elias Khoury, Wassini Al A'raj, Sahar Khalifa, Ahlam Mostaganemi, Laila El Othman, Najwa Barakat,

et les positions fluctuantes de Sartre sur la question palestinienne, lesquelles ne nécessitaient pas de rompre avec l'existentialisme.

Nawal El Saadawi, Alaa Al-Kharrat, Musa Ould Ibnou, Alawiya Sobh, Hanan Al-Cheikh, Huda Barakat, Aleya Mamdouh, Laila Baalbaki, Rabie Jaber, Miral El Tahawy, Salem Hamish, Habib El Salami, ...

Dans le domaine poétique elle s'est surtout intéressée à la poésie arabe contemporaine, offrant à ses lecteur la possibilité de lire d'éminents poètes modernes tels que Nizar Qabbani, Salah Abdssabour, Ahmad Abdul Muti Hijazi, Amal Dunkul, Saadi Youssef, Bader Shaker al-Sayyab, Nasek Al Malaika, Abdel Wahab Al Bayati, Fadwa Touqan, Adonis, Khalil Hawi, Mahmoud Darwich, Samih al-Qasim, Shouki Bzai', Mohamed Ali Shamseddin, Abbas Beydoun, Ahmed Dahbour, Joseph Harb, Abdel Moneim Ramadan, Mohamed El Qaisi et Nazih Abu Afsh...

Elle a accordé une attention toute spéciale au domaine théâtrale, éditant les œuvres complètes de Saadallah Wannous, le théâtre expérimental de Jawad al-Asadi et de Abidu Pacha, et moult études sur le théâtre faites par de remarquables critiques tels que Khalida al-Said. Elle a confié au cinéaste Roger Assaf le soin d'éditer les trois premières parties, d'une suite de dix, sur le monde et le théâtre arabe.

Quant à la traduction, renouant avec la tradition des Abbassides, Dar al-*Adâb* fut une véritable maison de traduction. Par son biais sont passés à l'arabe les œuvres des grands plus grands écrivains de l'époque : Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, certes, mais également Albert Camus, Alberto Moravia, Iris Murdoch, Marguerite Duras, mais aussi Yokoshima, Oe Kenzaburō, Nikos Kazantzakis, James Joyce, Gustav Flaubert, Ernest Hemingway, André Malraux, George Amado, Vladimir Nabokov, Pieter

Handke, Milan Kundera, Ismail Kadaré, Paul Auster, Tony Morrison, etc., la plus grosse partie de ces traductions étant l'œuvre de Suhail Idris et de sa femme Ayda Matarji Idris.

Parallèlement, mais complémentaiement, à cette activité littéraire débordante, Dar al-*Adâb* s'attacha à publier, traduire et diffuser les œuvres de pensée, articles de fond ou essais politico-philosophiques. Sans sectarisme d'école, le Dar a consacré des efforts méritoires pour faire connaître au lecteur toutes sortes d'écoles et de courants qui animaient la vie intellectuelle de l'époque, souvent en contradiction les uns/es avec les autres, offrant ainsi au lecteur un large éventail de choix. Les penseurs les plus importants et les chercheurs d'avant-garde – qu'ils soient Arabes comme Edward Said, Adonis, Taha Hussein, Mohamed Al-Nahouïhi, Louis Awad, Samir Amin, George Tarabichi, Massoud Daher, Faisal Darraj, Yomna El'id, Anwar Abdul Malik, Sami Sowaidan, Abdul Aziz al-Maqaleh, Abdullah Abdul Dayim...; ou étrangers comme Noam Chomsky, Norman Finkelstein, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Herbert Marcuse, Colin Wilson, Régis Debray,...- passèrent par elle pour se faire connaître dans le Monde arabe

Parmi les publications de Dar Al *Adâb*, il faut faire un sort particulier au *Manhal franco-arabe* qui connut un franc succès et plusieurs rééditions. Sur cette lancée, le Dar va éditer un *Manhal*, mais *arabe-français* cette fois, tout comme il se dispose à lancer sur le marché son grand dictionnaire *Al-Manhal Al-Arabi Al-Kabir*, celui-là même qui fut composé par Suhail Idris, Sobhi Saleh et Samah Idriss, lesquels pensaient en faire un dictionnaire «complet» ou «global», devant satisfaire aux besoins des chercheurs et intellectuels arabes d'aujourd'hui. Le Dar pense le publier

en trois grandes volumes de 8000 pages.

En souci des générations futures, le Dar s'est intéressé à la littérature enfantine, publiant les œuvres d'un Zakarya Tamer⁽¹⁾, d'un Souleiman Al-Issa⁽²⁾, d'un Bayan Safadi⁽³⁾ ou de Samah Idris. Ses efforts furent récompensés quand Dar al-*Adâb* reçut le prix suédois 'Analint' de littérature pour enfants, pour le roman *Sous le lit* de Samah Idris qui, du coup, s'est mis à la composition d'un dictionnaire arabe-arabe pour les jeunes écoliers. Poursuivant ses efforts en ce sens, le Dar a tout récemment élargi son champ d'intérêt à la littérature de jeunesse.

Enfin, last but not least, Dar Al-Adâb publie la plus ancienne des revues contemporaines, *Al-Adâb*, un fleuron édité et dirigé depuis sa fondation il y a 39 ans par Suhail Idris, puis par Samah son fils depuis 1992. Entrée aujourd'hui dans sa 65e année, elle fut honorée à maintes reprises à Amman et plus récemment encore, en décembre 2006 au Koweït, par l'Union des éditeurs arabes.

Après le décès de Suhail Idris, la ligne éditoriale de la revue et de la maison d'édition n'a pas changé, son fils Samah, qui en a pris la direction, nous confiant que « Dar Al-Adâb , poursuivant la tradition initiée par mon père, se veut toujours une maison d'édition dont la vocation est de déceler les talents prometteurs, certes, mais surtout d'œuvrer

-
- (1) Zakaria Tamer (1931-...). Journaliste et auteur de nouvelles syrien, ainsi que le premier auteur d'histoires pour enfants en arabe.
 - (2) Sulaiman Al-Issa (1921-...). Poète, il commença à écrire de la poésie à l'âge de neuf ans. Après la Guerre de 1967, il se mit à écrire de la poésie pour enfants.
 - (3) Bayan Safadi (1956-...). Poète et dramaturge syrien, il a écrit notamment deux pièces pour enfants Merveilleuse école et Le Petit mouton.

à créer un citoyen arabe engagé dans la l'élaboration d'une nouvelle civilisation arabe. Dar Al-Adâb a pu progresser malgré les nouvelles charges financières»⁽¹⁾.

Faisant partie de ces «rares» maisons d'édition ayant réussi à préserver l'autonomie du champ intellectuel de l'emprise du pouvoir et des aléas du marché, « Dar al-Adâb a su sauvegarder l'alliance de son projet politique et de son projet culturel, et se maintenir comme haut lieu de la consécration littéraire dans le monde arabe»⁽²⁾.

La pensée de Suhail Idris

Suhail Idris fut l'un des grands intellectuels arabes qui fit de l'engagement en littérature une obligation morale. Suivant en cela l'exemple de Sartre qui avait mis sa revue *Les Temps Modernes* au service des grandes causes de l'Humanité, Suhail Idris fit de sa revue *Al-Adâb*, dès sa fondation, une tribune au service de la liberté d'expression, la revue se rendant par ailleurs célèbre par ses batailles acharnées pour la Cause arabe. Dès l'éditorial du premier numéro il affichait la couleur: «**La revue croit que la littérature est une activité qui vise à une finalité grandiose, [elle croit en] une littérature agissante qui interfère avec sa société, l'affectant autant qu'elle l'est par elle. En appelant à ce genre de littérature, la revue s'acquitte d'un message qawmi (nationaliste arabe)**».

Sous le titre «Défense de l'intellectuel arabe» qui constitue l'éditorial d'un des numéros doubles d'*Al-Adâb*⁽³⁾, Suhail Idris affirme la volonté de la revue dans sa trente

(1) Entretien privé avec Samah Idris

(2) Katia Ghosn, «Dar al-Adâb et Suheil Idris: une histoire d'engagement», *L'Orient littéraire*, 2018-05, no 143.

(3) Al-Adâb, « Editorial » de Suhail Idris, nos 1-2 , 1988.

sixième année, de poursuivre la mission qu'elle s'est fixée.⁽¹⁾

Exigence d'un engagement « libre », car pour Suhail Idris comme pour Sartre, seul un tel engagement fait appel à la « responsabilité » de l'écrivain. Dans un parallèle éloquent, il assimile la responsabilité de l'écrivain engagé à celle du fidâ'i, le fedayin qui sacrifie sa vie pour défendre la vérité: « Le guérilléros et l'écrivain sont de vrais camarades, des compagnons d'arme, porteurs des messages se complétant l'un l'autre : le message de la grande libération. L'écrivain arabe s'il est honnête ne peut être qu'un fidâ'i [un fedayin], et sa plume l'équivalent du fusil du fidâ'i ». Car, tout comme le fidâ'i, l'écrivain engagé se sent porteur d'une mission qui « l'incite au martyre pour la liberté d'expression ».

Or, donc la littérature comme arme! Aussi Suhail Idris, tout comme Sartre, n'étant pas en souci de l'« immortalité » du texte littéraire, n'accordait-il que fort peu d'importance, pour ne pas dire aucune, à l'aspect « esthétique » de l'écriture littéraire - il disait, par exemple « Que ce que j'écris perde la possibilité de l'immortalité ne l'empêche pas de garder son ton de chaleureuse honnêteté, un élan de sincérité et de fraîcheur qui sourdent de sa spontanéité; et tout cela est nécessaire et sert la bataille qui décide de notre sort »⁽²⁾.

Sa bête noire n'était pas l'« écrit inesthétique » mais l'« écrit irréfléchi », écrit à la hâte. Contre l'écrit sous la contrainte de l'« urgence », il réclamait le droit de prendre son temps avant d'écrire : c'est à ce prix qu'écrire peut atteindre à la créativité. **« N'oublie pas, répétait-il, que l'œuvre littéraire, quand bien même elle voudrait**

(1) Cf. chapitre II, morceaux choisis 18

(2) Suhail Idris, Editorial d'« Al-Adab », n°

dépeindre l'événement politique ou social, de manière artistique et immortelle, elle ne peut se passer de la dimension temporelle qui dépouille l'expression littéraire de son instantanéité et de l'émotionnel pour pouvoir l'élever au niveau humain général. »⁽¹⁾

1- De l'arabisme politique, ou le politique dans le nationalisme de Suhail Idris

Que Suhail Idris ait été deux, le romancier et l'idéologue, semble évident mais cette dualité était en fait une bi-unité que subsumait l'intellectuel engagé qu'il était. Comme déjà signalé, Suhail Idriss fut éditeur, lexicographe, romancier, écrivain, journaliste et directeur de revue, essayiste, syndicaliste, président d'union d'écrivains arabes...; mais le désordre n'est qu'apparent car l'*opus* de Suhail Idris ne fut ni chaotique ni le fruit du hasard ou des circonstances, mais ordonné par deux principes dont il ne s'est jamais départi : la qawmiyya 'arabiyya [l'arabisme] et la modernité. C'est à leur lumière qu'on tentera d'expliquer la trame et le sens de son *opus*.

Ferme partisan de la Cause arabe et la défendant à fond Suhail Idris n'a pourtant jamais songé à créer ni à s'affilier à un parti politique. D'ailleurs, il ne fit jamais de la politique au sens courant ou militant de l'expression. Il déclina son arabisme au plan intellectuel, avec pour seule arme la plume⁽²⁾. Aussi le politique fut-il au creux de sa pensée et de son *opus*.

Toujours est-il que Suhail Idris donne plus de précision

(1) Entretien avec Suhail Chamli

(2) N'a-t-il pas fondé l'Association de la Plume indépendante (جمعية القلم المستقل Jam'iyat al-Qalam al-Mustaqill) ?

à la responsabilité de l'intellectuel arabe, en en justifiant les limites: «Certes, l'intellectuel arabe est responsable face à ce qui se passe actuellement, mais on ne peut lui en faire porter la responsabilité. Il eût été responsable s'il lui avait été donné de s'exprimer librement, mais on ne lui a pas donné cette possibilité. Il lui arrive même, jouant au chien de garde du pouvoir, d'aider au muselage des libertés au lieu de travailler à leur démuselage. Je voudrais ici incriminer beaucoup d'écrivains qui ont capitulé devant le pouvoir, justifiant toute honte bue leur capitulation. Ils baissent les bras préférant leur bien-être; ils trouvent fatiguant les efforts et les sacrifices qu'ils doivent faire pour créer du nouveau. Il y a des partis qui achètent les écrivains et leur plume, parce que, hélas, ces écrivains sont prêts à se vendre. C'est là où réside la responsabilité de l'intellectuel dans cette absence de conscience sans laquelle l'intellectuel ne peut remplir sa tâche et assumer son rôle. Je fais partie de ceux qui croient que l'écrivain est éternellement contre le pouvoir et qu'il doit assumer cette responsabilité. Sinon, il n'y aura ni évolution ni progrès dans la société.»⁽¹⁾

Al-Adâb face aux revues Shi'r et Hiwâr

Bien qu'à dominante littéraire, son combat contre *Shi'r* et *Hiwâr* était aussi du politique. Car en se battant pour le poème de taf'ila قصيدة التفعيلة (voir dans les pages qui viennent), certes il se battait pour la modernité littéraire, mais aussi pour l'arabisme et l'appartenance intellectuelle au courant nassérien des années cinquante-soixante, comme

(1) Chazli Zoukar, idem.

du reste sa génération qui a rêvé de la révolution et de changement politique. S'il fut déçu par la défaite de juin 1967, il ne plia pas poursuivant son combat dont l'ampleur dépassait de loin la bataille de la poésie dite de taf'ila qu'il défendit mordicus contre la revue *Hiwâr*. Déjà *Al-Adâb* avait engagé le fer contre le « poème en prose » en faveur auprès de la revue *Shi'r*.⁽¹⁾

En 1988, au moment où *Al-Adâb* entamait sa trente sixième année, Suhail Idris, revenant sur cette même question, écrivait un éditorial « Plaidoyer pour l'intellectuel arabe »⁽²⁾, dans lequel il déclarait que la revue était toujours **« déterminée à poursuivre sa mission et son rôle : donner à l'écrivain arabe la possibilité d'exercer pleinement sa liberté, tout particulièrement à une époque où les Autorités et les forces obscurantistes conjuguent leurs efforts pour réprimer et étouffer les libertés dans le Monde arabe. Bien qu'Al-Adâb ne dispose pas des moyens dont disposent les revues officielles et les médias, et ne peut donc ni ne veut rivaliser avec eux, sa résistance est nécessaire pour prouver que la "littérature officielle" ne peut être un cru de qualité, les écrivains sachant que ce qu'ils écrivent s'écrit sous la contrainte pendant que ce qui s'écrit dans Al-Adâb n'est soumis qu'à la liberté de l'écrivain (...).**

2 - De l'arabisme culturel ou le culturel dans le nationalisme de Suhail Idris

Suhail Idris ambitionnait de faire de la modernité le moteur d'un arabisme qui contribuerait, de sa place, à la civilisation de l'humanité; c'est qu'il croyait fermement en

(1) Cf. chapitre II, morceaux choisis20

(2) *Al-Adâb*, 1988, nos 1-2 (numéro double).

la capacité des Arabes à prendre le train de la modernité en marche.⁽¹⁾

le modernisme de Suhail Idriss

Ce que l'intellectuel que fut Suhail Idris saisissait de la modernité, et qui le marqua fortement, c'est qu'elle offre la possibilité d'un mode de vie nouveau - une manière de vivre, d'être et de penser tout à fait nouvelle, en rupture avec la tradition. C'est en cela qu'il s'engoua de l'existentialisme qu'il fut le premier à introduire en littérature arabe. Ce qu'il en retenait c'était, par exemple, les questions liées à la valeur de la liberté individuelle – dont la sexuelle, et par conséquent à l'émancipation de la femme,... Néanmoins, de son propre aveu, c'est surtout la dimension littéraire de ce courant qui l'intéressa au plus haut point.⁽²⁾

L'existentialisme de Suhail Idris

Ce qui, dans l'existentialisme a définitivement séduit Suhail Idris, c'est que ce courant philosophique et littéraire postule que l'être humain fait sa vie librement par ses actions, que celle-ci ne doit pas être prédéterminée par la religion, les traditions ou les us et coutumes. Autant d'idées qui correspondaient exactement à ce à quoi aspirait le jeune homme qu'il était au moment de sa rencontre avec

l'existentialisme. D'où son influence déterminante non seulement sur la pensée et l'œuvre de notre auteur, mais sur sa vie également, dès lors qu'au travers de ces valeurs Suhail Idris prenait goût à la modernité.

D'ailleurs Suhail Idris, parlant du *Quartier Latin*,

(1) Cf. chapitre II, morceaux choisis21

(2) Cf. chapitre II, morceaux choisis22

reconnaît le fait: **«J'ai été influencé par le roman existentialiste, tant par les sujets qu'il érigeait en objet de roman que par ses techniques narratives»**. Mais, en regard de son engagement politique – la cause arabe et la liberté des peuples - il fut surtout attiré par la dimension politique de l'œuvre de Sartre : **«Ce qui m'a le plus attiré chez cet auteur, c'est, ajoute-t-il, sa posture inébranlable pour défendre, dans ses écrits mêmes, la liberté des peuples, notamment celle du peuple algérien contre la colonisation française, ainsi que celle des peuples cubain et vietnamien»**⁽¹⁾. Ce que conteste l'écrivain et journaliste Elias Khoury : «L'engagement de Sartre a été vu par Suhail Idris et ses compagnons comme pouvant introduire à la renaissance «nationale» (qawmi), insuffler la lutte pour l'indépendance et l'unité Arabe; autant de considérations qui l'ont conduit à négliger la liberté de l'écrivain intégrée, chez Sartre, en celle du lecteur. Ainsi, Sartre est devenu, à son insu, nationaliste arabe et comblera une lacune théorique du discours qawmi lui fournissant un outil théorique pour se frotter au concept marxiste d'engagement», car ajoutait-il dans cet éditorial intitulé «Salutations à Sartre»: «Ce qui rend Sartre encore plus important pour nous, c'est que ses positions proviennent d'un système philosophique intégré qui en a fait l'un des plus grands philosophes modernes.»⁽²⁾

Toutefois, par-delà le narratif et le politique, ce qu'il cherchait, et a trouvé, dans l'œuvre de Sartre, c'est sa portée philosophique comme il le confiait dans l'un des articles

(1) Nazih Abu Nidal, *Transformations dans le roman arabe*, Éditions du Ministère jordanien de la Culture, Amman, 2006.

(2) Elias Khoury, Bidayat **بدايات** (revue culturelle trimestrielle), numéro 7, hiver 2014.

qu'il lui a consacré dans sa revue : « **Si nous avons accepté de lire, d'étudier et de traduire Sartre, c'est parce que nous avons trouvé, et trouvons toujours dans ses écrits des enseignements de liberté, de travail et de création; c'est parce que nous y avons trouvé des leçons mais ciselées dans une forme excellente d'art loin de la propagande et de la prédication, et parce qu'enfin nous y avons trouvé l'expression achevée de cette anxiété et de cette perturbation dont nous souffrons, l'expression achevée de ce déchirement et ce désespoir que nous endurons. Cependant que nous y trouvons également un espoir pour renaître, un espoir de liberté et de responsabilité.** »⁽¹⁾

« **Mais il se trouve, continue-t-il dans ce même article, que chez Sartre, et c'est cela qui était formidable, les mots de son œuvre littéraire et philosophique se sont incarnés dans une politique conséquente et jamais suspendue en faveur des causes justes dans le monde. Nous ne pouvons oublier ses articles, discours ou déclarations pour défendre le droit du peuple algérien à l'indépendance, ni qu'il ait pris la tête de nombreuses manifestations pour défendre ce droit et condamner la politique de terreur suivie par les Autorités françaises en Algérie et en France; ou le fait qu'il ait incité les soldats français à se rebeller, à désobéir aux ordres, à ne pas se rendre en Algérie. D'ailleurs n'a-t-il pas été accusé de trahison ?** »

Suit ensuite une longue liste des actions d'éclat de Sartre : «...la déclaration des "Cent et vingt et un penseurs français"... sa suspension de toute activité officielle,... la destruction de sa maison à Paris,... les

(1) Suhail Idris, « Sartre et nous », *Al-Adâb*, déc. 1964, n°12.

multiples tentatives d'assassinat par l'OAS (Organisation Armée secrète), dont lui et Simone de Beauvoir furent l'objet; son admirable attitude au moment des incidents de Hongrie où il dénonça l'intervention des troupes soviétiques cependant qu'il était, et l'est toujours, un des grands sympathisants de la pensée marxiste, ... sa ferme position contre la discrimination raciale en Amérique, ... son soutien à la révolution cubaine "contre la colonisation économique américaine" comme il l'écrit dans "Ouragan sur le sucre" (article des Temps Modernes), son soutien indéfectible a la cause vietnamienne; ... enfin il faudrait se plonger dans son dernier ouvrage qui comprend nombre d'articles et de discours qui défendent les droits des peuples opprimés, ainsi qu'une étude de fond sur la politique de Lumumba et le néo-colonialisme.»⁽¹⁾

Pour déterminer les caractéristiques de la littérature engagée, Idris, à la suite de Sartre, met au premier plan la notion de «responsabilité» élément essentiel dans l'existentialisme. dit-il, « j'ai été influencé par Sartre non parce que c'est un écrivain existentialiste, mais parce qu'il défend la liberté des peuples (surtout le peuple algérien) et c'est bien ça qui m'a attiré vers lui, au début, et c'est bien la raison qui m'a emmené à approfondir ma connaissance de cet écrivain. J'étais fasciné par son existentialisme qui met l'accent sur deux pôles dans sa doctrine : la liberté et la responsabilité»⁽²⁾.

Si c'est déjà une notion capitale de l'existentialisme, Idris, en la reprenant à son compte, en a fait la pierre

(1) Idem

(2) Suhail Chamli, « Interview » déjà cité.

angulaire de sa démarche intellectuelle et politique. C'est elle, la responsabilité, qui rend possible la liberté la protégeant du risque de se perdre: *«La responsabilité est une notion sérieuse et importante de la démarche existentialiste, affirme-t-il dans l'interview qu'il a accordée à Suhail al-Chamli, et cette notion nous a vivement intéressé parce que nous en avons désespérément besoin, que nous avons toujours soif de liberté et qu'il nous revient d'assumer nos responsabilités dans la vie.»*⁽¹⁾

Il fut tellement influencé par Sartre qu'il voulait faire de la revue *Al-Adâb* une sorte d'équivalent des *Temps modernes*. Ce qu'elle fut à sa façon dans la mesure où depuis sa naissance elle fut effectivement une plateforme ouverte à la liberté d'expression. **« La revue, écrivait-il dans l'éditorial du premier numéro, considère que la littérature est une activité qui vise à atteindre un but pour nous essentiel : entrer en rapport avec la société, la stimuler et en être stimulée, d'autant qu'il militait ferme pour que cette littérature qu'il appelait de ses vœux soit porteuse d'une mission qawmi/e.»**

Après la guerre de juin 1967, Idris, déçu par les prises de position du philosophe en faveur d'Israël, son rapport à Sartre se modifia sensiblement sans que pour autant son rapport à l'existentialisme s'en trouvât modifié : **« Je pense que Sartre, bien qu'il ait essayé par la suite de rectifier sa position, a résilié ses propres principes en soutenant Israël en 1967, ce fut une trahison de la cause du peuple**

(1) Idem.

palestinien.»⁽¹⁾ Mais distinguant entre l'homme et le courant philosophique qu'il avait fondé, Idris resta fidèle à l'existentialisme.⁽²⁾

« Il me semble que, concernant l'existentialisme, il y a eu maladresse. Beaucoup de ceux qui l'ont fréquenté ne paraissent pas l'avoir vraiment compris ou l'ont compris de façon erronée. Sartre lui-même a rejeté cette qualification d'«existentialiste» qu'on lui accolait quand agir ne s'assortissait pas d'une responsabilité conséquente. Quoiqu'on en pense, je crois que l'existentialisme est une doctrine très importante dans l'histoire de la pensée moderne. Je n'éprouve aucune gêne quand certains réactionnaires me collent cette étiquette dans le but de nuire à ma situation littéraire. Ils prétendent que, sous couvert d'existentialisme, je suis un écrivain libertin, immoral et que j'appelle au libertinage, et à imiter ceux qui, après la Seconde Guerre mondiale se sont appelés "existentialistes", et ont commencé à apparaître dans des situations de violation de tous les tabous, qui n'ont rien à voir avec l'existentialisme »⁽³⁾.

La modernité littéraire de Suhail Idris

Nul doute, affirme Nabil Suleimane, que Suhail Idris a contribué tant au plan théorique que dans ses écrits (narratifs et poétiques) au développement des techniques d'écriture

(1) Idem

(2) Entretien avec Suhail Chamli

(3) Entretien avec Suhail Chamli

arabe. «On trouve dans *Le Quartier Latin*, écrit-il⁽¹⁾, une nouvelle technique d'écriture qui, délaissant le récit linéaire, lui préfère le récit ou la temporalité de la narration, ne correspondant pas à celle des événements racontés, fait appel à des retours en arrière (flashback), a des anticipations (flash forward), a l'itération d'un événement unique, a l'accélération ou au ralentissement de la narration, la stimule par des analyses psychologiques, le monologue intérieur, procédés qui lui permettent, tout au long du roman, de jouer sur la diversification des discours narratifs, l'énallage des pronoms d'une interlocution, déplaçant la parole échangée entre locuteur, destinataire et celui dont on parle»⁽²⁾.

Mais Suhail Idris ne s'est pas contenté de révolutionner les procédés de la narration romanesque, il s'est aussi attaqué à la poésie, quoiqu'ici au plan théorique seulement. Ainsi a-t-il mené une guerre féroce contre la revue *Shi'r*, dirigée par Yusuf al-Khal (Beyrouth/1957). L'argument de la bataille était que *Shi'r* qui avait fait de la poésie en prose son cheval de bataille, était allé trop loin, au point de léser la langue arabe elle-même. Mais cette bataille s'épuisa rapidement, **« le poème en prose s'étant répandu comme une trainée de poudre au point de s'inscrire en plein comme genre littéraire arabe, et ainsi l'« inconsistant », la faute et la faiblesse eurent leurs partisans et leurs théoriciens cependant que les écrits de certains des auteurs de *Shi'r* ne sauraient être qualifiés de moderne en ce qu'ils sont encore**

(1) Nabil Suleiman,

(2) A titre d'exemple : Abdullah Abdel-Dayim, Yousef Al-Sharouni, Ahmed Kamal Zaki

tout pénétrés de tribalisme et exsudent de vengeance »⁽¹⁾.

Pour Jihad Al-Turk «La polémique engagée par *Al-Adâb* contre la revue *Shi'r* démontre à l'envi le fort intérêt que portait Idris à la langue et à la poésie. Il ne s'opposait pas à la poésie en prose comme telle ou comme genre, mais, était très probablement en souci de la consubstantialité de l'écriture arabe qui, pour lui, était fort éloignée dans la forme –et non de par le contenu- de ce que publiait *Shi'r*.»⁽²⁾.

Voulant enrichir, au Liban comme dans le Monde arabe, l'identité de la création littéraire, il désirait en faire un repère absolu en cette période de convulsions. L'enjeu de cette production souhaitée ne portait pas tant sur la «forme»; poétique ou narrative l'enjeu portait sur le contenu qu'il voulait révolutionner dans un sens où l'inspiration qawmi/e (l'arabisme) se conjuguerait avec l'inspiration existentialiste et progressiste, bref avec tout ce qui tend vers le changement, mais dans le sens qui sert la cause du nationalisme arabe. C'est en ce sens qu'il prit parti pour une «poésie révolutionnaire», peu importe qu'elle soit en vers libre (poésie en *تفعيلة*) l'important étant qu'elle s'inscrit dans le courant poétique révolutionnaire.

En effet, la poésie libre dite de *taf'ila* (*شعر التفعيلة*) est actuellement est l'un des types de poésie arabe les plus répandus. Elle a commencé à se constituer dans les années 1930, grâce aux poèmes, entre autres, de Nazik Al-Malaika, Badr Shakir Al-sayab, Salah Abd Al-Sabour, et Amal

(1) Suhail Chamli, article cité.

(2) Jihad Turk, déjà cité.

Dunkol. Jusqu'aux années cinquante, son appellation a oscillé entre «Poésie moderne», «Poésie en prose», « Poésie nouvelle ». Mais après les années cinquante, «Poésie libre» s'est imposé. Parce que c'est un poème qui se base essentiellement sur la *taf'ila*, sans que pourtant le poème en son entier repose sur une seule rime, comme c'est le cas de la poésie classique. La *taf'ila* a transformé profondément la structure de la musicalité de la poésie arabe classique; elle possède un rythme musical construit sur une seule unité musicale (*taf'ila*) et ne comporte pas de règles qui s'appliquent à chacun des vers de la poésie traditionnelle (poésie dite verticale). Elle s'attaqua de même à la forme qu'elle transforma de fond en comble, car l'une de ses caractéristiques formelles est qu'elle puisse faire la pause sur une « soukoun » [], ce signe muet qui dévocalise la dernière syllabe du mot, en fin de phrase; toutes choses donc que ne tolère pas la prosodie classique qui définit, elle, tout : les règles de la métrique (pentamètre, hexamètre...), la longueur des syllabes en poésie, l'accent, les pauses, la durée des phonèmes. Ainsi la poésie libre, ou la *taf'ila*, a changé les modes de création de la poésie arabe et renouvelé son approche théorique: c'est devenue un texte possédant sa propre musicalité, faisant grand usage de mythes et de symboles, usant de mots vagues et parfois énigmatiques et mystérieux, au point qu'un poète⁽¹⁾ l'a qualifié

(1) Abdul Hussain Al Abdullah, Moisson d'épines, Al-Maktaba Al-'asriya. Beyrouth, 1957

Il se moquait de la poésie moderne en racontant cette anecdote: "Un homme est allé à Damas avec un livre de poésie moderne. On l'amena à la prison, parce qu'on a pensé qu'il

d'« incompréhensible », la comparant aux propos abscons que lui tenait sa chérie : « Elle me parle mais je ne comprends pas ce qu'elle me dit, comme si elle me parlait en poésie moderne »⁽¹⁾.

Est-ce dû au fait que la poésie arabe moderne est aller trop loin dans le symbolisme? Pour Suhail Idris **« il y a une différence entre la poésie et le poétique : de nos jours, beaucoup de romans modernes sont qualifiés de poétiques, peut-on en dire que c'est de la poésie? Il y a des délimitations qu'il faut respecter, sinon, comme dit le proverbe « De nuit tous les chats sont gris ». Nous avons certains de ces textes poétiques dans *Al-Adâb*, nous les avons mis en valeur, mais nous ne les appelions pas « poésie », parce que la poésie est poésie et la prose, prose; la poésie ne peut se faire prose, ni la prose poésie ! »**⁽²⁾

« Le symbole, ajoute-t-il, n'est pas propre à la seule poésie métrique et rimée mais à toutes sortes de poésies. Toutefois beaucoup de ceux qui commettent de la poésie, se contentent d'aligner des mots vagues et impénétrables, s'écriant incongrument : c'est de la poésie ! Or, en fait, ils exécutent la poésie en massacrant le rythme et en sacrifiant la mélodie. Je ne comprends pas pourquoi ils ternissent la poésie arabe en la privant de son élément le

portat un texte codé et espionnait".

- (1) Habib Sadeq, poètes du sud du Liban, dix conférences sur dix poètes décédés, publiées par le Conseil culturel du Sud-Liban en coopération avec le ministère de la Culture, Beyrouth, 2010
- (2) Chazli Zoukar « Entretien avec Suhail Idris », *Al-Adâb*, n° 7 - 9 / 2008, déjà cité

plus essentiel, sa musicalité, quel qu'en soit le prétexte. Certains avanceront probablement que le poème en prose possède sa propre mélodie, sa «musique intérieure» ou son «rythme intérieure». C'est une plaisanterie! Cependant, je ne nie pas que certains de ces soi-disant "poème en prose", aient, peut-être, quelque valeur esthétique. Mais je ne pense pas qu'on doive les appeler "poésies". On pourrait les appeler textes de «bel-art» comme il y les beaux-arts, car un texte peut être beau, voire esthétiquement très beau sans pour autant être poétique, il peut même être poétique sans être forcément de la poésie. »⁽¹⁾

C'est peut-être ça qui porta Suhail Idris à déclarer : « Je suis de ceux qui soutiennent et bénissent la poésie de taf'ila (تفعيلة) et je l'ai accueillie dans *Al-Adâb* dès les premiers numéros, car je pense qu'elle s'inscrit dans la continuité de la grande poésie andalouse. Cependant, elle n'est pas faite pour être écoutée - comme c'est le cas de la poésie dite verticale (الشعر العمودي) – mais seulement pour être lue. La poésie verticale, quand vous l'écoutez, vous emporte par sa verticalité, sa métrique, sa mélodie, son rythme et ses rimes; elle se comprend plus aisément que la poésie arabe moderne ou la poésie libre, parce que précisément elle vous tient pendant que vous êtes pris par elle »⁽²⁾.

Quant à la modernisation de la poésie arabe... « Ça ne me dérange de reprendre à mon compte la définition

(1) Idem

(2) Idem.

traditionnelle de la poésie, cependant à quelques nuances près. La poésie est une œuvre métrique dans laquelle la rythme engendre la musicalité et la mélodie. Mais je ne suis pas de ceux qui tiennent absolument à la rime (القافية) et réclament de la poésie métrique et rimée; et ce parce que les rimes sont infiniment diversifiées de nos jours, et dans un même poème on trouve souvent différentes rimes; c'est le prix de l'évolution qui ne peut faire de mal au développement de la poésie ni à sa consubstantialité. Or, la rime n'est pas toujours un élément positif dans le poème dit vertical, comme dans un poème de quarante vers construits uniformément sur une seule et unique rime. Ça ne peut être que monotone et donc ennuyeux, c'est comme du «tambourisme»⁽¹⁾ ("طبولية") si j'ose dire, qui donne une musicalité creuse qui endort comme une litanie »⁽²⁾.

Idris défendait la poésie «révolutionnaire» quand bien même le poème serait écrit en vers libres, taf'ila, à condition cependant qu'elle enrichisse le patrimoine linguistique et poétique arabes, et défende les valeurs auxquels Suhail Idris tenaient profondément, secondé en cela par l'ambiance générale qui était alors en accord parfait avec la montée d'un nationaliste arabe progressiste (nassérien, baasiste, de gauche). Que la poésie revête une forme en «prose» lui semblait un phénomène étrange et étranger parce que directement importé d'Occident et qui, comme tel, fait

(1) Produire un bruit dont le rythme est analogue à celui du tambour en frappant à coups répétés sur un objet dur

(2) Chazly Zoukar , entretien...

violence aux formes de la poésie arabe. Ce qui probablement expliquerait que Suhail Idriss qualifiât la revue *Shi'r*, de **«nihiliste, ou tout au moins, de «collaborer» à ce qui déforme l'appartenance à l'arabisme, détruit l'engagement nationaliste arabe, et dénature les guerres déterminantes [celles contre Israël]»**.

Chapitre II: Morceaux choisis

1 - Revenant sur la période de sa première enfance, Suhail Idris se souvient : « *Je suis né en 1923, (ou en 1924) d'un père marchand portant l'habit religieux, et quand il a déclaré la faillite de son entreprise il a profité de sa tenue religieuse pour assumer la fonction d'imam dans une mosquée de Beyrouth. Ma mère appartient à une famille beyrouthine de notables, les Ghandour. Elle était instruite et cultivée; elle nous a appris la langue française, dès notre plus tendre jeunesse.* »⁽¹⁾

2 - A propos de l'institut religieux qui a été nommé "Collège Islamique Farouk" parce que le Roi Farouk le soutenait financièrement, et dont le nom a changé en Le Collège de la Chari'a à Beyrouth, après la chute du roi, Suhail Idris avait déclaré : « *J'y ai étudié les disciplines religieuses, mais je préférais la linguistique et la littérature (arabe et française). Je passais beaucoup de mon temps à la bibliothèque de l'université où je lisais des romans en*

(1) Interview dirigé par Suhail Al-Chamli en 1986, et repris dans le livre de celui-ci *Le Héros dans la trilogie de Suhail Idris*, Dar Al-Adâb, Beyrouth, 1998.). Samah Idris, fils de Suhail, nous a confié au cours d'un entretien privé **qu'il nous a accordé**, que l'imprécision de la date de naissance de son père **Suhail** revient au chaos administratif qui régnait alors au Liban.

arabe et en français, je voulais améliorer mon français.»⁽¹⁾

3 - *« Je passais mes études primaires au Collège Al-Makassed islamique, dirigé par le professeur Abdullah Al-Machnouk qui m'a choisi, sitôt le certificat d'études primaires en poche, pour m'inscrire dans un institut religieux, et ce à la demande de son directeur d'alors, le mufti Mohammed Khaled. Dans cet institut religieux j'ai étudié les matières religieuses, mais je préférais la linguistique et la littérature en arabe et en français. Je passais beaucoup de mon temps dans la bibliothèque de l'université où je lisais des romans arabes et français, et je voulais améliorer mon français. »⁽²⁾*

4 - *«Lorsque la Seconde Guerre mondiale avait commencé, je suis entré dans la vie pratique en raison de la précarité financière de ma famille et j'ai commencé à écrire, en tant que journaliste dans un quotidien, Beyrouth et un hebdomadaire Al-Sayyad où j'ai passé sept ans. Au début de cette période, j'ai essayé d'étudier le Droit, mais je n'ai pu concilier mes études avec les obligations de mon travail de journaliste »⁽³⁾*

5 - *"On peut considérer les Premières nouvelles comme relevant de la période romantique de ma production littéraire, bien qu'elles contiennent en germe les tendances réaliste, nationaliste et socialiste qui ont mûri dans les Secondes nouvelles".⁽⁴⁾*

(1) Idem.

(2) Idem.

(3) Suhail Idris, *Le Quartier Latin*, «Introduction» écrite à l'occasion de sa réédition en Juillet 2001, Al Hay'ah al àmmah li quousour assaqaafah (le Comité général des palais de culture العامة الهيئة الثقافية لقصور). Le Caire, collection «Afaq arabyah», n0 43.

(4) Idem.

6 - *“Au cours de dix ans (1953-1963) j’ai écrit trois romans. Et ça m’agace d’avoir le sentiment que, dorénavant, je ne vais plus en écrire. Je ressens quelque indignation contre les écrivains qui m’éloignent de mon œuvre : devoir me consacrer à ce qu’ils écrivent me distrait d’écrire moi-même. Quand je reçois de l’un d’eux un manuscrit, je me réjouis pour lui et je pleure sur moi-même. Il y a des fois où il faut savoir être égoïste, je regrette de ne savoir l’être assez. Egoïste si je l’avais été, j’aurais fait comme les autres, j’aurais moi-même écrit et je ne me serai pas contenté de publier les autres; néanmoins ce qui me console en les publiant, c’est que je participe à l’élaboration d’une nouvelle culture, quoiqu’avec les écrits des autres. Ça me reconforte et ça m’attriste tout à la fois”⁽¹⁾.*

7 - *« J’étais convaincu que la victoire serait au rendez-vous de notre Histoire après la série de défaites que la umma ‘arabiyya avait essuyées depuis la Nakba de la Palestine de 1948. L’Agression tripartite contre l’Egypte annonçait la victoire qui nous consolera de toutes les défaites passées. Ce qui est arrivé c’est le contraire. 1967, fut une nouvelle et grande défaite, contre le même ennemi sioniste et qui, cette fois encore comme en 1948, s’est emparé de terres et de villes arabes. Ce fut un coup dur qui mit à bas le projet de ce roman qui ne pouvait plus s’écrire lui qui s’intitulait Le Temps de la défaite et de la victoire, la victoire faisant défaut il aurait fallu le réécrire comme "Le temps des défaites" seulement. Ceci dit, je ne suis ni désespéré ni pessimiste»⁽²⁾.*

(1) Passage extrait de la « Préface » du roman Le Quartier latin de Suhail Idris, édité en juillet 2001, par «Al Hay’ah al-âmmah liqousour assaqafah» (le Comité général des palais de culture) au Caire, dans la collection de Afaq arabyah, n0 43

(2) Entretien avec Suhail Idris. Amouri al-Ramâhi, «Suhail Idris:

8- «Je n'ai écrit *Al-Khandaq al-Ghamîq* que quelques années après la sortie du *Quartier Latin*, parce que, après mon retour à Beyrouth, j'étais encore plein de mon séjour parisien plutôt que de ma vie au Khandaq. C'est pourquoi j'ai commencé par *Le Quartier Latin*. Puis une fois *Le Quartier* achevé et maintenant que je m'étais replongé dans les lieux de mon enfance, j'ai remonté le cours du temps pour écrire *Al-Khandaq al-Ghamîq*. »⁽¹⁾

9 - Sous le titre «Mon expérience romanesque», Suhail Idris a écrit: « *Je déteste les conditions techniques ou pas, prescrites par les critiques. Chaque auteur les conditions imposées par le tempérament et la sensibilité. Donnez-moi une sensibilité unique et à bas toutes les théories des critiques. Je n'ai pas écrit ce que j'ai écrit sous les règles des théoriciens... Je déteste les théoriciens, je aime les analystes, parce que ceux-ci prennent ce que j'écris, et en extraient ce dont je n'étais pas conscient, ils lisent ce que je n'ai pas écrit, mais ce qui a été révélé... tout ce qu'ils peuvent me demander, c'est d'être honnête avec moi-même... après quoi, qu'ils se débrouillent avec le texte* ».⁽²⁾

10 - « *Je me suis souvenu de ces nouvelles que les lecteurs avaient oubliées et que moi-même j'avais presque oubliées, et il me vint à l'esprit de les republier. Quand je les ai relues, je me suis senti insatisfait trouvant qu'elles ne me représentent plus. Toutefois, cet énoncé « ne me*

"toujours fidèle à la Cause arabe, et contre ce qui se trame contre l'Irak et la Palestine"», Al-Dastour (quotidien jordanien), 2/4/2003.

(1) Entretien avec Suhail al-Chamli

(2) Suhail Idris, Introduction au *Quartier latin*, série "Horizons Arabia" الهيئة العامة لقصور الثقافة سلسلة آفاق عربية (43), Le Caire, 2001.

représentent plus» m'a arrêté, notamment ce « plus » qui signifie qu'elles m'ont néanmoins représenté dans le passé. Il me restait à savoir s'il m'était permis d'ignorer une période qui a fait partie de mon développement artistique? Me revient-il en tant qu'auteur d'occulter une partie de ma production quand bien même elle aurait cessé de me représenter? J'ai souris en les relisant et il est arrivé que leur naïveté ou leur crudité m'aient agacé au point de nier en être l'auteur. Puis me sont revenus l'époque où je les ai écrites, mon jeune âge d'alors, ma culture limitée et mon peu d'expérience... ce qui m'a convaincu de les republier sans me trouver d'excuses pour ne pas le faire, car après tout elles portent témoignage de ce que je fus⁽¹⁾. Finalement, c'est la notion d'« œuvres complètes » qui devait emporter ses tergiversations dès lors qu'il s'était engagé à lui restituer son sens plein et sa crédibilité qui avait souffert des «manipulations» malhonnêtes de certains auteurs qui, sous ce label, ne publiaient que leurs œuvres réussies alors que la notion elle-même embrasse la totalité des œuvres écrites, le « bon grain comme l'ivraie ».⁽²⁾

11- A la question posée sur Suhail Idris par Chazli Zoukar: «Pensez-vous que la critique arabe ait atteint le niveau requis?» Idris de répondre: «**Il est clair, me semble-t-il, que la critique arabe a régressé ces des deux dernières décennies. Nous ne trouvons plus chez le nouveaux ce que nous trouvions chez les anciens: l'effort**

(1) Histoires de Suhail Idris: Premières histoires, Ed. Dar Al-Adab, Beyrouth, 2000.

(2) Amouri al-Ramâhi, «Suhail Idris: "toujours fidèle à la Cause arabe... op. cit.

continu de l'esprit; de nos jours, ils cèdent à la «facilité» et font une critique légère... qui s'obtient sans effort, ne respecte pas les critères scientifiques et objectifs et sous-estime le livre critiqué. Certains des grands critiques d'hier ont cessé aujourd'hui d'écrire comme ils le faisaient jadis, peut-être à cause des revues et autres revues qui refusent de publier de longues études. Aussi la critique d'aujourd'hui traverse-t-elle une crise, et pour en sortir, il lui faut retrouver l'esprit des anciennes critiques, celles des Anwar El Maddawy, Abdul Qadir Al-Kott, Sabri Hafez, Ghali Shukri. Les critiques modernes n'ont pas conscience de leur rôle dans le développement de la créativité littéraire moderne cependant qu'ils devraient.»⁽¹⁾

12- *«Dans la deuxième partie de mes Souvenirs je fais allusion à ce qu'ont écrit des auteurs arabes sur mes trois romans. J'ai essayé d'être objectif avec ceux qui ont attaqué Le Quartier Latin. Si certains ont compris de travers l'argument du roman, à savoir la frustration sexuelle de la jeunesse arabe, d'autres l'ont intelligemment abordé. Par contre certains ont carrément divagué ne voyant dans ce roman qu'un écrit pornographique. C'est, j'en suis persuadé, une grave méprise pour la simple raison que je n'ai jamais approché ce genre de littérature. Ce dont il est question dans ce roman, c'est l'épreuve que doit souffrir le jeune arabe quand il rencontre une jeune fille. Nous autres écrivains arabes, n'avons jamais traité du refoulement sexuel en général, et plus particulièrement*

(1) Chazly Zoukar « Entretien avec Suhail Idris », déjà cité. Mise en ligne par le site Ribat des livres (Magazine électronique spécialisé dans le livre رباط الكتب) : <http://ribatalkoutoub.com/?p=566>

de celui des adolescents. C'était un sujet tabou, défendu, et comme tel tu et passé sous silence. Or la privation sexuelle des jeunes arabes est un véritable problème qui mérite qu'on s'y arrête, d'autant à une époque où, l'Orient et l'Occident s'entrecroisant, un jeune oriental en Occident était scandalisé par cette liberté de là-bas ».⁽¹⁾

13 - Le concept d'héroïsme dans les romans de Suhail Idris est interprété par l'auteur lui-même: « En créant les héros de ma trilogie, j'ai cherché à dégager le sens de l'héroïsme de sa gantue traditionnelle. Le héros moderne ne se conforme pas à l'image qu'on s'en fait traditionnellement. Le héros moderne est, comme ceux de la trilogie, un personnage ordinaire confronté aux problèmes de la vie courante, puisque c'est ce genre de conflits que toute personne affronte dans sa vie. En ce sens, l'homme ordinaire est un héros, il n'est pas besoin d'actions extraordinaires, d'exploits ou de prouesses pour être un héros, il lui suffit de se battre au jour le jour contre maux et péchés, et réussir dans la bataille sociale qu'il mène». ⁽²⁾

14 - J'ai consacré la première partie à mes souvenirs personnels quoique liés à ma carrière professionnelle et à mon parcours intellectuel. Je crois que j'y fus honnête et sincère parce que, pour moi, une autobiographie sous forme de Mémoires exige beaucoup d'audace quand on veut dénoncer les travers de la société et la mettre à nu sans faux-fuyant .Ce fut comme un coup de tonnerre. L'accueil que lui réserva le monde social, culturel et familial dans lequel j'évoluais partit dans tous les sens.

(1) Amouri al-Ramah, «Entretien avec Suhail Idris: "Nous continuerons notre combat... » déjà cité

(2) Entretien avec Suhail Chamli,... op. cité

Ainsi, des membres de ma famille, choqués par ce que j'y rapportais, rejetèrent mes Souvenirs en bloc préférant que des évènements aussi intimes restassent au secret. Malgré tout je ne le regrette pas. Je reste convaincu, pour rester fidèle à moi-même, de devoir dénoncer l'hypocrisie et la fausseté de la société dans laquelle nous vivons. Je souhaite réussir la suite comme j'ai réussi la première partie et pouvoir venir à bout des obstacles, notamment familiaux, qui peuvent se dresser contre la liberté de l'imagination et de la vérité des faits. Nul besoin d'entreprendre son autobiographie ou de rédiger ses Mémoires si l'on veut tricher, ou si l'on veut, à la manière du roman, en faire une fiction. »⁽¹⁾

15 - « Je l'ai attendue [la revue] jusqu'à six heures du soir, puis j'ai quitté le bureau après que le responsable de l'imprimerie m'eut appris, par téléphone, que la sortie du numéro serait retardée parce que on n'en avait pas encore fini avec la reliure; cependant, m'annonça-t-il, il allait tout de suite me faire parvenir, chez moi, trois exemplaires. Vers huit heures, on sonna. Le gestionnaire de l'imprimerie me remit les trois exemplaires. Je le remerciai et une fois qu'il fut parti, je m'enfermais dans ma chambre. Je m'assis sur le canapé, indécis, retardant mon impatient désir d'ouvrir le paquet, m'acharnant à en déchirer l'emballage. Ce fut comme une révélation. La page de garde de ce premier numéro d'Al-Adâb dansait devant mes yeux avec, en affiche, la photo du poète Ali Mahmoud Taha. D'une main tremblante je me saisis du numéro. Une larme gonfla mes yeux. Ne m'étais-je pas

(1) Amouri al-Ramahi, Ramahi, «Entretien avec Souhail Idriss: "Nous continuerons notre combat... », déjà cité.

enfermé dans ma chambre pour que, précisément, personne ne me vît en pleurs ? Un moment plus tard, elle s'y glissa, prit un exemplaire, s'assit à mes côtés et se mit à le feuilleter, puis elle me serra contre elle et me dit d'une voix mouillée Mabrouk. J'ai souri en essuyant mes larmes. À ma gauche, ma mère Suhaila, à ma droite, mon enfant Al-Adâb. »⁽¹⁾

16 - *“Depuis plus de vingt ans maintenant, je me suis entièrement consacré à la rédaction d'un big dictionnaire de langue arabe, espérant par-là combler un vide ressenti par tous les intellectuels arabes qui ne disposaient pas d'un dictionnaire à jour, définissant tout autant les mots de la langue traditionnelle que ceux de la langue moderne. J'avais commencé la réalisation de ce dictionnaire avec shaykh Sobhi Saleh. Mon fils Samah a pris le relais après l'assassinat du shaykh (que la miséricorde d'Allah lui soit accordée), mais Samah ne s'est pas contenté d'achever le travail commencé, il a voulu le parachever rajoutant ici, corrigeant là les erreurs de son père. J'en ressentis une grande fierté de le voir parfaire, en toute compétence, ce que nous avions commencé shayk Subhi et moi. Je dois aussi remercier ma femme Ayda pour tout ce qu'elle a donné pour la réussite de ce dictionnaire, notamment après que ma vue se fut baissée, c'est elle qui m'aide maintenant à la lecture et à l'enquête pour compléter ce que j'ai manqué de faire auparavant. J'espère que grâce à tous ces efforts conjugués nous aurons un dictionnaire qui sera, je pense, le dictionnaire le plus important de l'arabe modern ».⁽²⁾*

(1) Al-Adab, n°4, avril 2009

(2) Amouri al-Ramahi, « Entretien avec Suhail Idris: Nous continuerons notre combat... », déjà cité.

17– *«Quant à moi, sous le choc de la Nakba, j'ai quitté tout ce que je faisais à l'époque, notamment mon travail dans la presse, pour chercher à me réinventer en essayant de me trouver un nouvel «être». En 1949, un an après la Nakba, je démissionnais de mes lieux de travail, journaux et revues, et me décidais à voyager à Paris pour enrichir mon savoir et ma culture que je voulais mettre au service de la grande Cause. Je me suis attelé à une thèse de doctorat en Lettres arabes modernes, avec pour sujet, « Le roman arabe moderne et ses influences étrangères pendant la période 1900-1950 ». À Paris, je me suis retrouvé avec une variété de jeunes arabes, qui s'étaient rendus dans la capitale française pour parachever leurs études en science, acquérir les compétences nécessaires qui leur donneraient le droit, de retour au pays, d'assumer leurs responsabilités publiques ».*⁽¹⁾

18 - *« offrir à l'écrivain arabe une tribune pour qu'il y exerce sa liberté, surtout par les temps qui courent où la répression et l'étouffement des libertés s'aggravent de plus en plus dans le monde arabe. Bien que ne pouvant concurrencer, faute de moyens financiers, les revues et des médias « officiels » [financés par les Etats], la résistance d'Al-Adâb est nécessaire parce que la « littérature officielle » n'est pas de la meilleure veine, les auteurs conscients que ce qu'ils y écrivent est soumis à l'approbation de qui de droit, autant de limites auxquels Al-Adâb refusera toujours de se soumettre (...). Paraissant une fois tous les trois mois, Al-Adâb paraîtra désormais une fois tous les deux mois, dans l'attente qu'elle redevienne mensuelle. »*⁽²⁾.

(1) Chazli Zoukar, entretien, op. cite

(2) Al-Adâb, « Editorial » de Suhail Idris, nos 1-2 , 1988

19- Suhail Idris condamna vivement « *les chiens de garde* », ces intellectuels qui se vendent au pouvoir : « *Nous sommes entrés de nos jours, mettait-il en garde, dans une ère de marchandage ou s'achète les plumes, les consciences et les croyances. S'en est suivi une chute de la valeur de l'écrit et de tous les genres intellectuels. Je crains que le pire soit encore à venir et que les écrivains arabes glissent sur la pente pétrodollarienne et, disons-le franchement, qu'ils s'y noient. Car le projet inavoué de ce pétrodollar n'est-il pas de distraire les écrivains de toute littérature créative ? De faire taire les voix de la dissidence pour que les autorités soient à même d'imposer à la rue et aux masses, leur politique ? Il y a comme du complot qui se trame contre la pensée arabe. Je n'exclus pas que les faiseurs du "nouvel ordre mondial" n'y participent pour l'infliger à nos consciences, à cause d'une défaite que nous avons subie. J'en appelle d'abord et avant tout, aux intellectuels conscients et responsables* »⁽¹⁾

20 - « Il existe aujourd'hui des méthodes pour appâter les écrivains et les porter à écrire du n'importe quoi; c'est d'ailleurs lié à ce que nous disions tout à l'heure. Un grand auteur est celui qui ne cesse de s'efforcer de se dépasser lui-même, d'aller au-delà de lui-même; c'est celui qui témoigne de sa responsabilité d'écrivain au travers de cela-même qu'il écrit. Il en est ainsi des Grands des Lettres arabes modernes, les Taha Hussein, les Abbas

(1) Chazli Zoukar, Entretien avec Suhail Idris, déjà cité.

Mahmoud Al-Akkad, les Mikhail Naima et d'autres. Certains d'entre eux ne demandaient même pas une compensation financière pour le travail qu'ils faisaient, ils ne faisaient pas de la « littérature alimentaire », mais ils répondaient à un motif profond : ils se sont engagé à écrire ce que leur conscience et leur sens de responsabilité leur dictaient d'écrire sans qu'il soit besoin qu'on le leur demande ».⁽¹⁾

21 - *«En fait, je préfère que l'écrivain produise moderne plutôt que de dissenter sur la modernité; qu'il produise et crée du moderne au lieu de seulement exiger qu'on le soit. Il nous faut de l'action pas des mots ni de leurs définitions».*⁽²⁾

22 - *« J'ai été tellement influencé par la littérature existentialiste que d'aucuns ont prétendu que ce fut moi qui l'aurait introduite dans le monde arabe ! Bien sûr c'est exagéré. Nombre d'écrivains m'avaient devancé, dont Abdurrahman Badawi le premier. Cependant, Badawi a introduit l'existentialisme en philosophie pendant que moi je le faisais en littérature, en traduisant vers l'arabe certaines des grandes œuvres des auteurs existentialists et en transposant dans ma trilogie, les adaptant, les grandes « questions existentielles » : la question des femmes occidentales, l'émancipation et la valeur du sexe. »*⁽³⁾

(1) Chazli Zoukar, Entretien avec Suhail Idris, *op. cit.*

(2) Chazli Zoukar, « Entretien avec Suhail Idris... » déjà cité.

(3) Entretien accordé en 2003 au journaliste Abdel-Aziz Jadir, et publié dans le quotidien *Al-Hayat* du 13/4/2008, URL :

<https://www.masress.com/moheet/194239>. Référence déjà citée

23 - « *Je suis de ceux qui soutiennent et bénissent la poésie de taf'ila (تفعيلة) et je l'ai accueillie dans Al-Adâb dès les premiers numéros, car je pense qu'elle s'inscrit dans la continuité de la grande poésie andalouse. Cependant, elle n'est pas faite pour être écoutée - comme c'est le cas de la poésie dite verticale (الشعر العمودي) – mais seulement pour être lue. La poésie verticale, quand vous l'écoutez, vous emporte par sa verticalité, sa métrique, sa mélodie, son rythme et ses rimes; elle se comprend plus aisément que la poésie arabe moderne ou la poésie libre, parce que précisément elle vous tient pendant que vous êtes pris par elle* »⁽¹⁾.

24 - « *On m'accuse d'être existentialiste. Pour moi ce n'est pas une imputation dont j'aurai à avoir honte; bien au contraire j'en suis fier. J'ai pu présenter aux lecteurs arabes un courant philosophique et une littérature admirable qui s'est illustrée par de grand auteurs comme Sartre, Simon de Beauvoir, Albert Camus et d'autres, que j'ai traduits. Cette littérature a enrichi notre vie culturelle parce qu'elle renvoie à deux thèmes, la liberté et la responsabilité, qui devraient être au cœur de notre vie intellectuelle et nationale, car nous en avons grand besoin pour aller de l'avant.* »⁽²⁾

25 - Pour Suhail Idris, la crise dont souffre actuellement la poésie ne signifie pas que la poésie est morte. Il

(1) Chazli Zoukar, « Entretien avec Suhail Idris... » déjà cité.

(2) Amouri al-Ramahi, « Entretien avec Suhail Idris » déjà cité.

commente ainsi la place de la poésie aujourd'hui dans la littérature arabe : *«Nous devons admettre que la production poétique est en déclin. Je parle des poètes, peu nombreux hélas, qui répondent à l'attente du public arabe. En outre, les éditeurs se refusent de plus en plus à publier des recueils de poésie, en fait il n'en reste plus qu'un ou deux qui prennent ce risque, et encore à petite échelle ! Soit l'exemple de Dar Al Adâb. On publie trois ou quatre recueils de jeunes poètes modernes par an, mais avec un tirage limité : pas plus de deux mille exemplaires, et nous mettons cinq ans ou sept ans à les écouler. C'est, je pense, un bon indice d'une crise, car s'il y a toujours des poètes, il n'y a plus de lecteurs. Seuls de rares poètes, Nizar Qabbani, Adonis, Mahmoud Darwish, bénéficient encore de la faveur du public et sont lus (...) Mais cette crise n'est pas propre au Monde arabe, partout dans le monde la poésie en souffre. On peut l'expliquer par le fait que de nos jours la ferveur des lecteurs s'est tournée vers le roman qui a ravi la place à la poésie. Si dans un temps pas si ancien que ça, on disait que "la poésie est le Diwan de l'arabe", critiques et romanciers d'aujourd'hui reprennent le mot de Hanna Mina certifiant que "le roman est le Diwan de l'arabe" car le roman peut être poétique autant sinon plus que la poésie elle-même ... Certains des plus grands poètes du monde sont passés de la poésie au roman, alors que Sartre passait de la philosophie au roman parce qu'il était capable d'y inclure toute sa philosophie. Par-delà cet amer constat, je ne pense pas que la poésie mourra et qu'elle vivra aussi longtemps que*

L'amour et les grandes émotions, comme un soleil rayonnant. Toutes ces choses que nous appelions «romantiques» font maintenant retour parce que le «réalisme » patauge dans tellement de sang qu'il ne fera que nous ramener aux sources et que la poésie provient des "sources" ».⁽¹⁾

(1) Chazly Zoukar « Entretien avec Suhail Idris », déjà cité. Mise en ligne par le site Ribat des livres (Magazine électronique spécialisé dans le livre رباط الكتب) : <http://ribatalkoutoub.com/?p=566>

Chapitre III: Suhail Idris vu par les autres

Rares sont les écrits en anglais sur Suhail Idris⁽¹⁾ et probablement encore plus rares ceux que le français lui a consacré. Aussi l'essentiel de ce « Suhail Idris vu par les autres » sera-t-il composé de jugements d'écrivains arabes; et jugements qui sont, dans leur grande majorité, aussi bien de son vivant qu'après sa mort, d'une facture favorable pour ne pas dire laudatrice.

N'ayant pu, pour cause de décès, participer au Quatrième forum de la fiction arabe⁽²⁾ qui s'est tenu au Caire du 17 au 21 février 2008, ce forum s'est transformé en une séance de commémoration à sa mémoire, au cours de laquelle le journaliste Mohammed Sha'ir recueillit à l'occasion les propos des écrivains égyptiens, dont ceux de Gamal Ghitani qui lui aurait déclaré: «Il n'est d'intellectuels

-
- (1) Deux études seulement lui ont été consacrées, l'une de Abubakar Balarabe, *Suhayl Idris: Lebanon's major literary figure*, Publisher: Ann Arbor, MI : University Microfilms international, l'autre de Imad Khashan: « Suhail Idris », in *Banipal. Magazine of Modern Arab Literature* (no 31 Spring 2008).
 - (2) « Quatrième forum de la créativité arabe romanesque » (Conseil suprême de la culture), Le Caire, 17-21 février 2008.

de ma génération qui ne doive à Suhail Idris. »⁽¹⁾

Sa mort - comme c'est toujours le cas, certes, mais plus spécialement à l'occasion de celle de Suhail Idris - a été le prétexte d'un déferlement de témoignages de ceux qui l'ont connu ou approché, comme en témoigne, par exemple, le Dossier, «Suhail Idris, créateur de projets...» que lui consacra au lendemain de son décès le quotidien libanais *As-Safir* du 20 février 2008; Dossier⁽²⁾ dans lequel une trentaine d'intellectuels arabes – des poètes, des romanciers, des critiques, des journalistes⁽³⁾ – avaient pris la plume qui pour témoigner, qui pour évaluer l'œuvre, qui pour, maintenant que cette voie romanesque s'était à jamais tue, établir un bilan.

Une semaine plus tard, le site "sahafi.jo" ouvrait une « page » qui, sous le titre, « Suhail Idris a dirigé la bataille du poème de taf'ila قصيدة التفعيلة en littérature, combattu le poème en prose et la revue *Shi'r*, et est resté nationaliste », publiait d'autres témoignages⁽⁴⁾ tout aussi élogieux.

(1) Mohammed Cha'ir, « Des écrivains égyptiens se souviennent : nous sommes nés de la matrice d'Al-Adâb », Al-Akhbar (quotidien libanais), 20/02/2008.

(2) Dossier que mettra en ligne, le 2 mai 2018, le site web « Diwan Al-Arab, une plateforme gratuite pour la culture, la pensée et la littérature », URL : <http://www.diwanalarab.com/spip.php?article12700>

(3) dont Hanna Mina, Ahmed Abdel Muti Hijazi, Shawki Baghdadi, Jaber Asfour, Mohammed Ibrahim Abu Sunna, Jamal al Ghitani, Walid Ikhlassi, Shawqui Bzay', Rafif Ridha Sidawi et Abdel Moneim Ramadan.

(4) URL : <http://www.sahafi.jo/arc/art1.php?id=2e97fac>.

Enfin, fin mars 2008, *Al-Adâb* sous le titre « Adieu, père fondateur », publia un triple numéro spécial en hommage à Suhail Idris⁽¹⁾, avec un éditorial, « Papa Docteur Suhail », de son fils Samah, dans lequel il promettait à son père de continuer son œuvre: «Oui, je vais essayer de continuer ce que tu as commencé, mon Papa Docteur. Je me suis maintes fois répété cette phrase à moi-même, tout au long du chemin entre ta dernière demeure et ma demeure en ce monde où sévissent toutes sortes des monstres réfractaires, d'opportunistes, de filous, d'exploiteurs et de chiens de garde du pouvoir. Je pense à notre dictionnaire *Al-Manhal* qui n'est pas encore achevé, à la revue à court de moyens et qui risque de connaître un procès pour raison politique, à la maison d'édition, je pense à Maman, et à beaucoup d'autres choses. Papa, les années de ta génération

Ont collaboré à cette « page » de nombreux écrivains, artistes et poètes dont le dramaturge Jalal Khoury, le romancier Elias Atrouni, le critique Saqr Abu Fakhr, les poètes Bilal Khabiz, Elias Lahoud, Mohamed Ali Chamseddin et le journaliste Joseph Issawi.

- (1) Citons entre autres écrivains qui ont participé à ce numéro : Talal Salman, Mohammad Ya'coub, Elias Khoury, Mohammad Benis, Attahir Labib, Paul Chaoul, Abbas Beydoun, Pierre Abi Sa'b, Rachad Abou Chawar, Rafiq Khoury, Inaya Jaber, Hossein ben Hamza, Awwad Ali, Jihad Al-turk, Mohammad Cha'ir, Omar Chibli, Amjad Nasser, Jacques Al-asswad, Sami Mahdi, Mahdi Saleh Hamadi, et le critique littéraire Wafik Ghaziri qui avait écrit ailleurs: "La moindre des choses que l'on puisse dire de Suhail Idris, est qu'il a été une encyclopédie littéraire arabe/libanaise". Cf. Wafik Ghaziri, Suhail Idris, l'écrivain encyclopédique (Suhail Idris al-Adib al-Maousou'i, Majallat Al-jaych (Revue de l'Armée nationale), n° 277, juillet 2008.

furent les plus belles. Quand tu as fondé *Al-Adâb*, [sa ligne éditoriale] s'inscrivait dans le large courant du nationalisme arabe et du nassérisme, sa figure de proue était alors à l'apogée de sa puissance. De nos jours il n'est qu'un « semi-courant » - et encore ? - en butte à un autre courant beaucoup plus puissant, soutenu financièrement (par blanchiment d'argent), ayant mis la main sur beaucoup de médias. Papa, continuer sur ton chemin ne sera pas chose facile. Aujourd'hui, tout le monde parle de « renouvellement », réclame « déstructuration » et « destruction »... mais on ne réclame pas l'« accomplissement ». Quant à nous, toi et moi, nous avons toujours profondément cru que le renouvellement [que nous appelions de nos vœux] ne pourrait advenir que du sillage de tous ceux - intellectuels, militants, nahdawistes⁽¹⁾ - qui nous ont précédés; et que c'est sauter dans l'inconnu ou le vide que de vouloir un renouvellement coupé de ses racines. Certes, ce peut être un saut vertigineux et impressionnant par sa rupture créative, mais, en plus que d'être une perte de temps, un tel saut est source de confusions tant aux plans national, qawmi et international⁽²⁾.

-
- (1) Partisans et défenseurs de la Nahda ("essor", "relèvement" النهضة) : mouvement de "renaissance" culturelle arabe moderne, à la fois littéraire, politique, culturel et religieux. Initialement, influencée par les événements historiques en Égypte au xix^e siècle, elle est liée à la décomposition politique de l'Empire ottoman et au moment de réinvention identitaire du monde arabe qui l'accompagna.
- (2) Samah Idris, « Adieu père fondateur », Al-Adâb, Jan.-Fev.-Mars,

C'est, essentiellement, à ces témoignages - dont nous reproduisons ici des extraits - que nous avons fait appel pour illustrer ce « Suhail Idris vu par les autres ».

Bahaa Taher (Ecrivain)

« "*Al-Adâb*" a été pour nous la seule source d'inspiration disponible dans les années cinquante-soixante. Une revue qui nous a présenté toutes les nouvelles tendances en Occident, et élaboré toutes les nouvelles tendances de la littérature arabe »⁽¹⁾.

Edouard Al-Kharrat (Critique littéraire)

« Personne ne peut nier le rôle joué par la revue "*Al-Adâb*" dans son dévouement au nationalisme arabe et ses thèses, tout comme on ne peut lui denier le rôle qu'elle a joué dans la diffusion des courants littéraires et philosophiques français les plus importants tels que l'existentialisme »⁽²⁾.

Saqr Abu Fakhr (Ecrivain et chercheur)

« Dès le début, il a ôté le turban et quitté la jubba, libérant ainsi sa tête [turban] et son corps [jubba], dans un monde travaillé au tréfonds de lui-même par la liberté. Lorsque le roman de Naguib Mahfouz, *Les Enfants de notre quartier*, ne trouvait pas d'éditeur, c'était Suhail Idris, et lui

2008.

(1) Mohammed Cha'ir, «Des écrivains égyptiens se souviennent op. cité.

(2) idem

seul, qui l'éditait, permettant aux lecteurs de connaître ce chef d'œuvre. C'est Suhail Idris, ce fils de Beyrouth, qui s'est rebellé contre son milieu religieux conservateur et s'est frayé un chemin épineux du quartier [beyrouthin] Khandaq al-Ghamîq jusqu'à la Sorbonne, distance qui sépare [sur le mode métaphorique] la stagnation et le marasme de la renaissance, de la modernité et du progrès. »⁽¹⁾

Wafiq Ghaziri (Ecrivain)

«Si le style littéraire de Suhail Idris fut « délectable », son style politique fut rude : il n'acceptait pas de compromettre ses convictions dans des compromissions, et ne tolère pas que ce qui fit de lui un homme libre, patriotique, et engagé, soit bafoué »⁽²⁾.

Jihad Fadel (Ecrivain)

«ce qui a aidé Suhail Idris à lancer avec succès *Al-Adâb*, projet qu'il avait en tête avant même son voyage de Paris ..., est son passage de cinq ans au Collège al-Farouk [Char´] de Beyrouth, un collège qui préparait ses étudiants à la vie religieuse. C'est ce que Suhail Idris voulait faire; mais il a changé d'avis et a poursuivi des études de troisième cycle en littérature. Ce qui n'a pas été sans contribuer à approfondir sa connaissance du patrimoine, de la littérature traditionnelle, mais aussi de la culture moderne. Et c'est ce

(1) Saqr Abu Fakhr, « *Oh! combien son palmier était haut, et ses dattes douces !* », <http://www.sahafi.jo/arc/art1.php?id=2e97fac>

(2) Wafiq Ghziri, « Suhail Idris al-Adib al-Maousou'i », déjà cité.

qui a fait que sa revue connut un bon départ »⁽¹⁾..

George Tarabish (Ecrivain, traducteur et critique)

«L'un des paradoxes de la culture arabe contemporaine fortement soumise à l'acculturation, est qu'elle peut parfois importer des concepts, ou même des slogans, avant même que la «Bibliothèque arabe» ne se les assimile par la traduction des œuvres maîtresses dans lesquelles ces concepts trouvent leur origine. C'est ce qui est arrivé à l'idée d'«engagement» qui a su s'imposer avec force sur la scène culturelle arabe au milieu des années cinquante, parce que la revue beyrouthine *Al-Adâb* l'avait fait sienne, bien avant que le *Qu'est-ce que la littérature?* où Sartre, à l'origine de cette idée, n'ait été traduit en arabe ...

Ma relation avec Dar Al-Adâb, sa revue et son propriétaire se consolida pendant que je traduais, pour le compte Dar Al-Adâb, *Les Intellectuels* de Simone de Beauvoir, qui était à mon avis - et qui l'est peut-être encore aujourd'hui - l'un des signes les plus lumineux de la littérature engagée.⁽²⁾

Khairi Shalabi (Ecrivain, critique)

«*Al-Adâb*» a vu le jour à un moment historique et a réuni les élites culturelles du monde arabe. Il est considéré

(1) Jihad Fadel, «Suhail Idris et son rôle culturel», *Al-Riyad* (quotidien saoudien), 28/2/2008

(2) George Tarabishi, *Témoignage d'un ancien défenseur de l'engagement*, مجلة الحوار المتمدن [revue *Al-Hiwar Al-Mutamadden*], n°174, 28/6/2002.

comme "le premier couvent qui régissait l'expérience précoce du renouveau dans la poésie arabe moderne et le roman arabe »⁽¹⁾.

Ahmed Abdel Muti Hijazi (Poète)

«Suhail Idris ne fut pas seulement un écrivain libanais. Il fut un [«faiseur de culture » comme on parle de « faiseur d'opinion»] dans la mesure où il a joué un rôle éminent dans l'impulsion d'une nouvelle culture arabe, et en tant que directeur d'*Al-Adâb* et en tant que romancier. Les mêmes questions fondamentales qui nous agitaient, l'agitait: la relation à l'Occident et celle au legs du passé. Toute notre génération lui est redevable. Il a publié le premier livre de poésie de Salah Abdul Sabour et le premier livre de Raja' Al-Naqqach et d'Amal Donqol, et mes premiers poèmes »⁽²⁾.

Chawky Baghdadî (écrivain et poète)

« C'est comme si ce Liban que je connais mourait avec la mort de Suhail Idris. Il a su m'attirer et me prendre de bout en bout, depuis son premier roman, *Le Quartier Latin* jusqu'à ses Mémoires... Je pense que sa mort oblige à revenir sur cette époque, sinon comment expliquer que l'étudiant en Lettres que j'étais au début des années cinquante, qui aspirait à la célébrité en se faisant publier dans la revue *Al-Adâb*, le professeur d'arabe que je suis devenu plus tard et le gauchiste marxiste qui m'a habité

(1) In Mohamed Cha'yr, «Des écrivains égyptiens se souviennent...», déjà cité.

(2) Idem

(...). Et si je me livrais aux flots de mes souvenirs, je n'aurais de cesse que de reconnaître son talent, son patriotisme, son amour, son courage, son intelligence et sa loyauté »⁽¹⁾.

Jaber Assfour (Ecrivain, ministre de la culture sous Hosni Mobarak)

"N'ayant jamais cessé de militer pour la Cause arabe, il célébra avec éclat l'expérience nassérienne des années cinquante-soixante à l'apogée de sa réussite. Il se rendit en Egypte et y rencontra le président Gamal Abdel Nasser, qui lui aussi célébrait les écrivains arabes. Les romans de Suhail Idris sont parmi les principaux ouvrages arabes qui traitent de la relation entre l'Orient et l'Occident. Il fut auteur, créateur et traducteur, et c'est grâce à lui que les Arabes ont pris connaissance de toutes les tendances littéraires, et des courants intellectuels d'avant-garde de l'Occident, notamment l'existentialisme Sartre dont la revue *Al-Adâb* en fit son étendard pour une longue période. »⁽²⁾

Jamal Ghitani (romancier)

« Suhail Idris a été un des grands monuments culturels qui restera comme un phare de la culture arabe, celui d'un

(1) Chawky Baghdadi, «La mort d'un pays entier», in «Suhail Idris, créateur de projets...» *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008

(2) Jaber Assfour, « Un star de la pensée nationaliste », in Mohamed Cha'yr, « Des écrivains égyptiens se souviennent : Nous sommes nés de l'utérus d'Al-Adâb, Al-Akhbar (quotidien libanais), 20/02/2008

nationalisme éclairé. Je me console [piètrement] en me disant que nous lui avons consacré, en 2003, un numéro spécial de notre journal *Akhbar Al-Adâb*. Il n'y a pas d'intellectuel arabe qui ne lui soit redevable. Etre publié dans *Al-Adâb* consacrait un écrivain. Dar Al-Adâb, qui faisait la fierté des écrivains qu'elle publiait, a également introduit les courants littéraires modernes, et a publié le roman de Naguib Mahfouz *Les Enfants de notre quartier* qui ne trouvait pas d'éditeur. Je ne peux oublier la joie qui s'est saisie de moi le jour où *Al-Adâb* a publié en 1964 ma première histoire « Lettre d'une fille du Nord »⁽¹⁾

Walid Ikhlassi (écrivain)

« Dès le début, Suhail Idris avait lié le destin de son projet culturel représenté par *Al-Adâb* à la cause arabe et à la lutte pour la créativité, l'innovation et le renouvellement. Persévérant dans cette voie, ce projet attira à lui les plus importants écrivains et poètes et devint le pôle de ralliement des intellectuels arabes. La naissance de la maison d'édition Dar al-Adâb n'a abouti que parce que Suhail Idris a su cristalliser autour de ce projet le soutien ferme de sa famille et l'ardente sympathie du public. »⁽²⁾

Chawki Bzay' (poète et critique littéraire)

-
- (1) Jamal Ghitani, « Un jalon lumineux », in « Suhail Idris, créateur de projets... » *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008
 - (2) Walid Ikhlassi, « Idris, l'absent présent », in « Suhail Idris, créateur de projets... » *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008

« Intellectuel hors normes, phénomène rare et presque unique dans le vaste paysage arabe », c'est en ces mots que le poète Chawki **Bzay'** dans sa *Migration des mots*, parle de Suhail Idris dont il avoue que « c'est un de ceux qui m'ont guidé sur le chemin de la poésie, qui m'a accueilli comme il en a accueilli tant d'autres dans *Al-Adâb* et a permis à l'art ainsi qu'a des générations de poètes et de romanciers de se retrouver et de trouver ce qu'ils cherchaient au milieu des turbulences de cette période. Malgré la différence d'âge, il a réussi à surmonter cet écart et prit le risque de publier beaucoup de ceux dont la production littéraire était prometteuse»⁽¹⁾. «Ce romancier fondateur, fut également l'un des berceaux de la littérature arabe moderne, écrit le même Bzay' dans *Il ne ressemble pas à la mort*. Sa revue *Al-Adâb* accueillit des centaines de poètes, de romanciers et d'écrivains. Féroce défenseur de la démocratie et des libertés dans un monde arabe torturé par ses tyrans (...) il vit son rêve nationaliste se briser avec la défaite de Nasser. Et parce qu'il ne ressemble en rien à la mort; et malgré la mort de son ami Nizar Qabbani – "qui était comme son premier pas vers sa propre mort" - comme il me l'avoua, sa passion pour la langue et la nation, son amour de la femme et son désir de vie, étaient ses seules armes dans sa lutte contre la maladie qui devait l'emporter. Et maintenant, qu'il est mort, je sens que j'enterre avec lui une bonne partie de mes rêves,

(1) Chawki Bzay', «Il ne ressemble pas à la mort», in « Suhail Idris, créateur de projets... » *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008, et Chawki Bzay'

de ma passion pour les mots, et de ma joie de vivre ici-bas. »⁽¹⁾

Mohammad Chamseddine (poète et écrivain)

«Suhail Idris a gravé dans la mémoire littéraire arabe des traits indélébiles. Passionné par la littérature et la philosophie existentialistes, il est parmi les premiers qui ont rallié – au travers de ses traductions qui ont initié la vocation de sa maison d'édition Dar Al-Adâb - la pensée arabe à la culture occidentale ... »⁽²⁾

Rafif Ridha Sidawi (écrivain et critique)

«Suhail Idris lutte dans sa vie comme le héros de sa trilogie qui, dans Khandaq al-Ghamiq, luttait pour se libérer de la tutelle patriarcale ou dans *Le Quartier Latin* pour se découvrir et se réconcilier avec lui-même, ou qui luttait enfin, dans *Nos doigts qui se brûlent*, pour que l'intellectuel prenne ses distances, se protège des illusions et préserve ses valeurs et les diffuse. »⁽³⁾

Pierre Abi Sa' b (journaliste et critique)

« Suhail Idriss a donné aux générations futures un bel exemple de la façon dont il faut briser les pesanteurs sociales. Les questions de l'arabisme, de la langue, de la

(1) Chawki Bzay', « La migration des mots », 2008

(2) Mohammad Ali Chamseddine, « Le symbole », in « Suhail Idris, créateur de projets... » *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008

(3) Rafif Ridha Sidawi, « Toute une mémoire », in « Suhail Idris, créateur de projets... » *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008

littérature, de la liberté, de la modernité ont été le souci de sa vie. Il peut passer, aux yeux de certains de la nouvelle génération, pour "conservateur" dans ses goûts poétiques pour avoir dénigré et combattu le poème en prose. Avec sa mort, une époque prend fin et par sa mort, il scelle le dernier chapitre d'une longue histoire du parcours de la conscience culturelle arabe.

Suhail Idriss fut plus plusieurs en un, il a vécu des vies en une vie : celle d'un écrivain, celle d'un éditeur, d'un journaliste, d'un traducteur, d'un intellectuel engagé, d'un linguiste, d'un lexicographe. »⁽¹⁾

En guise de conclusion

Entre le Beyrouth des Makassed, du turban et de la jubba, et le Paris de la Sorbonne, de Sartre, de Camus et de l'existentialisme, un gouffre abyssal vers lequel se pressaient les sujets de préoccupation de Suhail Idris. Il aura vécu poursuivant sa vie durant, inlassablement, son Grand rêve de la Cause arabe. Tout ce qu'il a fait, écrit et entrepris étaient suspendus à ce Grand rêve. Mais le sort décida de ne pas lui donner de suite, et en quelque soixante ans, entre la première Nahda (tout au long du XIXème siècle) et la seconde (tout au long du XXème siècle), entre la première perte de la Palestine (la Nakba de 1948) et la deuxième perte de la Palestine (l'enterrement trumpiste de la Question

(1) Pierre Abi Sa'b, « fin d'une époque », *Al-Akhbar* (quotidien libanais), 20/2/2008

palestinienne 2018)⁽¹⁾, le Grand rêve arabe s'est enlisé dans les sables mouvants de l'Histoire. Les Arabes, de ce Grand rêve, n'ont rien réalisé.

Or, comment le réaliser quand rien, dans le Monde arabe, n'a changé ? Comment surmonter perte et défaite quand perte et défaite sont le lot : des pertes, rien que des pertes et toujours des défaites. Comment construire un État arabe, moderne et progressiste, laïque et démocratique quand la modernité, le progressisme, la laïcité et la démocratie semblent insolubles dans le Monde arabe ?

Prix de consolation ! Face à cet échec collectif, Suhail Idris a néanmoins réussi à donner, à titre individuel, réalité à son rêve, à le réaliser dans ses écrits, son engagement et ses accomplissements.

Non seulement le passé a été sombre, mais pessimiste, peu de temps avant sa mort il pronostiquait un sombre avenir pour la culture arabe : « La culture arabe passe en ce moment par des temps difficiles qu'elle n'a probablement jamais connus auparavant. L'offensive coloniale – qui prend aujourd'hui le visage américain - la subvertit de toutes parts et cherche à saper ses acquis. Elle s'attaque aujourd'hui à un pays arabe [l'Irak] qui est à l'avant-garde de la nation arabe, que ses compétences prédisposent à être à la tête de cette nation dans sa lutte. Les États-Unis planifient une agression

(1) Reconnaissance de Jérusalem comme capitale d'Israël et le fameux « deal du siècle » (Trump).

caractérisée contre l'Irak, et il nous est demandé, en tant qu'intellectuels, de prendre fermement position pour barrer la route à cette tyrannie et rabrouer l'arrogance états-unienne qui n'estime pas la nation arabe digne d'avoir une place au soleil »⁽¹⁾

Et maintenant que tout est fini que reste-t-il de ce Grand rêve, que reste-t-il de Suhail Idris ? Tout, absolument tout : l'engagement à s'ouvrir aux Temps modernes, le furieux désir de formes littéraires nouvelles, le développement de l'identité de la production littéraire au Liban et dans le Monde arabe pour en faire un jalon culturel et civilisationnel en cette obscure période de troubles que traverse le monde. Cet espoir brille à l'horizon après cette longue nuit qui n'en finit pas d'envelopper les pays arabes depuis la décennie écoulée.

On ne peut pas conclure ce livre sans citer la réponse de Suhail Idris à la question qu'on lui a posé, s'agissant de son idéal dans la vie : « Mon idéal dans la vie ? Il n'y en a pas qu'un, mais plusieurs. Mais en tant qu'auteur, je crois que l'idéal de tout écrivain est d'accorder la créativité à la vérité de la vie et à l'authenticité du comportement, car l'œuvre d'un créateur dépourvu de moralité, n'est pas crédible. »⁽²⁾

(1) Amouri Al-Ramahi, « Entretien avec Suhail Idris... » *Al-Dustour* (quotidien jordanien), 2/4/2003, déjà cité.

(2) entretien avec Chazli Zoukar

Chapitre IV: Bibliographie

L'œuvre de Suhail Idris

Livres

- *Mirage* (سراب) (publié en épisodes dans le quotidien *Beyrouth al-Masa'*, en 1948)
- *Tal al-Nawras*, publié en trois épisodes dans la revue *Al-Adâb* (les n^{os} 7, 8 et 9/1976).
- *Des positions et des causes littéraires* (مواقف وقضايا أدبية), Dar Al-Adâb, 1977 (réunit ses éditoriaux de la revue *Al-Adâb*)
- *Le Roman au Liban* (القصة في لبنان) 1953 (regroupe des essais critiques écrits à l'occasion de la parution de certains romans)
- *Au cœur du combat pour le nationalisme et la liberté*, (ي معترك القومية والحرية) 1977 (raconte les batailles politiques qu'il a dû mener, au Liban et dans le Monde arabe, pour défendre la liberté d'expression).
- *Le Quartier Latin* (الحي اللاتيني), Dar Al'ilm lilmalayine, Beyrouth, 1953.
- *Al-Khandaq Alghamiq* (الخنق الغميق), Dar Al-Adâb, 1958.

- *Nos doigts qui se brûlent* (أصابعنا التي تحترق), Dar Al-Adâb, 1962.
- *Histoires de Suhail Idris-Premières histoires*, (Dar Al-Adâb, 4ème édition, 2000) qui comprend, "*Nostalgies*" (1947), "*Feu et neige*" (نيران وثلوج 1948), "*Toutes, des femmes*" (كلهنّ نساء) (1949),
- *Histoires de Suhail Idris-Deuxièmes histoires*, (Dar Al-Adâb, 4ème édition, 2000) qui comprend, "*Larmes amères*" (رحمائك يا دمشق) (1956), "*Pitié Damas*" (1965), "*En plein air*" (في العراء) (1973).
- *Souvenirs de littérature et d'amour* (ذكريات الأدب والحب), Dar Al-Adâb, Beyrouth, 2002.
- *Les Martyrs* (الشهداء) , Dar Al-Adâb, 1965 (pièce de théâtre)
- *Fleur de sang* (زهرة من دم) , Dar Al-Adâb, 1969 (pièce de théâtre)

Editoriaux

- Al-Adâb, N°4, avril 2009
- Comment Al-Adâb a été créée, Al-Adâb, n°2/3, 1980 (كيف صدرت مجلة الآداب) : <http://Al-Adâb.com/article/>
- d'Al-Adâb, N°1, 1988
- « Lettre à Sartre », Al-Adâb, n ° 4/5, 1980.
- « Editorial » de Suhail Idris, nos 1-2 , 1988.
- « Sens du nationalisme arabe », Editorial du no 2, Al-Adâb, 1953.
- Al-Adâb, N° 9, septembre 1956.

Traductions

Entre essais, romans, récits et pièces de théâtre, Suhail Idris a traduit plus de vingt ouvrages du français, dont l'essentiel revient à Jean-Paul Sartre :

- *Les Chemins de la liberté (L'Âge de raison, Le Sursis et La Mort dans l'âme, les deux premiers en 1945 et le dernier en 1949).*

Toujours de Sartre, il a également la traduit :

- *Les Mots* (sous le titre «Autobiographie de Sartre»),
Le Mur , et *La Nausée*;
d'Albert Camus, il a traduit :
- *La Peste*
- (en ,ême temps, et d'Albert Camus, Aida Matarji, épouse de Suhail Idris, a traduit *L'Etranger*);
de Régis Debray il a traduit
- *Journal d'un petit bourgeois entre deux feux et quatre murs et La Neige brule*;
de Marguerite Duras
- *Hiroshima mon amour*;
de Simone De Beauvoir :
- *Les Mondarins*, mais sous le titre: *Les Intellectuels* (*المثقفون*).
Il a traduit également, en 1954,
- *des extraits du livre de R. M. Albérès, (sous le titre « Sartre et l'existentialisme »)*
de Roger Garaudy

- *Qui dites-vous que je suis ? ,
et d'Emmanuel Roblès*
- *Le Prix de la liberté .*
- *Ce que tout jeune homme ne doit pas ignorer* est le premier livre que Suhail Idris a traduit du français. Il était publié chez Dar al-‘Ilm lil-Malâyyîn, dans une collection qui traite des problèmes de société, dont la sexualité. Ce livre avait connu un grand succès.

Interviews

Le 15 mai 1993, Chazli Zoukar, correspondant de la revue *Al-Adâb* à Tunisie, avait conduit en grand entretien avec Suhail Idris, qui ne fut publié qu'après la mort de ce dernier, le 15 mars 2008, dans un quotidien tunisien. *Al-Adâb* l'a repris à son compte le 7/9/2008. Trois ans plus tard, le 03/06/2011, *Al-Adâb* rééditait l'entretien qu'on peut retrouver sur le site “رباط الكتب” (Magazine électronique spécialisé dans le livre arabe):

<http://ribatakoutoub.com/?p=566>

Abdulaziz Jadir, "Suhail Idris: optimiste quant à l'avenir du roman arabe", *Al-Hayat* (quotidien saoudien siégé à Londres), 13/4/2008. Entretien accordé au journaliste et écrivain Abdelaziz Jadir, en 2003. Cet entretien devait être publié dans un livre qui aurait regroupé d'autres entretiens que le même journaliste avait faits avec d'autres écrivains et romanciers arabes. Ce livre n'a pas encore été publié). Le texte de la conversation est disponible sur:

<https://www.masress.com/moheet/194239>

Interview avec Suhail Idris reprise par Suhail Al-Chamli dans son livre *Le Héros dans la trilogie de Suhail Idris*, Dar Al-Adâb, Beyrouth, 1998.

Interview avec Amouri al-Ramâhi, «Suhail Idris: "toujours fidèle à la Cause arabe, et contre ce qui se trame contre l'Irak et la Palestine"», Al-Dastour (quotidien jordanien), 2/4/2003

Interview dirigé par nous-même, avec Samah Idris, l'actuel rédacteur en chef de la revue Al-Adâb. (Fait au siège de la revue, à Beyrouth, le 20 juin 2018).

Interview dirigé par nous-même, avec l'actuelle directrice de la maison d'édition Dar Al-Adâb, Ayda Matarji, veuve du défunt Suhail Idris (Fait au siège de Dar Al-Adâb, à Beyrouth, le 18 juillet 2018).

Créations

Suhail Idris a fondé avec Raif Khoury et Hossein Mroué, en 1953, l'« Association de la plume indépendante » (Jam'iyat al-Qalam al-Mustaqbil) [جمعية القلم المستقل]

Et dans la même année, avec Munir Al-Baalbaki et Bahij Othmane, la revue Al-Adâb en 1956.

Il a fondé, en 1968, l'Union des écrivains libanais, qu'il a présidé pour quatre sessions consécutives. (Le Secrétariat de l'Union comprenait: Michael Nu'aymah, Kamal Joublatt, Adonis, Khalil Hawi, Ahmed Abu Saad, Michel Assi, Michel Suleiman, Mounir Baalbaki et Hussein Mroué).

En 1956, il a fondé avec le poète Nizar Quabbani, la maison d'édition Dar Al-Adâb.

Références sur Suhail Idris

Livres

Merizak Guettera, « Contribution à l'étude de l'influence de l'existentialisme sartrien sur la littérature arabe contemporaine. Avec un cas pratique : l'influence sartrienne sur *Le Quartier latin* de Souheil Idriss ». Thèse de doctorat soutenue en 1987 : Le site

<http://www.theses.fr/1987PA030239>,

Abubakar Balarabe, "Suhayl Idris: Lebanon's major literary figure", Publisher: Ann Arbor, MI : University Microfilms international.

Suhail Al-Chamli, Le héros dans la trilogie de Suhail Idris, Dar Al-Adâb, 1998.

Fayssal Darraj, Roman du progressisme et l'aliénation du future, Dar Al-Adâb, 2010

Yousuf Al-Charouni, *Essai sur la littérature arabe moderne*, Ed. Al-Mouassasa Al-Masrya, Le Caire, 1964.

Georges Azwat, Suhail Idris dans ses fictions et attitudes, Dar Al-Adâb, 1989.

Ghali Choukry, Le Roman arabe dans le tourmente, Ed. Aalam Al-Kotob, Le Caire, 1971.

Chawki Bzay', « La migration des mots », 2008

Les Martyrs en 1965 et Fleur de sang en 1969.

Magazines et Journaux

Le Nouvel Observateur, 2008/02/20. Sur le site :

<http://www.nouvelobs.com/index//>

Katia Ghosn, « Dar al-Adâb et Suheil Idris: une histoire d'engagement », *L'Orient littéraire*, 2018-05, n° 143.

Siham Ali Srour, « Brisures du temps narratif, analepse et prolepse dans les romans de Suhail Idris », in (*‘Ûd an-Nad* عود الند), revue culturelle jordanienne, n° 87, (السنة 95-84 :8 , article extrait de sa thèse de doctorat, *La Construction technique dans les romans de Suhail Idris* [البناء الفني في روايات سهيل إدريس]).

Samah Idris, « Adieu père fondateur », *Al-Adâb*, Jan.-Fev.-Mars, 2008.

Mohammed Cha'ir, « Des écrivains égyptiens se souviennent : nous sommes nés de la matrice d'Al-Adâb », *Al-Akhbar* (quotidien libanais), 20/02/2008.

Nabil Sulaiman, « La trilogie de Suhail Idris s'inscrit dans la deuxième génération du roman arabe », *Al-Hayat* (quotidien saoudien), 21/2/2008.

Elias Khoury, "Bidayat" (revue culturelle trimestrielle), numéro 7, hiver 2014

Abbas Beydoun, « Suhail Idris ... plus qu'un homme pour plus d'une mission », *As-Safir* (quotidien libanais) 20/2/2008 (repris par *Al-Adâb*, n° 3, 2008).

Imad Khashan, « Suhail Idris », in *Banipal. Magazine of Modern Arab Literature* (no 31 Spring 2008).

Jamal Ghitani, «Un jalon lumineux », in « Suhail Idris, créateur de projets...» *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008

Hussein Ali Mohammed, « Mort de Suhail Idris fondateur d'Al-Adâb, et mélangeur-malaxeur de l'arabisme et de la modernité », référence cité

Amin Al-Zawi « Al-Adâb une ligue arabe littéraire », in Hussein Ali Mohammed, « Mort de Suhail Idris fondateur d'Al-Adâb, et mélangeur-malaxeur de l'arabisme et de la modernité », Forums Azahir, section littéraire, l'Encyclopédie des écrivains arabes, URL :

<http://azaheer.org/vb/archive/index.php/t-26721.html>
(21-02-2008).

Jihad Al-Turk, « Suhail Idris, ce "cas" intellectuel vivant et visible » (« سهيل إدريس، هذه الحالة الثقافية الحية والمرئية »), Al-Mustakbal (quotidien libanais) 21/02/2008).

Jihad Fadel, « Suhail Idris et son rôle culturel », Al-Riyad (quotidien saoudien), 28/2/2008.

Samir Attallah, « Al-Adâb fait ses adieux à son époque, à son temps, et à ses cinquante ans », Al-Chark Al-Awsatt (quotidien saoudien), n° 8129, 1/3/2001.

Pierre Abi Saab, « Fin d'une époque », *Al-Akhbar* (quotidien libanais) du 20/2/2008.

Mohammed Jamal Barut, «Biographie: l'image du jeune Suhail Idris »,

- Suhail al-Chamli, *Le Héros dans la trilogie de Suhail Idris*, Dar Al-Adâb, Beyrouth, 1998.
- Nazih Abou Nidal, *Les Transformations du roman arabe*, Publications du Ministère de la Culture jordanien, Amman, 2006.
- Khalida Sa'îd, *حركية الإبداع* Dar Al-Awda, Beyrouth, Liban, 1982
- Issam Bahi, « Voyage à l'ouest dans le roman arabe moderne », cité dans : Mustafa Fassi, le héros expatrié du roman arabe (thèse de doctorat) Faculté des lettres, Université d'Algérie, 2005 - 2006
- Issam Bahi, « Recherche de soi en Occident: «Le Quartier Latin» de Suhail Idris ». Cité dans : Mustafa Fassi, le héros expatrié du roman arabe (thèse de doctorat) Faculté des lettres, Université d'Algérie, 2005 - 2006
- Hussein bin Hamza, « Suhail Idris, un singulier au pluriel », Al-Akhbar (quotidien libanais), 20/2/2008
- Saqr Abu Fakhr, « *Oh! combien son palmier était haut, et ses dattes douces !* », <http://www.sahafi.jo/arc/art1.php?id=2e97fac>
- Wafik Ghazizi, Suhail Idris, l'écrivain encyclopédique (Suhail Idris al-Adib al-Maousou'i, Majallat Al-jaych (Revue de l'Armée nationale), n ° 277, juillet 2008
- George Tarabishi, *Témoignage d'un ancien défenseur de l'engagement*, مجلة الحوار المتمدن [revue *Al-Hiwar Al-Mutamadden*], n ° 174, 28/6/2002.
- Shakib Kazem, Dr Suhail Idris Sa vie est source à sa

narration et à ses histoires, le site de l'arabisme sur le lien:

<http://ouruba.alwehda.gov.sy/node/211471>(4mars 2018)

Ibrahim Al-Sa'afine, Evolution du roman arabe moderne aux pays du Cham, Ed. Dar Al-Manahil, Damas, 1987.

Shawki Bzay', « Suhail Idris ... une image de la vie et non son masque », *Al-Hayat* (quotidien saoudien paraissant à Londres), 2/12/2001.

Sawsan al-Abbtah, « Suhail Idris nous a quitté, laissant les "Adâb" à la responsabilité des héritiers », *Al-Sharq Al-Awsat* (quotidien sapudien), 20/2/2008.

Chawky Baghdadi, « La mort d'un pays entier », in « Suhail Idris, créateur de projets... » *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008

Jaber Assfour, «Un star de la pensée nationaliste», in Mohamed Cha'yr, «Des écrivains égyptiens se souviennent : Nous sommes nés de l'utérus d'Al-Adâb, *Al-Akhbar* (quotidien libanais), 20/02/2008

Jamal Ghitani, «Un jalon lumineux », in « Suhail Idris, créateur de projets... » *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008

Walid Ikhlassi, « Idris, l'absent présent », in « Suhail Idris, créateur de projets... » *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008

Chawki Bzay', « Il ne ressemble pas à la mort », in « Suhail Idris, créateur de projets... » *As-Safir* (quotidien

- libanais) 20 février 2008, et Chawki Bzay' ,
Mohammad Ali Chamseddine, «Le symbole », in « Suhail Idris, créateur de projets...» *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008
Rafif Ridha Sidawi, «Toute une mémoire », in « Suhail Idris, créateur de projets...» *As-Safir* (quotidien libanais) 20 février 2008
Pierre Abi Sa'b, « fin d'une époque », *Al-Akhbar* (quotidien libanais), 20/2/2008

